

GEORGE SAND.

LE MEUNIER

D'ANGIBAULT



I

PARIS
DESESSART, ÉDITEUR,
8, RUE DES BEAUX-ARTS.

MDCCCXLV

ROMANS

DE MADAME LA COMTESSE DASH.

	vol.	fr.	c.
LE JEU DE LA REINE.	2 in-8	15	»
MADAME LOUISE DE FRANCE.	1 in-8	7	50
L'ÉCRAN.	1 in-8	7	30
MADAME DE LA SABLÈRE. •	1 in-8	7	50
LA CHAÎNE D'OR.	1 in-8	7	50
LE FRUIT DÉFENDU.	4 in-8	50	»
LA MARQUISE DE PARABÈRE.	2 in 8	15	»
LES BALS MASQUÉS.	2 in-8	15	»
LE COMTE DE SOMBREUIL.	2 in-8	15	»
LE CHATEAU DE PINON.	2 in-8	15	»
LA POUDRE ET LA NEIGE.	2 in-8	15	»

LES GROTESQUES, par <i>Théophile Gautier</i>	2 in-8	15	»
MILLA ET MARIE, par <i>Jules Sandeau</i>	2 in 8	15	»
LE CAFÉ DE LA RÉGENCE, par <i>A. Houssaye</i>	2 in-8	15	»
UNE LARME DU DIABLE, par <i>Th. Gautier</i>	1 in-8	7	50
LA COMÉDIE DE LA MORT, par <i>Th. Gautier</i> , ...	1 in-8	7	50
SUZANNE et la CONFESSIOIN DE NAZARILLE, par <i>E. Ourliac</i>	2 in 8	15	»
LA COMTESSE ALVINZI, par <i>le marquis de Foudras</i>	2 in-8	15	»
FERNAND, par <i>Jules Sandeau</i>	1 in-8	7	50
LA TOUR DE BIARITZ, par <i>Élisa de Mirbel</i>	1 in-8	7	50
DEUX TRAHISONS, par <i>Auguste Maquet</i>	2 in 8	15	»
SUZANNE D'ESTOUVILLE, par <i>le marquis de Foudras</i>	4 in 8	50	»

Sous Presse :

	vol.
LA PEAU DE TIGRE, par <i>Théophile Gautier</i>	2 in-8
LA PRINCESSE DE CONTI, par <i>la comtesse Dash</i>	2 in-8
JACQUES DE BRANCON, par <i>le marquis de Foudras</i>	2 in-8
LA VIE DORÉE, par <i>Auguste Maquet</i>	2 in-8
LE MOULIN D'HEILLY, par <i>Roger de Beauvoir</i>	2 in-8
OR ET FER, par <i>Félix Pyat</i>	2 in-8
VALCREUSE, par <i>Jules Sandeau</i>	2 in-8

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.



GEORGE SAND.

LE MEUNIER

D'ANGIBAULT

I

PARIS

DESESSART, ÉDITEUR,

8, RUE DES BEAUX-ARTS.

MD CCCXLV

A Solange *.**

Mon enfant, cherchons ensemble.

PREMIÈRE JOURNÉE.

I

INTRODUCTION.

Une heure du matin sonnait à Saint-Thomas-d'Aquin, lorsqu'une forme noire, petite et rapide, se glissa le long du grand mur ombragé d'un de ces beaux jardins qu'on trouve encore à Paris sur la rive gauche de la Seine, et qui ont tant de prix au milieu d'une capitale. La nuit était chaude et sereine. Les daturas en fleurs exhalaient de suaves parfums, et se dressaient comme de grands spectres blancs sous le regard brillant de la pleine lune. Le style du large perron de l'hôtel de Blanchemont avait encore un vieux air de splendeur, et le jardin vaste et bien entretenu rehaussait l'opulence apparente de cette demeure silencieuse, où pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

Cette circonstance d'un superbe clair de lune, donnait bien quelque inquiétude à la jeune femme en deuil qui se dirigeait, en suivant l'allée la plus sombre, vers une petite porte située à l'extrémité du mur. Mais elle n'y allait pas moins avec résolution, car ce n'était pas la première fois qu'elle risquait sa réputation pour un amour pur et désormais légitime ; elle était veuve depuis un mois.

Elle profita du rempart que lui faisait un massif d'acacias pour arriver sans bruit jusqu'à la petite porte de dégagement qui donnait sur une rue étroite et peu fréquentée. Presqu'au même moment, cette porte s'ouvrit, et le personnage appelé au rendez-vous entra furtivement et suivit son amante, sans rien dire, jusqu'à une petite orangerie où ils s'enfermèrent. Mais, par un sentiment de pudeur non raisonné, la jeune baronne de Blanchemont,

tirant de sa poche une jolie et menue boîte de cuir de Russie, fit jaillir une étincelle, alluma une bougie placée et comme cachée d'avance dans un coin, et le jeune homme craintif et respectueux, l'aida naïvement à éclairer l'intérieur du pavillon. Il était si heureux de pouvoir la regarder !

La serre était fermée de larges volets en plein bois. Un banc de jardin, quelques caisses vides, des instruments d'horticulture, et la petite bougie qui n'avait même pas d'autre flambeau qu'un pot à fleurs, demi-brisé, tel était l'ameublement et l'éclairage de ce boudoir abandonné qui avait servi de retraite voluptueuse à quelque marquise du temps passé.

Leur descendante, la blonde Marcelle, était aussi chastement et aussi simplement mise que doit l'être une veuve pudique. Ses beaux cheveux dorés tombant sur son fichu de crêpe noir étaient sa seule parure. La délicatesse de ses mains d'albâtre et de son pied chaussé de satin, étaient les seuls indices révélateurs de son existence aristocratique. On eût pu d'ailleurs la prendre pour la compagne naturelle de l'homme qui était à genoux auprès d'elle, pour une grisette de Paris ; car il est des grisettes qui ont au front une dignité de reine et une candeur de sainte.,

Henri Lémor était d'une figure agréable, plutôt intelligente et distinguée que belle. Ses cheveux noirs et abondants assombrissaient sa physionomie déjà brune et fort pâle. On voyait bien là que c'était un enfant de Paris, fort par sa volonté, délicat par son organisation. Son habillement propre et modeste n'annonçait que l'humble médiocrité ; sa cravate assez mal nouée révélait une grande absence de coquetterie ou une habitude de préoccupation ; ses gants bruns suffisaient à prouver que ce n'était pas là, comme se seraient exprimé les laquais de l'hôtel de Blanchemont, un homme fait pour être le mari ou l'amant de madame.

Ces deux jeunes gens, à peine plus âgés l'un que l'autre, avaient passé plus d'une fois de doux instants dans le pavillon pendant les heures mystérieuses de la nuit ; mais, depuis un mois qu'ils ne s'étaient vus, de grandes anxiétés avaient assombri le roman de leur amour. Henri Lémor était tremblant et comme consterné. Marcelle de Blanchemont, semblait glacée de crainte. Il se mit à genoux devant elle comme pour la remercier de lui avoir accordé un dernier rendez-vous ; mais il se releva bientôt sans lui rien dire, et son attitude était contrainte, presque froide.

– Enfin !... lui dit-elle avec effort en lui tendant une main qu’il porta à ses lèvres par un mouvement presque convulsif, et sans que sa physionomie s’éclairât du moindre rayon de joie.

Il ne m’aime plus, pensa-t-elle en portant ses deux mains devant ses yeux. Et elle resta muette et glacée d’effroi.

– *Enfin ?* répéta Lémor. Nest-ce pas *déjà* que vous vouliez dire ? J’aurais dû avoir la force d’attendre plus longtemps ; je ne l’ai pas eue, pardonnez-moi.

– Je ne vous comprends pas ! dit la jeune veuve en laissant retomber ses mains avec accablement.

Lémor vit ses yeux humides, et se méprit sur la cause de son émotion.

– Oh ! oui, reprit-il, je suis coupable ; je vois, à votre douleur, les remords que je vous cause. Ces quatre semaines m’ont paru si longues, à moi, que je n’ai pas eu le courage de me dire que c’était trop peu ! Aussi, à peine vous avais-je écrit, ce matin, pour vous demander la permission de vous voir, que je m’en suis repenti. J’ai rougi de ma lâcheté, je me suis reproché les scrupules que je forçais votre conscience à étouffer ; et quand j’ai reçu votre réponse, si sérieuse et si bonne, j’ai compris que la pitié seule me rappelait auprès de vous.

– Oh ! Henri, que vous me faites de mal en parlant ainsi ! Est-ce un jeu, est-ce un prétexte ? Pourquoi avoir demandé de me voir, si vous me revenez avec si peu de bonheur et de confiance ?

Le jeune homme tressaillit, et se laissant retomber aux pieds de sa maîtresse :

– J’aimerais mieux de la hauteur et des reproches, dit-il ; votre bonté me tue !

– Henri ! Henri ! s’écria Marcelle, vous avez donc eu des torts envers moi ? Oh ! vous avez l’air d’un criminel ! Vous m’avez oubliée ou méconnue, je le vois bien !

– Ni l’un ni l’autre ; pour mon malheur éternel, je vous respecte, je vous adore, je crois en vous comme en Dieu, je ne puis aimer que vous sur la terre !

– Eh bien ! dit la jeune femme en jetant ses bras autour de la tête brune du pauvre Henri, ce n’est pas un si grand malheur que de m’aimer ainsi,

puisque je vous aime de même. Ecoutez, Henri, me voilà libre, je n'ai rien à me reprocher. J'ai si peu souhaité la mort de mon mari, que jamais je ne m'étais permis de penser à ce que je ferais de ma liberté si elle venait à m'être rendue. Vous le savez, nous n'avions jamais parlé de cela, vous n'ignoriez pas que je vous aimais avec passion, et pourtant voici la première fois que je vous le dis aussi hardiment !... Mais, mon ami, que vous êtes pâle ! vos mains sont glacées, vous paraissez tant souffrir ! Vous m'effrayez !

– Non, non, parlez, parlez encore, répondit Lémor succombant sous le poids des émotions les plus délicieuses et les plus pénibles en même temps.

– Eh bien, continua madame de Blanchemont, je ne peux pas avoir ces scrupules et ces agitations de la conscience que vous redoutez pour moi. Quand on me rapporta le corps sanglant de mon mari, tué en duel pour une autre femme, je fus frappée de consternation et d'épouvante, j'en conviens ; en vous annonçant cette terrible nouvelle, en vous disant de rester quelque temps éloigné de moi, je crus accomplir un devoir ; oh ! si c'est un crime d'avoir trouvé ce temps bien long, votre obéissance scrupuleuse m'en a assez punie ! Mais depuis un mois que je vis retirée, occupée seulement d'élever mon fils et de consoler de mon mieux les parents de M. de Blanchemont, j'ai bien examiné mon cœur, et je ne le trouve plus si coupable. Je ne pouvais pas aimer cet homme qui ne m'a jamais aimée, et tout ce que je pouvais faire, c'était de respecter son honneur. A présent, Henri, je ne dois plus à sa mémoire qu'un respect extérieur pour les convenances. Je vous verrai en secret, rarement, il le faudra bien !... jusqu'à la fin de mon deuil ; et dans un an, dans deux ans, s'il le faut...

– Eh bien ! Marcelle, dans deux ans ?

– Vous me demandez ce que nous serons l'un pour l'autre, Henri ? Vous ne m'aimez plus, je vous le disais bien !

Ce reproche n'émut point Henri. Il le méritait si peu ! Attentif jusqu'à l'anxiété à toutes les paroles de son amante, il la supplia de continuer :

– Eh bien ! reprit-elle en rougissant avec la pudeur d'une jeune fille, ne voulez-vous donc pas m'épouser, Henri ?

Henri laissa tomber sa tête sur les genoux de Marcelle et resta quelques instants comme brisé par la joie et la reconnaissance ; mais il se releva

brusquement, et ses traits exprimaient le plus profond désespoir.

– N’avez-vous donc pas fait du mariage une assez triste expérience, dit-il avec une sorte de dureté. Vous voulez encore vous remettre sous le joug ?

– Vous me faites peur, dit madame de Blanchemont après un moment d’effroi silencieux. Sentez-vous donc en vous-même des instincts de tyrannie, ou bien est-ce pour vous que vous craignez le joug de l’éternelle fidélité ?

– Non, non, ce n’est rien de tout cela, répondit Lémor avec abattement ; ce que je redoute, ce à quoi il m’est impossible de vous soumettre et de me soumettre moi-même, vous le savez ; mais vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas le comprendre. Nous en avons tant parlé cependant, alors que nous ne pensions pas que de pareilles discussions dussent un jour nous intéresser personnellement et devenir pour moi un arrêt de vie ou de mort !

Est-il possible, Henri, que vous soyez attaché à ce point à vos utopies ? Quoi ! l’amour même ne saurait les vaincre ? Ah ! que vous aimez peu, vous autres hommes ! ajouta-t-elle avec un profond soupir. Quand ce n’est pas le vice qui vous dessèche l’âme, c’est la vertu, et, de toutes façons, lâches ou sublimes, vous n’aimez que vous-mêmes.

– Ecoutez, Marcelle, si je vous avais demandé, il y a un mois, de manquer à vos principes à vous, si mon amour avait imploré ce que votre religion et vos croyances vous eussent fait regarder comme une faute immense, irréparable...

– Vous ne me l’avez pas demandé, dit Marcelle en rougissant.

– Je vous aimais trop pour vous demander de souffrir et de pleurer pour moi. Mais si je l’eusse fait, répondez donc, Marcelle !

– La question est indiscrete et déplacée, dit-elle en faisant un effort d’aimable coquetterie, pour éluder la réponse.

Sa grâce et sa beauté firent frémir Lémor. Il la pressa contre son cœur avec passion. Mais, s’arrachant aussitôt à ce moment d’ivresse, il s’éloigna, et reprit, d’une voix altérée, en marchant avec agitation derrière le banc où elle était assise :

– Et si je vous le demandais, à présent, ce sacrifice que la mort de votre époux rendrait, à coup sûr, moins terrible... moins effrayant.... Madame de Blanchemont redevint pâle et sérieuse.

– Henri, répondit-elle, je serais offensée et blessée jusqu’au fond du cœur d’une semblable pensée, lorsque je viens de vous offrir ma main, et que vous semblez la refuser.

– Je suis bien malheureux de ne pouvoir me faire comprendre, et d’être pris pour un misérable, quand je sens en moi l’héroïsme de l’amour !... reprit-il avec amertume. Le mot vous paraît ambitieux et doit vous faire sourire de pitié. Il est vrai pourtant, et Dieu me tiendra compte de ma souffrance... elle est atroce, elle est au-dessus de mon courage, peut-être !...

Et Henri fondit en larmes.

La douleur de ce jeune homme était si profonde et si sincère, que madame de Blanchemont en fut effrayée. Il y avait dans ces larmes brûlantes comme un refus invincible d’être heureux, comme un adieu éternel à toutes les illusions de l’amour et de la jeunesse.

– O mon cher Henri ! s’écria Marcelle, quel mal avez-vous donc résolu de nous faire à tous deux ? Pourquoi ce désespoir, quand vous êtes le maître de ma vie, quand rien ne nous empêche plus d’être l’un à l’autre devant Dieu et devant les hommes ? Est-ce donc mon fils qui est un obstacle entre nous ? ne vous sentez-vous pas l’âme assez grande pour répartir sur lui une part de l’affection que vous avez pour moi ! Craignez-vous d’avoir à vous reprocher un jour le malheur et l’abandon de cet enfant de mes entrailles ?

– Votre fils ! dit Henri en sanglotant ! j’aurais une crainte plus sérieuse que celle de ne l’aimer pas. Je craindrais de l’aimer trop, et de ne pouvoir me résigner à voir sa vie s’engager en sens inverse de la mienne dans le courant du siècle. L’usage et l’opinion me commanderaient de le laisser au monde, et je voudrais l’en arracher, dussé-je le rendre malheureux, pauvre et désolé avec moi... Non, je ne pourrais le regarder avec assez d’indifférence et d’égoïsme pour consentir à en faire un homme semblable à ceux de sa classe ; non ! non !... cela, et autre chose, et tout, dans votre position et dans la mienne, est un obstacle insurmontable. De quelque côté que j’envisage un tel avenir, je n’y vois que lutte insensée, malheur pour vous, anathème sur moi !... C’est impossible, Marcelle, à jamais impossible ! je vous aime trop pour accepter des sacrifices dont vous ne pouvez ni prévoir les résultats ni mesurer l’étendue. Vous ne me connaissez pas, je le vois bien. Vous me prenez pour un rêveur indécis et faible. Je suis

un rêveur obstiné et incorrigible. Vous m'avez peut-être accusé quelquefois d'affectation ; vous avez cru qu'un mot de vous me ramènerait à ce que vous croyez la raison et la vérité. Oh ! je suis plus malheureux que vous ne pensez, et je vous aime plus que vous ne pouvez le comprendre maintenant. Plus tard... oui, plus tard, vous me remercirez au fond de vos pensées d'avoir su être malheureux tout seul.

– Plus tard ? et pourquoi ? et quand donc ? que voulez-vous dire ?

– Plus tard, vous dis-je, quand vous vous éveillerez de ce rêve sombre et maudit où je vous ai entraînée, quand vous retournerez au monde et que vous en partagerez les énivres faciles et doux, quand vous ne serez plus un ange, enfin, et que vous redescendrez sur la terre.

– Oui, oui, quand je serai desséchée par l'égoïsme et corrompue par la flatterie ! Voilà ce que vous voulez dire, voilà ce que vous augurez de moi ! Dans votre orgueil sauvage, vous ne me croyez pas capable d'embrasser vos idées et de comprendre votre cœur. Tranchons le mot, vous ne me trouvez pas digne de vous, Henri !

– Ce que vous dites est affreux, Madame, et cette lutte ne peut se supporter plus longtemps. Laissez-moi fuir, car nous ne pouvons pas nous comprendre maintenant.

– Vous me quittez ainsi ?

– Non, je ne vous quitte pas, je vais, loin de votre présence, vous contempler en moi-même et vous adorer dans le secret de mon cœur. Je vais souffrir éternellement, mais avec l'espoir que vous m'oublierez, avec le remords d'avoir désiré et recherché votre affection, avec la consolation du moins de n'en avoir pas lâchement abusé.

Madame de Blanchemont s'était levée pour retenir Henri. Elle retomba brisée sur son banc.

– Pourquoi donc avez-vous désiré de me voir ? lui demanda-t-elle d'un ton froid et offensé en le voyant s'éloigner.

– Oui, oui, dit-il, vous avez raison de me le reprocher. C'est une dernière lâcheté de ma part ; je le sentais, et je cédaï au besoin de vous voir encore une fois... J'espérais que je vous retrouverais changée pour moi ; votre silence me l'avait fait croire ; j'étais dévoré de chagrin, et je croyais trouver dans votre froideur la force de me guérir. Pourquoi suis-je venu ? Pourquoi

m'aimez-vous ? Ne suis-je pas le plus grossier, le plus ingrat, le plus sauvage, le plus haïssable des hommes ? Mais il vaut mieux que vous me voyez ainsi, et que vous sachiez bien qu'il n'y a rien à regretter en moi... Cela vaut mieux ainsi, et j'ai bien fait de venir, n'est-ce pas ? »

Henri parlait avec une sorte d'égarement, ses traits graves et purs étaient bouleversés, sa voix, ordinairement sympathique et douce, avait un timbre mat et dur qui faisait mal à entendre. Marcelle voyait bien sa souffrance, mais la sienne propre était si poignante, qu'elle ne pouvait rien faire et rien dire pour leur mutuel soulagement. Elle restait pâle et muette, les mains crispées l'une dans l'autre et le corps raide comme une statue. Au moment de sortir, Henri se retourna, et la voyant ainsi, il vint tomber à ses pieds qu'il couvrit de larmes et de baisers. Adieu, dit-il, la plus belle et la plus pure de toutes les femmes, la meilleure des amies, la plus grande des amantes ! Puisses-tu trouver un cœur digne de toi, un homme qui t'aime comme je t'aime, et qui ne t'apporte pas en dot le découragement et l'horreur de la vie. Puisses-tu être heureuse et bienfaisante sans traverser les luttes d'une existence comme la mienne ! Enfin, s'il est encore dans le monde où tu vis un reste de loyauté et de charité humaine, puisses-tu le ranimer de ton souffle divin, et trouver grâce devant Dieu pour ta caste et pour ton siècle que tu es digne de racheter à toi seule !

Ayant ainsi parlé, Henri se précipita dehors, oubliant qu'il laissait Marcelle au désespoir. Il semblait poursuivi par les furies.

Madame de Blanchemont demeura longtemps comme pétrifiée. Lorsqu'elle retourna dans son appartement, elle marcha lentement dans sa chambre jusqu'aux premières lueurs du matin, sans verser une larme, sans troubler par un soupir le silence de la nuit.

Il serait téméraire d'affirmer que cette veuve de vingt-deux ans, belle, riche et remarquée dans le monde pour sa grâce, ses talents et son esprit, ne fut pas humiliée et indignée jusqu'à un certain point de voir refuser sa main par un homme sans naissance, sans fortune, et sans aucune renommée. La fierté offensée de cette jeune femme lui tint probablement lieu de courage dans les premiers moments. Mais bientôt la véritable noblesse de ses sentiments lui suggéra des réflexions plus sérieuses, et, pour la première fois, elle plongea un profond regard dans sa propre vie et dans la vie

générale des êtres dont elle était entourée. Elle se rappela tout ce qu'Henri lui avait dit en d'autres temps, alors qu'il ne pouvait être question entre eux que d'un amour sans espoir. Elle s'étonna de n'avoir pas assez pris au sérieux ce qu'elle considérait alors comme des idées romanesques chez ce jeune homme véritablement austère. Elle commença à le juger avec le calme qu'une volonté généreuse et forte ramène au milieu des plus violentes émotions du cœur. A mesure que les heures de la nuit s'écoulaient et que les horloges lointaines se les jetaient l'une à l'autre d'une voix argentine et claire dans le silence de la grande ville endormie, Marcelle arrivait à cette lucidité d'esprit que le recueillement d'une longue veille apporte à la douleur. Elevée dans d'autres principes que ceux de Lémor, elle avait été pourtant prédestinée en quelque sorte à partager l'amour de ce plébéien, et à s'y réfugier contre toutes les langueurs et toutes les tristesses de la vie aristocratique. Elle était de ces âmes tendres et fortes à la fois, qui ont besoin de se dévouer, et qui ne conçoivent pas d'autre bonheur que celui qu'elles donnent. Malheureuse dans son ménage, ennuyée dans le monde, elle s'était laissée aller avec la confiance romanesque d'une jeune fille à ce sentiment dont elle s'était bientôt fait une religion. Sincèrement dévote dans son adolescence, elle était nécessairement devenue passionnée pour un amant qui respectait ses scrupules et adorait sa chasteté. La piété même l'avait poussée à s'exalter dans cet amour et à vouloir le consacrer par des liens indissolubles aussitôt qu'elle s'était vue libre. Elle avait songé avec joie à sacrifier courageusement les intérêts matériels que prise le monde et les préjugés étroits de la naissance qui n'avaient jamais trompé son jugement. Elle croyait faire beaucoup, la pauvre enfant, et c'était beaucoup en effet ; car le monde l'eût blâmée ou raillée. Elle n'avait pas prévu que ce n'était rien encore, et que la fierté du plébéien repousserait son sacrifice presque comme un affront.

Éclairée tout-à-coup par l'effroi, la douleur et la résistance de Lémor, Marcelle repassait dans son esprit consterné tout ce qu'elle avait entrevu de la crise sociale où s'agite le siècle. Il n'y a plus rien d'étranger dans les hautes régions de la pensée aux femmes de notre temps. Toutes, suivant la portée de leur intelligence, peuvent désormais, sans affectation et sans ridicule, lire chaque jour sous toutes les formes, journal ou roman,

philosophie, politique ou poésie, discours officiel ou conversation intime, dans le grand livre triste, diffus, contradictoire et cependant profond et significatif de la vie actuelle. Elle savait donc bien, comme nous tous, que ce présent engourdi et malade est aux prises avec le passé qui le retient et l'avenir qui l'appelle. Elle voyait de grands éclairs se croiser sur sa tête, elle pouvait pressentir une grande lutte plus ou moins éloignée. Elle n'était pas d'une nature pusillanime ; elle n'avait pas peur et ne fermait pas les yeux. Les regrets, les plaintes, les terreurs et les récriminations de ses grands parents l'avaient tant lassée et tant dégoûtée de la crainte ! La jeunesse ne veut pas maudire le temps de sa floraison, et ses années charmantes lui sont chères, quelque chargées d'orages qu'elles soient. La tendre et courageuse Marcelle se disait que, sous le tonnerre et la grêle, on peut sourire, à l'abri du premier buisson, avec l'être qu'on aime. Cette lutte menaçante des intérêts matériels lui paraissait donc un jeu. Qu'importe d'être ruiné, exilé, emprisonné ? se disait-elle lorsque la terreur planait autour d'elle sur les prétendus heureux du siècle. On ne déportera jamais l'amour ; et puis moi, grâce au ciel, j'aime un homme de rien qui sera épargné.

Seulement elle n'avait pas encore pensé qu'elle pût être atteinte jusque dans ses affections, par cette lutte sourde et mystérieuse qui s'accomplit en dépit de toutes les contraintes officielles et de tous les découragements apparents. Cette lutte des sentiments et des idées est dès à présent profondément engagée, et Marcelle s'y voyait précipitée tout-à-coup au milieu de ses illusions comme au sortir d'un rêve. La guerre intellectuelle et morale était déclarée entre les diverses classes, imbues de croyances et de passions contraires, et Marcelle trouvait une sorte d'ennemi irréconciliable dans l'homme qui l'adorait. Epouvantée d'abord de cette découverte, elle se familiarisa peu à peu avec cette idée, qui lui suggérait de nouveaux desseins plus généreux et plus romanesques encore que ceux dont elle s'était nourrie depuis un mois, et au bout de sa longue promenade à travers ses appartements silencieux et déserts, elle trouva le calme d'une résolution qu'elle seule peut-être pouvait envisager sans sourire d'admiration ou de pitié.

Ceci se passait tout récemment, peut-être l'année dernière.

II

VOYAGE.

Marcelle ayant épousé son cousin germain, portait le nom de Blanchemont, après comme avant son mariage. La terre et le château de Blanchemont formaient une partie de son patrimoine. La terre était importante, mais le château abandonné depuis plus de cent ans à l'usage des fermiers, n'était même plus habité par eux, parce qu'il menaçait ruine et qu'il eût fallu de trop grandes dépenses pour le réparer. Mademoiselle de Blanchemont, orpheline de bonne heure, élevée à Paris dans un couvent, mariée fort jeune, et n'étant pas initiée par son mari à la gestion de ses affaires, n'avait jamais vu ce domaine de ses ancêtres. Résolue de quitter Paris et d'aller chercher à la campagne un genre de vie analogue aux projets qu'elle venait de former, elle voulut commencer son pèlerinage par visiter Blanchemont, afin de s'y fixer plus tard si cette résidence répondait à ses desseins. Elle n'ignorait pas l'état de délabrement de son castel, et c'était une raison pour qu'elle jetât de préférence les yeux sur cette demeure. Les embarras d'affaires que son mari lui avait laissés, et le désordre où lui-même paraissait avoir laissé les siennes, lui servirent de prétexte pour entreprendre un voyage qu'elle annonça devoir être de quelques semaines seulement, mais auquel, dans sa pensée secrète, elle n'assignait précisément ni but ni terme, son but véritable, à elle, étant de quitter Paris et le genre de vie auquel elle y était astreinte.

Heureusement pour ses vues, elle n'avait dans sa famille aucun personnage qui put s'imposer aisément le devoir de l'accompagner. Fille unique, elle n'avait pas à se défendre de la protection d'une sœur ou d'un frère aîné. Les parents de son mari étaient fort âgés, et, un peu effrayés des dettes du défunt, qu'une sage administration pouvait seule liquider, ils furent à la fois étonnés et ravis de voir une femme de vingt-deux ans, qui

jusqu'alors n'avait montré nulle aptitude et nul goût pour les affaires, prendre la résolution de gérer les siennes elle-même et d'aller voir par ses yeux l'état de ses propriétés. Il y eut pourtant bien quelques objections pour ne pas la laisser ainsi partir seule avec son enfant. On voulait qu'elle se fit accompagner par son homme d'affaires. On craignait que l'enfant ne souffrit d'un voyage entrepris par un temps très chaud. Marcelle objecta aux vieux Blanchemont, ses beau-père et belle-mère, qu'un tête-à-tête prolongé avec un vieux homme de loi n'était pas précisément un adoucissement aux ennuis qu'elle allait s'imposer ; qu'elle trouverait chez les notaires et les avoués de province des renseignements plus directs et des conseils mieux appropriés aux localités ; enfin, que ce n'était pas une chose si difficile que de compter avec des fermiers et de renouveler des baux. Quant à l'enfant, l'air de Paris le rendait de plus en plus débile. La campagne, le mouvement et le soleil ne pouvaient que lui faire grand bien. Puis, Marcelle, devenue tout à coup adroite pour triompher des obstacles qu'elle avait prévus et médités durant sa veillée rapportée au précédent chapitre, fit valoir les obligations que lui imposait le rôle de tutrice de son fils. Elle ignorait encore en partie l'état de la succession de M. de Blanchemont ; s'il s'était fait faire des avances considérables par ses fermiers, s'il n'avait pas donné de fortes hypothèques sur ses terres, etc. Son devoir était d'aller vérifier toutes ces choses, et de ne s'en remettre qu'à elle-même, afin de savoir sur quel pied elle devait vivre ensuite sans compromettre l'avenir de son fils. Elle parla si sagement de ces intérêts qui, au fond, l'occupaient fort peu, qu'au bout de douze heures elle avait remporté la victoire et amené toute la famille à approuver et à louer sa résolution. Son amour pour Henri était demeuré si secret qu'aucun soupçon ne vint troubler la confiance des grands parents.

Soutenue par une activité inaccoutumée et par un espoir enthousiaste, Marcelle ne dormit guère mieux la nuit qui suivit celle de sa dernière entrevue avec Lémor. Elle fit les rêves les plus étranges, tantôt riants, tantôt pénibles. Enfin, elle s'éveilla tout à fait avec l'aube, et, jetant un regard rêveur sur l'intérieur de son appartement, elle fut frappée pour la première fois du luxe inutile et dispendieux déployé autour d'elle. Des tentures de satin, des meubles d'une mollesse et d'une ampleur extrêmes, mille

recherches ruineuses, mille babioles brillantes, enfin tout l'attirail de dorures, de porcelaines, de bois sculptés et de fantaisies qui encombre aujourd'hui la demeure d'une femme élégante. Je voudrais bien savoir, pensa-t-elle, pourquoi nous méprisons tant les filles entretenues. Elles se font donner ce que nous pouvons nous donner à nous-mêmes. Elles sacrifient leur pudeur à la possession de ces choses qui ne devraient avoir aucun prix aux yeux des femmes sérieuses et sages, et que nous regardons pourtant comme indispensables. Elles ont les mêmes goûts que nous, et c'est pour paraître aussi riches et aussi heureuses que nous qu'elles s'avilissent. Nous devrions leur donner l'exemple d'une vie simple et austère avant de les condamner ! Et si l'on voulait bien comparer nos mariages indissolubles avec leurs unions passagères, verrait-on beaucoup plus de désintéressement chez les jeunes filles de notre classe ? Ne verrait-on pas chez nous aussi souvent que chez les prostituées une enfant unie à un vieillard, la beauté profanée par la laideur du vice, l'esprit soumis à la sottise, le tout pour l'amour d'une parure de diamants, d'un carrosse, et d'une loge aux Italiens ? Pauvres filles ! On dit que vous nous méprisez aussi de votre côté ; vous avez bien raison ! »

Cependant, le jour bleuâtre et pur qui perçait à travers les rideaux, faisait paraître enchanteur le sanctuaire qu'en d'autres temps madame de Blanchemont s'était plu à décorer elle-même avec un goût exquis. Elle avait presque toujours vécu loin de son mari, et cette jolie chambre si chaste et si fraîche, où Henri lui-même n'avait jamais osé pénétrer, ne lui rappelait que des souvenirs mélancoliques et doux. C'était là que, fuyant le monde, elle avait lu et rêvé au parfum de ces fleurs d'une beauté sans égale que l'on ne trouve qu'à Paris et qui font aujourd'hui partie de la vie des femmes aisées. Elle avait rendu cette retraite poétique autant qu'elle l'avait pu ; elle l'avait ornée et embellie pour elle-même ; elle s'y était attachée comme à un asile mystérieux, où les douleurs de sa vie et les orages de son âme s'étaient toujours apaisés dans le recueillement et la prière. Elle y promena un long regard d'affection, puis elle prononça, en elle-même, la formule d'un éternel adieu à tous ces muets témoins de sa vie intime... vie cachée comme celle de la fleur qui n'aurait pas une tache à montrer au soleil, mais qui penche sa tête sous la feuillée par amour de l'ombre et de la fraîcheur.

– Retraite de mon choix, ornements selon mon goût, je vous ai aimés, pensa-t-elle ; mais je ne puis plus vous aimer, car vous êtes les compagnons et les consécrateurs de la richesse et de l'oisiveté. Vous représentez à mes yeux, désormais, tout ce qui me sépare d'Henri. Je ne pourrais donc plus vous regarder sans dégoût et sans amertume. Quittons-nous avant de nous haïr. Sévère madone, tu cesserais de me protéger ; glaces pures et profondes, vous me feriez détester ma propre image ; beaux vases de fleurs, vous n'auriez plus pour moi ni grâces ni parfums !

Puis, avant d'écrire à Henri, comme elle l'avait résolu, elle alla sur la pointe, du pied contempler et bénir le sommeil de son fils. La vue de ce pâle enfant dont l'intelligence précoce s'était développée aux dépens de sa force physique, lui causa un attendrissement passionné. Elle lui parla dans son cœur comme s'il eût pu, dans son sommeil, écouter et comprendre les pensées maternelles.

– Sois tranquille, lui disait-elle, je ne *l'aime* pas plus que toi. N'en sois pas jaloux. S'il n'était pas le meilleur et le plus digne des hommes, je ne te le donnerais pas pour père. Va, petit ange, tu es ardemment et fidèlement aimé. Dors bien, nous ne nous quitterons jamais !

Marcelle, toute baignée de larmes délicieuses, rentra dans sa chambre et écrivit à Lémor ce peu de lignes :

« Vous avez raison, et je vous comprends. Je ne suis pas digne de vous ; mais je le deviendrai, car je le veux. Je vais partir pour un long voyage. Ne vous inquiétez pas de moi, et aimez-moi encore. Dans un an, à pareil jour, vous recevrez une lettre de moi. Disposez votre vie de manière à être libre de venir me trouver en quelque lieu que je vous appelle. Si vous ne me jugez pas encore assez convertie, vous me donnerez encore un an... un an, deux ans, avec l'espérance, c'est presque le bonheur pour deux êtres qui, depuis si longtemps, s'aiment sans rien espérer. »

Elle fit porter ce billet de grand matin. Mais on ne trouva point M. Lémor. Il était parti la veille au soir, on ne savait pour quel pays, ni pour combien de temps. Il avait donné congé de son modeste logement. On assurait pourtant que la lettre lui parviendrait, parce qu'un de ses amis était chargé de venir tous les jours retirer sa correspondance pour la lui faire passer.

Deux jours après, madame de Blanchemont avec son fils, une femme de chambre et un domestique, traversait en poste les déserts de la Sologne.

Arrivée à quatre-vingts lieues de Paris, la voyageuse se trouva à peu près au centre de la France et coucha dans la ville la plus voisine de Blanchemont dans cette direction. Blanchemont était encore éloigné de cinq à six lieues, et, dans le centre de la France, malgré toutes les nouvelles routes ouvertes à la circulation depuis quelques années, les campagnes ont encore si peu de communication entre elles, qu'à une courte distance il est difficile d'obtenir des habitants un renseignement certain sur l'intérieur des terres. Tous savent bien le chemin de la ville ou du district forain où leurs affaires les appellent de temps en temps. Mais demandez dans un hameau le chemin de la ferme qui est à une lieue au-delà, c'est tout au plus si on pourra vous le dire. Il y a tant de chemins !... et tous se ressemblent. Réveillés de grand matin pour disposer le départ de leur maîtresse, les domestiques de madame de Blanchemont ne purent donc obtenir ni du maître de l'auberge, ni de ses serviteurs, ni des voyageurs campagnards qui se trouvaient là encore à moitié endormis, aucune lumière sur la terre de Blanchemont. Personne ne savait précisément où elle était située. L'un venait de Montluçon, l'autre connaissait Château-Meillant ; tous avaient cent fois traversé Ardentes et la Châtre. Mais on ne connaissait de Blanchemont que le nom.

– C'est une terre qui a du rapport, disait l'un, je connais le fermier, mais je n'y ai jamais été. C'est très loin de chez nous, c'est au moins à quatre grandes lieues.

– Dam ! disait un autre, j'ai vu les bœufs de Blanchemont à la foire de la Berthenoux, pas plus tard que l'an dernier, et j'ai parlé à M. Bricolin, le fermier, comme je vous parle à cette heure. *Ah oui ! ah oui !* je connais Blanchemont ! mais je ne sais pas de quel côté ça se trouve.

La servante, comme toutes les servantes d'auberge, ne savait rien des environs. Comme toutes les servantes d'auberge elle était depuis peu de temps dans l'endroit.

La femme de chambre et le domestique, habitués à suivre leur maîtresse dans de brillantes résidences connues à plus de vingt lieues à la ronde, et situées dans des contrées civilisées, commençaient à se croire au fond du

Sahara. Leurs figures s'allongeaient, et leur amour-propre souffrait cruellement d'avoir à demander sans succès le chemin du château qu'ils allaient honorer de leur présence.

– C'est donc une baraque, une tannière ? disait Suzette d'un air de mépris à Lapierre.

– C'est le palais des *Corybantes*, répondait Lapierre, qui avait chéri dans sa jeunesse un mélodrame à grand succès intitulé le *Château de Corisande*, et qui appliquait ce nom, en l'estropiant, à toutes les ruines qu'il rencontrait.

Enfin, le garçon d'écurie fut frappé d'un trait de lumière.

– J'ai là-haut dans l'abat-foin, dit-il, un homme qui vous dira ça, car son métier est de courir le pays de jour et de nuit. C'est le grand Louis, autrement dit le grand farinier.

– Va pour le grand farinier, dit Lapierre d'un air majestueux, il paraît que sa chambre à coucher est au bout de l'échelle ?

Le grand farinier descendit de son grenier en tiraillant et en faisant craquer ses grands bras et ses grandes jambes. En voyant cette structure athlétique et cette figure décidée, Lapierre quitta son ton de grand seigneur facétieux et l'interrogea avec politesse. Le farinier était en effet des mieux renseignés ; mais, aux éclaircissements qu'il donna, Suzette jugea nécessaire de l'introduire auprès de madame de Blanchemont, qui prenait son chocolat dans la salle avec le petit Edouard, et qui, loin de partager la consternation de ses gens, se réjouissait d'apprendre d'eux que Blanchemont était un pays perdu et quasi introuvable.

L'échantillon du terroir qui se présentait en cet instant devant Marcelle, avait cinq pieds huit pouces de haut, taille remarquable dans un pays où les hommes sont généralement plus petits que grands. Il était robuste à proportion, bien fait, dégagé, et d'une figure remarquable. Les filles de son endroit l'appelaient le beau farinier, et cette épithète était aussi bien méritée que l'autre. Quand il essuyait du revers de sa manche la farine qui couvrait habituellement ses joues, il découvrait un teint brun et animé du plus beau ton. Ses traits étaient réguliers, largement taillés comme ses membres, ses yeux noirs et bien fendus, ses dents éblouissantes, et ses longs cheveux châains ondulés et crépus comme ceux d'un homme très fort, encadraient carrément un front large et bien rempli, qui annonçait plus de finesse et de

bons sens que d'idéal poétique. Il était vêtu d'une blouse gros bleu et d'un pantalon de toile grise. Il portait peu de bas, de gros souliers ferrés, et un lourd bâton de cormier terminé par un nœud de la branche qui en faisait une espèce de massue.

Il entra avec une assurance qu'on eût pu prendre pour de l'effronterie, si la douceur de ses yeux d'un bleu-clair, et le sourire de sa grande bouche vermeille n'eussent témoigné que la franchise, la bonté, et une sorte d'insouciance philosophique faisaient le fond de son caractère.

– Salut, Madame, dit-il en soulevant son chapeau de feutre gris à grands bords, mais sans le détacher précisément de sa tête ; car autant le vieux paysan est obséquieux et disposé à saluer tout ce qui est mieux habillé que lui, autant celui qui date d'après la Révolution est remarquable par l'adhérence de son couvre-chef à sa chevelure. – On me dit que vous voulez savoir de moi la route de Blanchemont ?

La voix forte et sonore du grand farinier avait fait tressaillir Marcelle qui ne l'avait pas vu entrer. Elle se retourna vivement, un peu surprise d'abord de son aplomb. Mais tel est le privilège de la beauté, qu'en s'examinant mutuellement, le jeune meunier et la jeune dame oublièrent aussitôt cette sorte de méfiance que la différence des rangs inspire toujours au premier abord. Seulement Marcelle, le voyant disposé à la familiarité, crut devoir lui rappeler, par une grande politesse, les égards dûs à son sexe...

– Je vous remercie beaucoup de votre obligeance, lui dit-elle en le saluant, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me dire s'il y a un chemin praticable pour les voitures, d'ici à la ferme de Blanchemont.

Le grand farinier, sans y être invité, avait déjà pris une chaise pour s'asseoir ; mais en s'entendant appeler *monsieur*, il comprit avec la rare perspicacité dont il était doué, qu'il avait affaire à une personne bienveillante et respectable par elle-même. Il ôta tout doucement son chapeau sans se déconcerter, et appuyant ses mains sur le dossier de la chaise, comme pour se donner une contenance :

– Il y a un chemin vicinal, pas très doux, dit-il, mais où l'on ne verse pas quand on y prend garde ; le tout c'est de le suivre et de n'en pas prendre un autre. J'expliquerai cela à votre postillon. Mais le plus sûr serait de prendre ici une patache, car les dernières pluies d'orage ont endommagé plus que de

raison la vallée Noire, et je ne dis pas que les petites roues de votre voiture puissent sortir des ornières. Ça se pourrait, mais je n'en répons pas.

– je vois que vos ornières ne plaisaient pas et qu'il sera plus prudent de suivre votre conseil. Vous êtes sûr qu'avec une patache je ne verserai pas ?

– Oh ! n'ayez pas peur, Madame.

– Je n'ai pas peur pour moi, mais pour ce petit enfant. Voilà ce qui me rend prudente.

– Le fait est que ce serait dommage d'écraser ce petit-là, dit le grand farinier en s'approchant du jeune Édouard d'un air de bienveillance sincère. Comme c'est mignon et gentil, ce petit homme !

– C'est bien délicat, n'est-ce pas ? lui dit Marcelle en souriant.

– Ah dam ! ça n'est pas fort, mais c'est joli comme une fille. Vous allez donc venir dans le pays de chez nous, Monsieur !

– Tiens, ce grand-là ! s'écria Édouard, en s'accrochant au farinier qui s'était penché vers lui. Fais-moi donc toucher le plafond !

Le meunier prit l'enfant et, l'élevant au-dessus de sa tête, le promena le long des corniches enfumées de la salle.

– Prenez garde ! dit madame de Blanchemont, un peu effrayée de l'aisance avec laquelle l'hercule rustique maniait son enfant.

– Oh ! soyez tranquille, répondit le grand Louis ; j'aimerais mieux casser tous les *alochons* de mon moulin, qu'un doigt à ce *monsieur*. Ce mot d'*alochon* réjouit fort l'enfant, qui le répéta en riant et sans le comprendre.

– Vous ne connaissez pas ça ? dit le meunier ; ce sont les petites ailes, les morceaux de bois qui sont à cheval sur la roue et que l'eau pousse pour la faire tourner. Je vous montrerai ça si vous passez jamais par chez nous.

– Oui, oui, *alochon* ! dit l'enfant en riant aux éclats et en se renversant dans les bras du meunier.

– Est-il moqueur, ce petit coquin-là ? dit le grand Louis en le replaçant sur sa chaise. Allons, Madame, je m'en vas à mes affaires. Est-ce tout ce qu'il y a pour votre service ?

– Oui, mon ami, répondit Marcelle, à qui la bienveillance faisait oublier sa réserve.

– Oh ! je ne demande pas mieux que d'être votre ami ! répondit gaillardement le meunier avec un regard qui exprimait assez que, de la part

d'une personne moins jeune et moins belle, cette familiarité n'eût pas été de son goût.

– C'est bon, pensa Marcelle en rougissant et en souriant ; je me tiendrai pour avertie. Et elle ajouta :

– Adieu, Monsieur, et à revoir sans doute, car vous êtes habitant de Blanchemont ?

– Proche voisin. Je suis le meunier d'Angibault, à une lieue de votre château, car m'est avis que vous êtes la dame de Blanchemont ?

Marcelle avait défendu à ses gens de trahir son incognito. Elle désirait passer inaperçue dans le pays ; mais elle vit bien, aux manières du farinier, que sa qualité de propriétaire ne faisait pas tant de sensation qu'elle l'avait craint. Un propriétaire qui ne réside pas dans ses terres est un étranger dont on ne s'occupe point. Le fermier qui le représente et auquel on a constamment affaire est un bien autre personnage.

Malgré le projet qu'elle avait fait de partir de bonne heure et d'arriver à Blanchemont avant la chaleur de midi, Marcelle fut forcée de passer la plus grande partie de la journée dans cette auberge.

Toutes les pataches de la ville étaient en campagne à cause d'une grande foire aux environs, et il fallut attendre le retour de la première venue. Ce ne fut que vers trois heures de l'après-midi que Suzette vint, d'un ton lamentable, apprendre à sa maîtresse qu'une espèce de panier d'osier, horrible et honteux, était le seul véhicule qui fut encore à sa disposition.

Au grand étonnement de sa merveilleuse soubrette, madame de Blanchemont n'hésita pas à s'en accommoder. Elle prit quelques paquets de première nécessité, remit les clés de sa calèche et de ses malles à l'aubergiste, et partit dans la patache classique, ce respectable témoignage de la simplicité de nos pères, qui devient chaque jour plus rare, même dans les chemins de la Vallée-Noire. Celle que Marcelle eut la mauvaise chance de rencontrer était de la plus pure fabrication indigène, et un antiquaire l'eût contemplée avec respect. Elle était longue et basse comme un cercueil ; aucune espèce de ressort ne gênait ses allures ; les roues, aussi hautes que la capote, pouvaient braver ces fossés bourbeux qui sillonnent nos routes de traverse et que le meunier avait bien voulu qualifier d'ornières, sans doute par amour-propre national : enfin, la capote elle-même n'était qu'un tissu

d'osier confortablement enduit, à l'intérieur, de bourre et de terre gâchée dont chaque cahot un peu accentué détachait des fragments sur la tête des voyageurs. Un petit cheval entier, maigre et ardent, traînait assez lestement ce carrosse champêtre, et le *patachon*, c'est à dire le conducteur, assis de côté sur le brancard, les jambes pendantes, vu que nos pères trouvaient plus commode d'approcher une chaise pour monter en voiture que de s'embarrasser les jambes dans un marchepied, était le moins étouffé et le moins compromis de la caravane. Il existe peut-être encore dans notre pays deux ou trois pataches de ce genre chez de vieux campagnards riches qui n'ont pas voulu déroger à leurs habitudes, et qui soutiennent que les voilures suspendues donnent des *mâsés*¹, c'est à dire des engourdissements dans les mollets.

Cependant le voyage fut à peu près supportable tant qu'on put suivre la grande route. Le *patachon* était un gars de quinze ans, roux, camard, effronté, ne doutant de rien, ne se gênant point pour exciter son cheval par tous les jurements de son riche dictionnaire, sans respect pour la présence des dames, et se plaisant à épuiser l'ardeur du courageux poney qui n'avait de sa vie goûté à l'avoine, et que la vue des prés verdoyants suffisait à mettre en belle humeur. Mais quand ce dernier se fut enfoncé dans une lande aride, il commença à baisser la tête d'un air plus mécontent que rebuté, et à tirer son fardeau avec une sorte de rage, sans avoir égard aux inégalités du chemin, qui imprimaient à la voiture un mouvement de roulis tout à fait cruel.

III.

LE MENDIANT.

Ce fut bien pis lorsqu'on sortit des sables pour descendre dans les terres grasses et fortes de la vallée Noire. Aux lisières de ce plateau stérile, madame de Blanchemont avait admiré l'immense et admirable paysage qui se déroulait sous ses pieds pour se relever jusqu'aux cieux en plusieurs zones d'horizons boisés d'un violet pâle, coupé de bandes d'or par les rayons du couchant. Il n'est guère de plus beaux sites en France. La végétation, vue en détail, n'y est pourtant pas d'une grande vigueur. Aucun grand fleuve ne sillonne ces campagnes où le soleil ne se mire dans aucun toit dardoise. Point de montagnes pittoresques, rien de frappant, rien d'extraordinaire dans cette nature paisible ; mais un développement grandiose de terres cultivées, un morcellement infini de champs, de prairies, de taillis et de larges chemins communaux offrant la variété des formes et des nuances, dans une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu ; un pêle-mêle de clôtures plantureuses, de chaumines cachées sous les vergers, de rideaux de peupliers, de pacages touffus dans les profondeurs ; des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines ; enfin, un accord et un ensemble remarquable sur une étendue de cinquante lieues carrées, que du haut des chaumières de Labreuil ou de Corlay, on embrasse d'un seul regard.

Mais notre voyageuse eut bientôt perdu de vue ce magnifique panorama. Une fois engagé dans les versants de la Vallée-Noire, on change de spectacle. Descendant et gravissant tour-à-tour des chemins encaissés de buissons élevés, on ne cotoie point de précipices, mais ces chemins sont des précipices eux-mêmes. Le soleil, en s'abaissant derrière les arbres, leur donne une physionomie particulière étrangement gracieuse et sauvage. Ce sont des fuyants mystérieux sous d'épais ombrages, des *traînes* d'un vert d'émeraude qui conduisent à des impasses ou à des mares stagnantes, des tournants rapides qu'on ne peut plus remonter quand on les a descendus en voiture, enfin, un enchantement continu pour l'imagination, avec des dangers très réels pour ceux qui vont, à l'aventure, essayer, autrement qu'à pied, et tout au plus à cheval, ces détours séduisants, capricieux et perfides.

Tant que le soleil fut sur l'horizon, l'automédon aux crins roux se tira assez bien d'affaire. Il suivit le chemin le plus battu, et par conséquent le plus rude, mais aussi le plus sûr. Il traversa deux ou trois ruisseaux en

s'attachant aux traces de roues de charrettes empreintes sur les rives. Mais quand le soleil fut couché, la nuit se fit vite dans ces chemins creux, et le dernier paysan auquel on s'adressa répondit, d'un air d'insouciance :

– Marchez ! marchez ! vous n'avez plus qu'une petite lieue et le chemin est toujours bon.

Or, c'était le sixième paysan qui, depuis environ deux heures, annonçait qu'on n'avait plus qu'une petite lieue à faire, et ce chemin, toujours si bon, était tel que le cheval était exténué, et les voyageurs au bout de leur patience. Marcelle elle-même commençait à craindre de verser ; car si le patachon et son bidet choisissaient en plein jour leur passage avec beaucoup d'adresse, il était impossible, qu'en pleine nuit, ils pussent éviter ces fausses voies que la coupure inégale des terrains rend aussi dangereuses que pittoresques, et qui, en s'interrompant tout-à-coup, vous exposent à un saut de dix ou douze pieds à pic. Le gamin n'avait jamais pénétré aussi avant dans la Vallée-Noire ; il s'impatiait, jurait comme un possédé chaque fois qu'il était forcé de retourner sur ses pas pour reprendre la voie ; il se plaignait de la soif, de la faim, se lamentait sur la fatigue de son cheval, tout en le rouant de coups, et se donnait des airs de citadin pour vouer à tous les diables ce pays sauvage et ses stupides habitants.

Plus d'une fois, voyant le chemin rapide, mais sec, Marcelle et ses gens avaient mis pied à terre ; mais on ne pouvait marcher cinq minutes sans arriver à un de ces fonds où le chemin se resserre et se trouve entièrement occupé par une source à fleur de terre, sans écoulement, et formant une mare liquide impossible à franchir à pied pour une femme délicate. La Parisienne Suzette aimait mieux verser, disait-elle, que de laisser sa chaussure dans ces borborygmes, et Lapierre, qui avait passé sa vie en escarpins sur des parquets bien luisants, était tellement gauche et démoralisé, que madame de Blanchemont n'osait plus lui laisser porter son fils.

La réponse ordinaire du paysan, quand on lui demande n'importe quel chemin, c'est de vous dire : *Marchez tout droit, toujours tout droit*. C'est tout simplement une facétie, une espèce de calembour qui signifie qu'on doit marcher sur ses jambes, car il n'y a pas un seul chemin tout droit dans la Vallée-Noire. Les nombreux ravins de l'Indre, de la Vauvre, de la

Couarde², du Gourdon et de cent, autres moindres ruisseaux qui changent de nom dans leur cours, et qui n'ont jamais été avilis sous le joug d'aucun pont ni chaussée, vous forcent à mille détours pour chercher un endroit guéable, de sorte que vous êtes souvent obligé de tourner le dos au lieu vers lequel vous vous dirigez.

Arrivés à un carrefour surmonté d'une croix, endroit sinistre que l'imagination des paysans peuple toujours de démons, de sorciers et d'animaux fantastiques, nos voyageurs embarrassés s'adressèrent à un mendiant qui, assis sur la *pierre des morts*³, leur criait d'une voix monotone : « Ames charitables, ayez pitié d'un pauvre malheureux ! »

La grande taille voûtée de cet homme très vieux, mais encore robuste, et armé d'un bâton énorme, avait un aspect peu rassurant, dans le cas d'une attaque seul à seul. On ne distinguait pas bien ses traits sévères, mais il y avait, dans l'inflexion de sa voix rauque, quelque chose de plus impérieux que suppliant. Son attitude triste et ses haillons immondes contrastaient avec l'intention évidemment facétieuse qui lui faisait porter un vieux bouquet et un ruban fané à son chapeau.

– Mon ami, lui dit Marcelle en lui donnant une pièce d'argent, indiquez-nous le chemin de Blanchemont, si vous le connaissez.

Au lieu de lui répondre, le mendiant continua gravement à prononcer à haute voix un *Ave Maria* en latin, qu'il avait entamé à son intention.

– Répondez-donc, lui dit Lapierre, vous marmotterez vos patenôtres après.

Le mendiant tourna la tête vers le laquais d'un air de mépris, et continua son oraison.

– Ne parlez pas à cet homme-là, dit le patachon, c'est un vieux gueux qui bat la campagne et qui ne sait jamais où il va ; on le rencontre partout, et nulle part on ne le trouve dans son bon sens.

– Le chemin de Blanchemont ? dit enfin le mendiant lorsqu'il eut achevé sa prière ; vous n'y êtes pas, mes enfants ; il faut retourner et prendre le premier qui descend à droite

– En êtes-vous sûr ? dit Marcelle.

– J'y ai passé plus de six cents fois. Si vous ne me croyez pas, faites comme vous voudrez ; ça m'est égal, à moi.

– Il paraît sûr de son fait, dit Marcelle à son conducteur. Écoutons-le ; quel intérêt aurait-il à nous tromper ?

– Bah ! le plaisir de mal faire, répondit le patachon soucieux. Je me méfie de cet homme-là.

Marcelle insista pour suivre l'avis du mendiant, et bientôt la patache s'enfonça dans une traîne étroite, tortueuse et singulièrement rapide.

– Je dis, moi, reprit en jurant le patachon, dont le cheval trébuchait à chaque pas, que ce vieux surnois nous égare.

– Avancez, dit Marcelle, puisqu'il n'y a pas moyen de reculer.

Plus on avançait, plus le chemin devenait quasi impossible ; mais il était trop étroit pour retourner la voiture ; deux haies splendides la serraient de près. Après avoir fait des miracles de force et de dévouement, le petit cheval arriva au bas, sous un massif de vieux chênes qui paraissait être la lisière d'un bois. Le chemin s'élargit tout-à-coup, et l'on se vit en face d'une grande flaque d'eau dormante qui ne ressemblait guère au gué d'une rivière. Le patachon s'y engagea pourtant ; mais, au beau milieu, il enfonça tellement qu'il voulut tirer de côté ; ce fut le dernier exploit de son maigre Bucéphale. La patache pencha jusqu'au moyeu, et l'animal s'abattit en brisant ses traits. Il fallut le dételer. Lapierre se mit dans l'eau jusqu'aux genoux, en gémissant comme un homme à l'agonie ; et, quand il eut aidé le patachon à se tirer d'affaire, tous leurs efforts furent vains (ils n'étaient forts ni l'un ni l'autre) pour relever la voiture. Alors le patachon sauta lestement sur sa bête, et pestant contre le sorcier de mendiant, jurant par tous les diables de l'enfer, il partit au grand trot, promettant d'aller chercher du secours, mais d'un ton qui faisait présager qu'il se reprocherait fort peu de laisser ses voyageurs dans le borbier jusqu'au jour.

La patache n'avait pas été culbutée. Nonchalamment penchée dans le marécage, elle était encore fort habitable, et Marcelle s'arrangea sur la banquette du fond avec son fils étendu sur elle pour le faire dormir plus commodément, car il y avait longtemps qu'Édouard demandait son souper et son lit, et quelques friandises, mises en réserve dans la poche de Suzette, ayant apaisé sa faim, il ne se fit pas prier pour commencer son somme. Madame de Blanchemont jugeant que le petit conducteur ne se presserait pas de revenir, dans le cas où il trouverait un bon gîte, engagea Lapierre à

aller voir aux environs s'il ne découvrirait pas quelque-une de ces chaumières si bien tapies sous la feuillée, et si bien fermées et silencieuses après le coucher du soleil, qu'il faut les toucher pour les voir, et les prendre d'assaut pour y trouver l'hospitalité à cette heure indue. Le vieux Lapierre n'avait qu'un souci : c'était de trouver du feu pour se sécher les pieds, et se garantir d'un rhumatisme. Il ne se fit donc pas prier pour sortir du marais, après s'être toutefois assuré que la patache, appuyée sur le tronc renversé d'un vieux saule, ne risquait pas d'enfoncer davantage.

La plus désolée était Suzette qui avait grand peur des voleurs, des loups et des serpents, trois fléaux inconnus dans la Vallée-Noire, mais qui ne sauraient sortir de l'esprit d'une femme de chambre en voyage. Cependant le sangfroid enjoué de sa maîtresse l'empêcha de se livrer tout haut à ses terreurs, et, s'étant *calée* de son mieux sur la banquette de devant, elle prit le parti de pleurer en silence.

– Eh bien ! qu'avez-vous donc, Suzette ? lui dit Marcelle, lorsqu'elle s'en aperçut.

– Hélas ! Madame, répondit-elle en sanglotant, n'entendez-vous pas chanter les grenouilles ? Elles vont venir sur nous et remplir la voiture...

– Et nous dévorer, sans doute ? reprit madame de Blanchemont en éclatant de rire.

En effet, les vertes habitantes du marécage, un instant troublées par la chute du cheval et les clameurs du phaéton, avaient repris leur psalmodie monotone. On entendait aussi aboyer et hurler les chiens, mais si loin, qu'il n'y avait guère lieu de compter sur une prompt assistance. La lune ne se levait pas encore, mais les étoiles brillaient dans l'eau stagnante du marécage qui avait repris sa limpidité. Une brise tiède soufflait dans les grands roseaux qui s'élevaient en touffes épaisses sur la rive.

– Allons, Suzette, dit Marcelle qui se livrait déjà à une rêverie poétique, on n'est pas si mal que je l'aurais cru dans un borbier, et si vous le voulez bien, vous y dormirez comme dans votre lit.

– Il faut que madame ait perdu l'esprit, pensa Suzette, pour se trouver bien dans une pareille situation.

– O ciel ! Madame ! s'écria-t-elle après un moment de silence, il me semble que j'entends hurler un loup ! Est-ce que nous ne sommes pas au

milieu d'une forêt ?

– La forêt n'est, je crois, qu'une saulée, répondit Marcelle, et, quant au loup qui hurle, c'est un homme qui chante. S'il se dirigeait de notre côté il pourrait nous aider à gagner la terre ferme.

– Et si c'était un voleur ?

– En ce cas, c'est un voleur bienveillant qui chante pour nous avertir de prendre garde à nous. Écoutez, Suzette, sans plaisanterie, il vient par ici, la voix se rapproche.

En effet, une voix pleine, et d'une mâle harmonie, quoique rude et sans art, planait sur les champs silencieux, accompagnée comme en mesure par le pas lent et régulier d'un cheval ; mais cette voix était encore éloignée, et rien n'assurait que le chanteur marchât dans la direction du marécage qui pouvait bien n'être qu'un impasse. Quand la chanson fut finie, soit que le cheval marchât sur l'herbe, soit que le villageois se fut détourné, on n'entendit plus rien.

En ce moment, Suzette, rendue à ses terreurs, vit une ombre silencieuse qui se glissait le long du marécage, et qui, reflétée dans l'eau, paraissait gigantesque. Elle laissa échapper un cri, et l'ombre, s'enfonçant dans le bournier, vint droit vers la patache, quoiqu'avec lenteur et précaution.

– N'ayez pas peur, Suzette, dit madame de Blanchemont qui, en ce moment n'était pas très rassurée elle-même ! c'est notre vieux mendiant de tout-à-l'heure ; il nous indiquera peut-être une maison d'où l'on pourra venir nous porter secours.

– Mon ami, dit-elle avec beaucoup de présence d'esprit, mon domestique, *qui est là*, va aller auprès de vous pour que vous lui montriez le chemin d'une habitation quelconque.

– Ton domestique, ma petite ? répondit familièrement le mendiant, il n'est pas là ; il est déjà loin.... Et d'ailleurs il est si vieux, si bête si faible, qu'il ne te servirait de rien ici.

Pour le coup, Marcelle eut peur.

IV.

LE MARÉCAGE.

Cette réponse ressemblait à la bravade farouche d'un homme qui a de mauvaises intentions. Marcelle saisit Edouard dans ses bras, résolue à le défendre au prix de sa vie, s'il le fallait : et elle allait sauter clans l'eau du côté opposé à celui par lequel s'approchait le mendiant, lorsque la chanson rustique qui s'était fait déjà entendre reprit un second couplet, et cette fois à une distance très rapprochée.

Le mendiant s'arrêta.

– Nous sommes perdues, murmura Suzette, voilà le reste de la bande qui arrive.

– Nous sommes sauvées au contraire, lui répondit Marcelle, c'est la voix d'un brave paysan.

En effet, cette voix était pleine de sécurité, et ce chant calme et pur annonçait la paix d'une bonne conscience. Le pas du cheval se rapprochait aussi. Evidemment le villageois descendait le chemin qui conduisait au marécage.

Le mendiant recula jusqu'au bord et resta immobile, paraissant montrer plus de prudence que de frayeur.

Marcelle se pencha alors en dehors de la patache pour appeler le passant ; mais il chantait trop fort pour l'entendre, et si son cheval, effrayé à l'aspect de la masse noire que la patache présentait devant lui, ne se fut arrêté en soufflant avec force, le maître eut passé à côté sans y faire attention.

– Que diable est-ce là ? cria enfin une voix de stentor qui n'exprimait aucune crainte, et que madame de Blanchemont reconnut aussitôt pour celle du grand farinier. Holà hé ? les amis ! votre carrosse ne roule guère. Etes-vous tous morts là-dedans, que vous ne dites rien ?

Quand Suzette eut reconnu le meunier, dont la belle prestance l'avait déjà frappée agréablement le matin, malgré son peu de toilette, elle redevint fort

gracieuse. Elle exposa le cas piteux où sa maîtresse et elle se trouvaient réduites, et le grand Louis, après avoir ri sans façon de leur mésaventure, assura que rien n'était plus facile que de les délivrer. Il alla d'abord se débarrasser d'un gros sac de blé qu'il portait sur son cheval, en travers devant lui, et apercevant le mendiant, qui ne paraissait pas songer à se cacher :

– Tiens, vous êtes donc là, père Cadoche ? lui dit-il, d'un ton bienveillant. Rangez-vous que je jette mon sac !

– J'étais là pour essayer d'aider à ces pauvres enfants ! répondit le mendiant ; mais il y a tant d'eau, que je n'ai pas pu avancer.

– Reztex tranquille, mon vieux, et ne vous mouillez pas inutilement. A votre âge, c'est dangereux. Je tirerai bien ces femmes de là sans vous. Et il revint chercher madame de Blanchemont, en s'enfonçant dans la vase jusqu'au poitrail de sa bête : « Allons, madame, dit-il gaîment, avancez un peu sur le brancard, et asseyez-vous derrière moi ; il n'y a rien de plus facile. Vous ne vous mouillerez pas seulement le bout des pieds, car vous n'avez pas les jambes si longues que votre serviteur. Faut-il que votre patachon soit bête pour vous avoir fourrées là-dedans, quand, à deux pas sur la gauche, il n'y a pas six pouces de fange ! »

– Je suis désolée de vous faire prendre un si vilain bain de jambes, dit Marcelle, mais mon enfant...

– Ah ! le petit monsieur ? C'est juste ! lui d'abord. Passez-le moi... c'est cela... le voilà devant moi. Soyez tranquille, la selle ne le blessera pas, mon cheval n'en use guère, ni moi non plus. Allons, asseyez-vous derrière moi, ma petite dame, et n'ayez pas peur. La Sophie a les reins forts et les jambes sûres.

Le meunier déposa doucement la mère et l'enfant sur le gazon.

– Et moi, criait Suzette, allez-vous me laisser là dedans ?

– Non pas, mademoiselle, dit le grand Louis en retournant la chercher. Donnez-moi aussi vos paquets, nous sortirons tout, soyez tranquille.

– A présent, dit-il, quand il eut effectué le débarquement complet, ce patachon de malheur viendra chercher sa carcasse de voiture quand il voudra. Je n'ai ni traits ni cordes pour y atteler Sophie ; mais je vas vous conduire où vous voudrez, mes petites dames.

– Sommes nous bien loin de Blanchemont ? demanda Marcelle.

– Diable, oui ! votre patachon a pris un drôle de chemin pour vous y conduire ! Il y a d'ici deux lieues de pays, et quand nous y arriverons tout le monde sera couché ; ce ne sera pas chose aisée que de nous faire ouvrir. Mais si vous voulez, nous ne sommes qu'à une petite lieue de mon moulin d'Angibault ; ça n'est pas riche, mais c'est propre, et ma mère est une bonne femme qui ne fera pas la grimace pour se relever, pour mettre des draps blancs dans les lits, et pour tordre le cou à deux poulets. Ça vous va-t-il ? sans façon, allons, mesdames ! à la guerre comme à la guerre, au moulin comme au moulin. Demain matin on aura ramassé et décrotté la patache qui ne s'enrhumera pas pour passer la nuit au frais, et on vous conduira à Blanchemont à l'heure que vous voudrez.

Il y avait de la cordialité et même une sorte de délicatesse dans la brusque invitation du meunier. Marcelle, gagnée par son bon cœur et par la mention qu'il avait faite de sa mère, accepta avec reconnaissance.

– C'est bien, vous me faites plaisir, dit le farinier ; je ne vous connais pas, vous êtes peut-être la dame de Blanchemont, mais ça m'est égal ; quand vous seriez le diable (et on dit que le diable se fait beau et joli quand il veut), je serais content de vous empêcher de passer une mauvaise nuit. Ah ! ça, je ne peux pas laisser mon sac de blé ; je vas le charger sur Sophie, le petit s'asseoira dessus, la maman derrière ; ça ne vous gênera pas, au contraire, ça vous servira à vous appuyer. La demoiselle viendra à pied avec moi, en causant avec le père Cadoche, qui n'est pas très bien mis, mais qui a beaucoup d'esprit. Mais où a-t-il passé, ce vieux lézard ? dit il en cherchant des yeux le mendiant qui avait disparu. Holà hé ! père Cadoche ! Venez-vous coucher à la maison ?... Il ne répond pas ; allons, ce n'est pas son idée pour ce soir. Marchons, mesdames.

– Cet homme nous a beaucoup effrayées, dit Marcelle. Vous le connaissez donc ?

– Depuis que je suis au monde. Ce n'est pas un méchant homme, et vous avez eu tort de le craindre.

– Il me semble pourtant qu'il nous a fait des menaces, et sa manière de tutoyer m'a paru peu amicale.

– Il vous a tutoyées ? Vieux farceur ! Il n'est pas honteux, celui-là ! Mais c'est sa manière d'être ; n'y faites pas attention. C'est un homme sans malice, un original ! c'est le père Cadoche enfin, l'*oncle à tout le monde*, comme on l'appelle, et qui promet sa succession à tous les passants, quoiqu'il soit aussi gueux que son bâton.

Marcelle chemina fort commodément sur la robuste et pacifique Sophie. Le petit Edouard, qu'elle tenait bien serré devant elle, goûtait fort cette façon d'aller, » comme dit le bon La-fontaine. Il talonnait de ses deux petits pieds l'encolure de la bête, qui ne le sentait pas, et n'en allait pas plus vite. Elle marchait comme un vrai cheval de meunier, sans avoir besoin d'être guidée, connaissant son chemin par cœur, et se dirigeant dans l'obscurité, à travers l'eau et les pierres, sans jamais se tromper ni faire un faux pas. A la requête de Marcelle, qui craignait, pour son vieux serviteur, une nuit passée à la belle étoile, le meunier fit retentir sa voix tonnante à plusieurs reprises, et Lapierre, qui s'était égaré dans un taillis voisin, et tournait, depuis une demi-heure, dans l'espace d'un arpent, vint bientôt rejoindre la petite caravane.

Au bout d'une heure de marche le bruit d'une écluse se fit entendre, et les premières blancheurs de la lune éclairèrent le toit couvert de pampre du moulin, et les bords argentés de la rivière, jonchés de menthe et de saponaire.

Marcelle sauta légèrement sur ce tapis parfumé, après avoir remis dans les bras du meunier l'enfant, qui, tout joyeux et tout fier de son voyage équestre, lui jeta ses petits bras autour du cou en lui disant :

– Bonjour, *alochon*.

Ainsi que le grand Louis l'avait annoncé, sa vieille mère se releva sans humeur, et avec l'aide d'une petite servante de quatorze à quinze ans, les lits furent bientôt prêts. Madame de Blanchemont avait plus besoin de repos que de souper : elle empêcha la vieille meunière de lui servir autre chose qu'une tasse de lait, et brisée de fatigue, elle s'endormit avec son enfant attaché à son flanc maternel, dans un lit de plume, appelé *couette*, d'une hauteur démesurée et d'un moelleux recherché. Ces lits, dont tout le défaut est d'être trop chauds et trop doux, composent, avec une paillasse rebondie,

tout le coucher des habitants aisés ou misérables d'un pays où les oies abondent, et où les hivers sont très froids.

Fatigué d'un long voyage de quatre-vingts lieues fait très rapidement, et surtout de la course en patache qui en avait été pour ainsi dire le bouquet, la belle Parisienne eut volontiers dormi la grasse matinée ; mais à peine l'aube eut-elle paru, que le chant des coqs, le *tic-tac* du moulin, la grosse voix du meunier et tous les bruits du travail rustique la forcèrent de renoncer à un plus long repos. D'ailleurs, Edouard qui n'était pas fatigué le moins du monde et que l'air de la campagne stimulait déjà, commençait à gambader sur son lit. Malgré tout le tapage du dehors, Suzette, couchée dans la même chambre, dormait si profondément, que Marcelle se fit conscience de la réveiller. Commençant donc le genre de vie nouveau qu'elle avait résolu d'embrasser, elle se leva et s'habilla sans l'aide de sa femme de chambre, fit elle-même avec un plaisir extrême la toilette de son fils, et sortit pour aller souhaiter le bonjour à ses hôtes. Elle ne trouva que le garçon de moulin et la petite servante, qui lui dirent que le maître et la maîtresse venaient d'aller au bout du pré pour s'occuper du déjeuner. Curieuse de savoir en quoi consistaient ces préparatifs, Marcelle franchit le pont rustique qui servait en même temps de pelle au réservoir du moulin, et laissant sur sa droite une belle plantation de jeunes peupliers, elle traversa la prairie en longeant le cours de la rivière, ou plutôt du ruisseau, qui, toujours plein jusqu'aux bords et rasant l'herbe fleurie, n'a guère en cet endroit plus de dix pieds de large. Ce mince cours d'eau est pourtant d'une grande force, et aux abords du moulin il forme un bassin assez considérable, immobile, profond et uni comme une glace, où se reflètent les vieux saules et les toits moussus de l'habitation. Marcelle contempla ce site paisible et charmant, qui parlait à son cœur sans qu'elle sût pourquoi. Elle en avait vu de plus beaux ; mais il est des lieux qui nous disposent à je ne sais quel attendrissement invincible, et où il semble que la destinée nous attire pour nous y faire accepter des joies, des tristesses ou des devoirs.

LE MOULIN.

Quand Marcelle pénétra dans les vastes bosquets où elle comptait trouver ses hôtes, elle crut entrer dans une forêt vierge. C'était une suite de terrains minés et bouleversés par les eaux, couverts de la plus épaisse végétation. On voyait que la petite rivière faisait là de grands ravages à la saison des pluies. Des aulnes, des hêtres et des trembles magnifiques à demi renversés, et laissant à découvert leurs énormes racines sur le sable humide, semblables à des serpents et à des hydres entrelacés, se penchaient les uns sur les autres dans un orgueilleux désordre. La rivière divisée en nombreux filets découpait, suivant son caprice, plusieurs enceintes de verdure, où, sur un gazon couvert de rosée, s'entrecroisaient des festons de ronces vigoureuses, et cent variétés d'herbes sauvages hautes comme des buissons et abandonnées à la grâce incomparable de leur libre croissance. Jamais jardin anglais ne pourrait imiter ce luxe de la nature, ces masses si heureusement groupées, ces bassins nombreux que la rivière s'est creusés elle-même dans le sable et dans les fleurs, ces berceaux qui se rejoignent sur les courants, ces accidents heureux du terrain, ces digues rompues, ces pieux épars que la mousse dévore et qui semblent avoir été jetés là pour compléter la beauté du décor. Marcelle resta plongée dans une sorte de ravissement, et, sans le petit Edouard qui courait comme un faon échappé, avide d'imprimer le premier la trace de ses pieds mignons sur les sables fraîchement déposés au rivage, elle se fût oubliée longtemps. Mais la crainte de le voir tomber dans l'eau réveilla sa sollicitude ; et, s'attachant à ses pas, courant après lui, et s'enfonçant de plus en plus dans ce désert enchanté, elle croyait faire un de ces rêves où la nature nous apparaît si complète dans sa beauté, qu'on peut dire avoir vu parfois, en songe, le paradis terrestre.

Enfin le meunier et sa mère se montrèrent sur l'autre rive ; l'un jetant l'épervier et pêchant des truites, l'autre trayant sa vache.

– Ah ! ah ! ma petite dame, déjà levée ! dit le farinier. Vous voyez, nous nous occupons de vous. Voilà la vieille mère qui se tourmente de n'avoir rien de bon à vous servir ; mais, moi, je dis que vous vous contenterez de notre bon cœur. Nous ne sommes ni cuisiniers, ni aubergistes, mais quand on a bon appétit d'un côté et bonne volonté de l'autre....

– Vous me traitez cent fois trop bien, mes braves gens, répondit Marcelle en se hasardant sur la planche qui servait de pont, avec Edouard dans ses bras, pour aller les rejoindre ; jamais je n'ai passé une si bonne nuit, jamais je n'ai vu une aussi belle matinée que chez vous. Les belles truites que vous prenez-là, monsieur le meunier ! Et vous, la mère, le beau lait blanc et crémeux ! Vous me gâtez, et je ne sais comment vous remercier.

– Nous sommes assez remerciés si vous êtes contente, dit la vieille en souriant. Nous ne voyons jamais du si beau monde que vous, et nous ne connaissons pas beaucoup les compliments ; mais nous voyons bien que vous êtes une personne honnête et sans exigence. Allons, venez à la maison, la galette sera bientôt cuite, et le *petit* doit aimer les fraises. Nous avons un bout de jardin où il s'amusera à les cueillir lui-même.

– Vous êtes si bons, et votre pays est si beau, que je voudrais passer ma vie ici, dit Marcelle avec abandon.

– Vrai ? dit le meunier en souriant avec bonhomie ; eh ! si le cœur vous en dit... Vous voyez bien, mère, que notre pays n'est pas si laid que vous croyez ? Quand je vous dis, moi, qu'une personne riche pourrait s'y trouver bien !

– Oui ! dit la meunière, à condition d'y bâtir un château, et encore ce serait un château bien mal placé.

– Est-il possible que vous vous déplaisiez ici ? reprit Marcelle étonnée.

– Oh ! moi, je ne m'y déplais pas, répondit la vieille. J'y ai passé ma vie et j'y mourrai, s'il plaît à Dieu. J'ai eu le temps de m'y habituer, depuis soixante et quinze ans que j'y *règne* ; et, d'ailleurs, on est bien forcé de se contenter du pays qu'on a. Mais vous, Madame, s'il vous fallait passer l'hiver ici, vous ne diriez pas que le pays est beau. Quand les grandes eaux

couvrent tous nos prés, et que nous ne pouvons plus même sortir dans notre cour, non, non, ça n'est pas joli !

– Bah ! bah ! les femmes s'effraient toujours, dit le grand Louis. Vous savez bien que les eaux n'emporteront pas la maison, et que le moulin est bien garanti. Et puis, quand le mauvais temps vient, il faut bien le prendre comme il est. Tout l'hiver, vous demandez l'été, mère, et tant que dure l'été, vous ne songez qu'à vous inquiéter de l'hiver qui viendra. Moi, je vous dis qu'on pourrait vivre ici heureux et sans souci.

– Et pourquoi donc ne fais-tu pas comme tu dis ? reprit la mère. Es-tu sans souci, toi ? Te trouves-tu heureux d'être meunier et d'avoir ta maison dans l'eau si souvent ? Ah ! si je répétais tout ce que tu dis quelquefois sur le malheur de ne pas être bien logé, et de ne pouvoir pas faire fortune ?

– C'est très inutile de répéter toutes les bêtises que je dis quelquefois, mère, vous pouvez bien vous en épargner la peine. » En parlant ainsi d'un ton de reproche, le grand meunier regardait sa mère avec une douceur affectueuse et presque suppliante. Leur entretien ne paraissait pas aussi banal à madame de Blanchemont qu'il peut jusqu'ici le paraître au lecteur. Dans la situation de son esprit, elle désirait savoir comment cette vie rustique, la moins dure encore pour les gens pauvres, était sentie et appréciée par ceux-là même qui étaient forcés de la mener. Elle ne venait pas l'examiner et l'essayer avec des idées trop romanesques. Henri, en doutant de son aptitude à l'embrasser, lui en avait bien fait sentir les privations et les souffrances réelles. Mais elle pensait que ces souffrances n'étaient pas au-dessus de son courage, et ce qui l'intéressait dans l'opinion de ses hôtes du moulin, c'était le degré de philosophie ou d'insensibilité dont les avait pourvus la nature, comparé avec celui que le sentiment poétique et l'amour, sentiment plus religieux et plus puissant encore, pouvaient lui donner à elle-même. Elle laissa donc paraître un peu de curiosité dès que le grand Louis se fut éloigné pour porter ses truites, comme il disait, dans la poêle à frire.

– Ainsi, dit-elle à la vieille meunière, vous ne vous trouvez pas heureuse, et votre fils lui-même, malgré son air de gâté, se tourmente quelquefois ?

– Eh ! Madame, quant à moi, répondit la bonne femme, je me trouverais assez riche et assez contente de mon sort si je voyais mon fils heureux.

Défunt mon pauvre homme était à son aise ; son commerce allait bien ; mais il est mort avant d'avoir pu élever sa famille, et il m'a fallu mener à bien et établir de mon mieux tous mes enfants. A présent la part de chacun n'est pas grosse ; le moulin est resté à mon Louis, qu'on appelle le Grand-Louis, comme on appelait son père le Grand-Jean, et comme on m'appelle la Grand'Marie. Car, Dieu aidant, on pousse assez bien dans notre famille, et tous mes enfants étaient de belle taille. Mais c'est là le plus clair de notre bien ; le reste est si peu de chose, qu'il n'y a pas de quoi se faire de fausses espérances.

– Mais enfin, pourquoi voudriez-vous être plus riches ? Souffrez-vous de la pauvreté ? Il me semble que vous êtes bien logés, que votre pain est beau, votre santé excellente.

– Oui, oui, grâce au bon Dieu, nous avons le nécessaire, et bien des gens qui valent peut-être mieux que nous, n'ont pas tout ce qu'il leur faudrait ; mais voyez-vous, madame, on est heureux ou malheureux, suivant les idées qu'on se fait...

– Vous touchez la vraie question, dit Marcelle, qui remarquait dans la physionomie et dans le langage de la meunière de la finesse naïve et un sens juste. Puisque vous appréciez si bien les choses, d'où vient donc que vous vous plaignez ?

– Ce n'est pas moi qui me plains, c'est mon grand Louis ! ou pour mieux parler, c'est moi qui me plains parce que je le vois mécontent, et c'est lui qui ne se plaint pas parce qu'il a du courage et craint de me faire de la peine. Mais quand il en a trop lui-même, ça lui échappe, le pauvre enfant ! Il ne dit qu'un mot, mais ça me fend le cœur. Il dit comme ça : « *Jamais, jamais*, ma mère ! » et ce mot veut dire qu'il n'espère plus rien. Mais ensuite, comme il est naturellement porté à la gaîté (comme défunt son pauvre cher père), il a l'air de se faire une raison, et il me dit toutes sortes de contes, soit qu'il veuille me consoler, soit qu'il s'imagine que ce qu'il s'est mis dans la tête finira par arriver.

– Mais qu'a-t-il dans la tête ? c'est donc de l'ambition ?

– Oh oui, c'est une grande ambition, c'est une vraie folie ! ce n'est pourtant pas l'amour de l'argent, car il n'est pas avare, tant s'en faut ! Dans son partage de famille, il a cédé à ses frères et sœurs tout ce qu'ils ont

voulu, et quand il a gagné quelque peu, il est prêt à le donner au premier qui a besoin de lui. Ce n'est pas la vanité non plus, car il porte toujours ses habits de paysan, quoiqu'il ait reçu de l'éducation et qu'il ait le moyen d'aller aussi bien vêtu qu'un bourgeois. Enfin, ça n'est ni la mauvaise conduite, ni le goût de la dépense, car il se contente de tout et ne va jamais courir où il n'a pas affaire

– Eh bien, qu'est-ce donc ? dit Marcelle, dont la douce figure et le ton cordial attiraient insensiblement la confiance de la vieille femme.

– Eh ! qu'est-ce que vous voulez que ce soit, si ce n'est pas l'amour ? dit la meunière avec un sourire mystérieux, et ce je ne sais quoi de fin et de délicat qui, sur le chapitre du sentiment, établit en un clin d'œil l'abandon et l'intérêt entre les femmes, malgré les différences d'âge et de rang.

– Vous avez raison, dit Marcelle en se rapprochant de la Grand'Marie, c'est l'amour qui est le grand trouble-fête de la jeunesse ! Et cette femme qu'il aime, elle est donc plus riche que lui ?

– Oh ! ce n'est pas une femme ! mon pauvre Louis a trop d'honneur pour en conter à une femme mariée ! C'est une fille, une jeune fille, une jolie fille, ma foi, et une bonne fille, il faut en convenir. Mais elle est riche, riche, et nous avons beau y penser, jamais ses parents ne voudront la donner à un meunier.

Marcelle frappée du rapport qui existait entre le roman du meunier et celui de sa propre vie, éprouva une curiosité mêlée d'émotion.

– Si elle aime votre fils, dit-elle, cette belle et bonne fille, elle finira par l'épouser.

– C'est ce que je me dis quelquefois ; car elle l'aime, cela j'en suis sûre, Madame, quoique mon grand Louis ne le soit pas. C'est une fille sage, et qui n'irait pas dire à un homme qu'elle veut l'épouser malgré la volonté de ses parents. Et puis, elle est bien un peu rieuse, un peu coquette ; c'est de son âge, cela n'a que dix-huit ans ! Son petit air malin désespère mon pauvre garçon ; aussi, pour le consoler, quand je vois qu'il ne mange pas et qu'il fait sa grosse voix avec la Sophie (notre jument, *en parlant par respect*) je ne peux pas m'empêcher de lui dire ce que j'en pense. Et il me croit un peu, car il voit bien que j'en sais plus long que lui sur le cœur des femmes. Moi, je vois bien que la belle rougit quand elle le rencontre, et

qu'elle le cherche des yeux quand elle vient se promener par ici ; mais j'ai tort de dire cela à ce garçon, car je l'entretiens dans sa folie, et je ferais mieux de lui dire qu'il n'y faut pas songer.

– Pourquoi ? dit Marcelle ; l'amour rend tout possible. Soyez sûre, ma bonne mère, qu'une femme qui aime est plus forte que tous les obstacles.

– Oui, je pensais cela étant jeune. Je me disais que l'amour d'une femme est comme la rivière, qui casse tout quand elle veut passer, et qui se moque des barrages et des empellements. J'étais plus riche que mon pauvre Grand-Jean, moi, et pourtant je l'ai épousé. Mais il n'y avait pas la même différence qu'entre nous maintenant et mademoiselle

Ici, le petit Edouard interrompit la meunière en disant à sa mère :

– Tiens ! Henri est donc ici ?

VI

UN NOM SUR UN ARBRE.

Madame de Blanchemont tressaillit et faillit laisser échapper un cri du fond de son cœur, en cherchant des yeux ce qui avait pu motiver l'exclamation de l'enfant.

En suivant la direction des regards et des gestes d'Édouard, Marcelle remarqua un nom creusé au canif sur l'écorce d'un arbre. L'enfant commençait à savoir lire, surtout certains mots qui lui étaient familiers, certains noms qu'on lui avait peut-être fait épeler de préférence. Il avait parfaitement reconnu celui d'Henri inscrit sur le tronc lisse d'un peuplier blanc, et il s'imaginait que son ami venait de le tracer. Entraînée par l'imagination de son fils, Marcelle se persuada avec lui, pendant quelques instants, qu'elle allait voir Henri Lémor sortir des bosquets d'aulnes et de trembles. Mais il ne lui fallut pas beaucoup réfléchir pour sourire tristement

de sa facilité à se faire illusion. Cependant, comme on ne renonce pas volontiers à une espérance, si folle qu'elle soit, elle ne put se défendre de demander à la meunière quelle personne de sa famille ou de son entourage portait le nom d'Henri.

– Aucune que je sache, répondit la mère Marie. Je ne connais point cela. Il y a bien au bourg de Nohant une famille Henri, mais ce sont des gens comme moi, qui ne savent écrire ni sur le papier ni sur les arbres... A moins que le fils qui revient de l'armée... mais bon ! il y a plus de deux ans qu'il n'est venu par ici.

– Vous ne savez donc pas qui peut avoir écrit ce nom ?

– Je ne savais pas seulement qu'il y eût là quelque chose d'écrit. Je n'y ai jamais fait attention. Et quand je l'aurais vu, je ne sais pas lire. J'avais pourtant le moyen d'être bien éduquée, mais dans mon temps ce n'était guère la mode. On faisait une croix sur les actes en guise de signature, et c'était aussi bon devant la loi.

Le meunier était revenu avertir que le déjeuner était prêt. En voyant l'attention de Marcelle fixée sur ce nom, lui qui savait très bien lire et écrire, mais qui n'avait rien remarqué jusqu'alors, il chercha à expliquer le fait.

– Je ne vois que l'homme de l'autre jour qui ait pu s'amuser à cela, dit-il, car il ne vient guère de gens de la ville par ici.

– Et qu'est-ce que c'est que l'homme de l'autre jour ? demanda Marcelle en s'efforçant de prendre un air d'indifférence.

– C'était un monsieur qui ne nous a pas dit son nom, répondit la vieille. Nous ne savons pas grand'chose, et pourtant nous savons que la curiosité est malhonnête. Louis est comme moi là-dessus, et, au contraire des gens de notre pays qui interrogent à tort et à travers tous les étrangers qu'ils rencontrent, nous ne désirons jamais savoir que ce qu'on désire que nous sachions. Ce monsieur là avait l'air de vouloir garder son nom et ses intentions pour lui seul.

– Et cependant il faisait beaucoup de questions, ce garçon-là, observa le Grand-Louis, et nous aurions été en droit de lui en faire à notre tour. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas osé. Il n'avait pourtant pas la mine bien

méchante, et je ne suis pas très honteux de mon naturel ; mais il avait un air tout drôle et qui me faisait de la peine.

– Quel air avait-il donc ? demanda Marcelle, dont la curiosité et l'intérêt s'éveillaient à chaque mot du meunier.

– Je ne saurais vous dire, répondit celui-ci ; je n'y faisais pas grande attention pendant qu'il était là, et quand il a été parti, je me suis mis à y penser. Vous souvenez-vous, ma mère ?

– Oui, tu me disais : « Tenez, mère, en voilà un qui est comme moi, il n'a pas tout ce qu'il désire. »

– Bah ! bah ! je ne disais pas cela, reprit le Grand-Louis, qui craignait que sa mère ne laissât échapper son secret, et ne se doutait pas qu'il fut déjà révélé. Je disais simplement : Voilà un particulier qui n'a pas l'air bien content d'être au monde.

– Il était donc fort triste ? dit Marcelle émue.

– Il avait l'air de penser beaucoup. Il est resté au moins trois heures tout seul, assis par terre, là où vous êtes maintenant, et il regardait couler la rivière, comme s'il eût voulu compter toutes les gouttes d'eau. J'ai cru qu'il était malade, et j'ai été, par deux fois, lui offrir d'entrer à la maison pour se rafraîchir. Quand j'approchais de lui, il sautait comme un homme qu'on réveille, et il prenait un air fâché. Puis, tout de suite, il avait un visage très doux et très bon, et il me remerciait. Il a fini par accepter un morceau de pain et un verre d'eau, pas davantage.

– C'est Henri ! s'écria le petit Édouard qui, pendu à la robe de sa mère, écoutait avec attention. Tu sais bien, maman, qu'Henri ne boit jamais de vin ?

Madame de Blanchemont rougit, pâlit, rougit encore, et, d'une voix qu'elle s'efforçait en vain d'assurer, elle demanda ce que cet étranger était venu faire dans le pays.

– Je n'en sais rien, répondit le farinier qui, fixant son regard pénétrant sur le beau visage ému de la jeune dame, se dit en lui-même :

– En voilà encore une qui a, comme moi, son idée dans la tête !

Et, voulant satisfaire autant que possible la curiosité de Marcelle sur l'étranger, et la sienne propre sur les sentiments de son hôtesse, il entra complaisamment dans tous les détails qu'elle attendait avec anxiété.

L'étranger était arrivé à pied, il y avait environ quinze jours. Il avait erré deux jours dans la Vallée-Noire, et on ne l'avait plus revu. On ne savait pas où il avait passé la nuit, le meunier présumait que c'était à la belle étoile. Il ne paraissait pas très nanti d'argent. Il avait pourtant offert de payer son maigre repas au moulin ; mais sur le refus du meunier, il avait remercié avec la simplicité d'un homme qui ne rougit pas d'accepter l'hospitalité d'un homme de même condition que lui. Il était vêtu comme un ouvrier propre ou comme un bourgeois de campagne, avec une blouse et un chapeau de paille. Il avait un bien petit havresac sur le dos, et, de temps en temps, il le mettait sur ses genoux, en tirait du papier et avait l'air d'écrire comme s'il eût pris des notes. Il avait été à Blanchemont, à ce qu'il disait, mais personne ne l'y avait vu. Cependant, il parlait de la ferme et du vieux château comme un homme qui a tout examiné. En mangeant son pain et buvant son eau, il avait fait beaucoup de questions au meunier sur l'étendue des terres, sur leur rapport, sur les hypothèques dont elles étaient grévées, sur la réputation et le caractère du fermier, sur les dépensés de feu M. de Blanchemont, sur ses autres terres, etc ; enfin, on avait fini par le prendre, au moulin, pour un homme d'affaires envoyé par quelque acheteur, pour avoir des informations et reconnaître la qualité du terrain.

– Car il paraît que la terre de Blanchemont va être mise en vente, si elle ne l'est pas déjà, ajouta le meunier qui n'était pas tout-à-fait aussi dégagé de la fièvre de curiosité particulière aux paysans de l'endroit, que le prétendait sa mère.

Marcelle, qu'une bien autre sollicitude agissait, entendit à peine la réflexion qui terminait ce récit.

– Quel âge pouvait avoir cet étranger ? demanda-t-elle.

– Si sa figure ne ment pas, dit la meunière, il peut avoir l'âge de Louis, de 24 à 25 ans environ.

– Et... comment est-il de figure ? Est-il brun, de moyenne taille ?

– Il n'est pas grand et il n'est pas blond, dit le meunier. Il n'a pas une vilaine figure, mais il est pâle comme un homme qui ne jouit pas d'une grosse santé.

– Ce pourrait être Henri, pensa Marcelle, bien que ce portrait un peu rudement esquissé, ne répondit pas assez à l'idéal qu'elle portait dans son

cœur.

– C’est un homme qui ne sera peut-être pas très *coulant* en affaires, reprit le Grand-Louis : car pour obliger M. Bricolin, le fermier de Blanchemont, qui veut se porter acquéreur, et pour dégoûter un peu celui-là, je m’amusais à déprécier la propriété ; mais ce garçon ne se laissait pas endormir. La terre vaut ceci et cela, disait-il, et il comptait le revenu, les charges, les frais sur le bout de ses doigts, comme un quelqu’un qui s’y connaît, et qui n’a pas besoin de longues paroles, le verre en main, à la mode du pays, pour voir le fort et le faible d’une affaire.

– Allons, je suis folle, pensa madame de Blanchemont ; cet étranger est le premier venu, quelque régisseur chargé de placer des fonds dans le pays, et son air triste, sa rêverie au bord de l’eau, c’est tout simplement le résultat de la chaleur et de la fatigue. Quant à ce nom d’Henri, c’est un hasard qu’il le porte, si tant est que ce soit lui qui l’ait écrit là. Jamais Henri ne s’est occupé d’affaires ; jamais il n’a su la valeur d’aucune propriété, la source et le cours d’aucune richesse de ce monde. Non, non, ce n’est pas lui. D’ailleurs, n’était-il pas à Paris il y a quinze jours ? Il y en a trois que je l’ai vu, et il ne m’a pas dit qu’il se fût absenté récemment. Que serait-il venu faire dans la Vallée-Noire ? Savait-il seulement que la terre de Blanchemont, dont je ne me souviens pas de lui avoir jamais parlé, fut située dans cette province ?

Ayant détaché, non sans quelque effort, ses regards de l’inscription mystérieuse qui avait tant fait travailler sa pensée, elle suivit ses hôtes à la maison, et trouva un excellent déjeuner servi sur une table massive recouverte d’une nappe bien blanche. La fromentée (le mets favori du pays), pâte compacte de blé crevé dans l’eau et *habillé* dans le lait, le gâteau de poires à la crème poivrée, les truites de la Vauvre, les poulets maigres et tendres, mis tout palpitants sur le gril, la salade à l’huile de noix bouillante, le fromage de chèvre et les fruits un peu verts ; tout cela parut exquis au petit Édouard. On avait mis le couvert des deux domestiques et des deux hôtes à la même table que madame de Blanchemont, et la meunière s’étonnait beaucoup du refus de Lapierre et de Suzette, de s’asseoir à côté de leur maîtresse. Mais Marcelle exigea qu’ils se conformassent à l’usage

de la campagne, et elle commença gaîment cette vie d'égalité dont l'idée lui souriait.

Les manières du meunier étaient brusques, ouvertes, et jamais grossières. Celles de sa mère étaient un peu plus obséquieuses, et, malgré les remontrances de Grand Louis, à qui le bon sens tenait lieu de savoir-vivre, elle persécutait bien un peu ses convives pour les forcer à manger plus que leur appétit ne le comportait ; mais il y avait tant de sincérité dans son empressement, que Marcelle ne songea point à la trouver importune. Cette vieille avait du cœur et de l'intelligence, et son fils tenait d'elle à tous égards. Il avait, de plus qu'elle, un bon fonds d'éducation élémentaire. Il avait suivi l'école primaire ; il savait lire et comprendre beaucoup plus de choses qu'il n'était pressé de le faire voir. En causant avec lui, Marcelle trouva plus d'idées justes, de notions saines et de goût naturel, qu'elle n'en eût attendu, la veille, de la part du grand farinier à sa rencontre dans l'auberge. Tout cela avait d'autant plus de prix que, loin d'en faire montre et d'en tirer vanité, il affectait des manières de paysan plus rudes que celles dont il n'ignorait pas l'usage. On eût dit qu'il craignait par-dessus tout de passer pour un bel esprit de village, et qu'il avait un profond mépris pour ceux qui renient leur bonne race et leur honnête condition, en prenant des airs ridicules. Il parlait avec assez de pureté, à l'ordinaire, sans toutefois dédaigner les locutions naïves et pittoresques du terroir. Quand il s'oubliait, c'est alors qu'il parlait tout-à-fait bien et qu'on ne sentait plus du tout le meunier. Mais bientôt, comme s'il eût été honteux de s'écarter de sa sphère, il revenait à ses plaisanteries sans fiel et à sa familiarité sans insolence.

Cependant, Marcelle fut un peu embarrassée lorsque le patachon étant revenu se mettre à sa disposition, vers sept heures du matin, elle voulut, tout en prenant congé de ses hôtes, payer la dépense qu'elle avait faite chez eux. Ils se refusèrent à rien recevoir.

– Non, ma chère dame, non, lui dit le meunier sans emphase, mais d'un ton ferme ; nous ne sommes pas aubergistes. Nous pourrions l'être, ce ne serait pas au-dessous de nous. Mais enfin, nous ne le sommes pas, et nous ne prendrons rien.

– Comment ! dit Marcelle, je vous aurai causé tout ce dérangement et toute cette dépense sans que vous me permettiez de vous indemniser ? car je

sais que votre mère m'a donné sa chambre, qu'elle a pris votre lit et que vous avez couché dans le foin de votre grenier. Vous vous êtes dérangé de vos occupations ce matin pour pêcher. Votre mère a chauffé le four, elle a pris de la peine, et nous avons fait une certaine consommation chez vous.

– Oh ! ma mère a très bien dormi et moi encore mieux, répondit le grand Louis. Les truites de la Vauvre ne me coûtent rien, c'est aujourd'hui dimanche, et ces jours-là je pêche toute la matinée. Pour un peu de lait, de pain et de farine qui ont servi à votre déjeuner, avec quelque mauvaise volaille, nous ne serons pas ruinés. Ainsi, le service n'est pas grand, et vous pouvez l'accepter de nous sans regret. Nous ne vous le reprocherons pas, d'autant plus que nous ne vous reverrons peut-être jamais.

– J'espère que si, répondit Marcelle, car je compte rester quelques jours au moins à Blanchemont ; je veux revenir remercier votre mère et vous d'une hospitalité si cordiale et que je suis pourtant un peu honteuse d'accepter ainsi.

– Et pourquoi avoir honte de recevoir un petit service des honnêtes gens ? Quand on est content de leur bon cœur, on est quitte envers eux. Je sais bien que dans les grandes villes, tout se paie, jusqu'à un verre d'eau. C'est une vilaine coutume, et dans nos campagnes, on serait bien malheureux si on ne s'obligeait pas les uns les autres. Allons, allons, n'en parlons plus.

– Mais vous ne voulez donc pas que je revienne vous demander à déjeuner ? vous me forcez à m'abstenir de ce plaisir, ou à devenir indiscrete.

– Cela, c'est autre chose. Nous n'avons fait que notre devoir en vous donnant comme vous dites l'hospitalité ; car enfin nous sommes élevés à regarder cela comme un devoir ; et, bien que la bonne coutume s'en aille un peu, bien qu'aujourd'hui les pauvres gens, sans demander qu'on leur paie ces petits services, acceptent presque tous ce qu'on leur donne en partant, nous ne sommes pas d'avis, ma mère et moi, de changer les vieux usages quand ils sont bons. S'il y avait eu aux environs une auberge passable, je vous y aurais conduite hier soir, pensant que vous y seriez mieux que chez nous, et voyant bien que vous aviez le moyen de payer votre gîte. Mais il n'y en a point, ni bonne, ni mauvaise, et à moins d'être un homme sans cœur, je ne pouvais pas vous laisser passer la nuit dehors. Croyez-vous que

je vous aurais invitée à venir chez nous, si j'avais eu l'intention de vous faire payer ? Non, puisque, comme je vous le dis, je ne suis pas aubergiste. Voyez, nous n'avons ni houx, ni genêt à notre porte.

– J'aurais dû remarquer cela en entrant, dit Marcelle, et mettre plus de discrétion dans ma conduite ici. Mais que répondez-vous à ma question ? Vous ne voulez donc pas que je revienne ?

– Cela, c'est autre chose. Je vous invite à revenir tant que vous voudrez. Vous trouvez l'endroit joli, votre petit aime nos galettes. Ça m'encourage à vous dire que toutes les fois que vous reviendrez, vous nous ferez plaisir.

– Et vous me forcerez comme aujourd'hui à accepter tout *gratis* ?

– Puisque je vous y invite ? Je me suis donc mal expliqué ?

– Et vous ne voyez pas que, selon moi, ce serait abuser de votre bon cœur ?

– Non, je ne vois pas cela. Quand on est invité, on use de son droit en acceptant.

– Allons, dit madame de Blanchemont, vous avez la vraie politesse, je le comprends, et dans notre monde on ne l'a pas. Vous m'enseignez que la discrétion, cette qualité si vantée et malheureusement si nécessaire parmi nous, est devenue telle depuis que la bienveillance s'est changée en compliments, et depuis que le savoir-vivre n'est plus l'expression de la sincère obligeance.

– Vous parlez bien, dit le meunier dont la figure s'éclaira d'un rayon de vive intelligence, et je suis bien aise d'avoir eu l'occasion de vous obliger, foi d'homme !

– En ce cas, vous me permettrez de vous recevoir à mon tour quand vous viendrez à Blanchemont ?

– Ah ! cela, pardon ! mais je n'irai pas chez vous. J'irai chez vos fermiers, comme j'y vas souvent, porter du blé ; et je vous saluerai avec plaisir, voilà tout.

Ah ! ah ! monsieur Louis, vous ne voulez pas déjeuner chez moi ?

– Oui et non. Je mange souvent chez vos fermiers ; mais si vous êtes là, ça sera changé. Vous êtes une dame noble, suffit.

– Expliquez-vous, je ne comprends pas.

– Voyons, est-ce que vous n’avez pas conservé les usages des anciens seigneurs ? N’enverriez-vous pas votre meunier manger à la cuisine, avec vos valets, et sans vous, bien sûr ? Moi, ça ne me fâcherait pas de manger avec eux, puisque je l’ai bien fait aujourd’hui chez moi ; mais ça me paraîtrait drôle de vous avoir fait asseoir chez moi, et de ne pouvoir pas m’asseoir chez vous, au coin du feu, et votre chaise à côté de la mienne. Voilà, je suis un peu fier. Je ne vous blâmera pas, chacun suit ses idées et ses usages ; c’est pourquoi je n’ai pas besoin d’aller me soumettre à ceux des autres quand je n’y suis pas forcé.

Marcelle fut très frappée du bon sens et de la sincère hardiesse du meunier. Elle sentit qu’il lui donnait une excellente leçon, et elle se réjouit d’avoir adopté des projets qui lui permettaient de la recevoir sans rougir.

– Monsieur Louis, lui dit-elle, vous vous trompez sur mon compte. Ce n’est pas ma faute si j’appartiens à la noblesse ; mais il se trouve que par bonheur ou par hasard, je ne veux plus me conformer à ses usages. Si vous venez chez moi, je n’oublierai pas que vous m’avez reçue comme votre égale, que vous m’avez servie comme votre prochain, et, pour vous prouver que je ne suis pas ingrate, je mettrai, s’il le faut, votre couvert et celui de votre mère moi-même à ma table, comme vous avez mis le mien à la vôtre.

– Vrai, vous feriez cela ? dit le meunier en regardant Marcelle avec un mélange de surprise, de doute respectueux et de sympathie familière. En ce cas, j’irai... ou plutôt, non, je n’irai pas ; car je vois bien que vous êtes une honnête personne.

– Je ne comprends pas non plus à quel propos cette réflexion.

– Ah ! dam ! si vous ne comprenez pas... je suis un peu en peine de m’expliquer mieux.

– Allons, Louis, je crois que tu es fou, dit la vieille Marie qui tricotait d’un air grave en écoutant toute cette conversation. Je ne sais pas où tu prends tout ce que tu dis à notre dame. Excusez, Madame, ce garçon est un sans-souci qui a toujours dit à tout le monde, petits et grands, tout ce qui lui passait par la tête. Il ne faut pas que cela vous fâche. Au fond, il a bon cœur, croyez-moi, et je vois bien à sa mine qu’il se jetterait dans le feu pour vous, à cette heure.

– Dans le feu, pas sûr, dit le meunier en riant ; mais dans l’eau, c’est mon élément. Vous voyez bien, mère, que madame est une femme d’esprit, et qu’on peut lui dire tout ce qu’on pense. Je le dis bien à M. Bricolin, son fermier, qui est certainement plus à craindre qu’elle, ici !

– Dites donc, maître Louis, parlez ! je suis très disposée à m’instruire. Pourquoi, parce que je suis une honnête personne, ne viendriez-vous pas chez moi ?

– Parce que nous aurions tort de nous familiariser avec vous, et que vous auriez tort de nous traiter en égaux. Ça vous attirerait des désagréments. Vos pareils vous blâmeraient ; ils diraient que vous oubliez votre rang, et je sais que cela passe pour très mal à leurs yeux. Et puis, la bonté que vous auriez avec nous, il faudrait donc l’avoir avec tous les autres, ou cela ferait des jaloux et nous attirerait des ennemis. Il faut que chacun suive sa route. On dit que le monde est grandement changé depuis cinquante ans ; moi je dis qu’il n’y a rien de changé que nos idées à nous autres. Nous ne voulons plus nous soumettre, et ma mère que voilà, et que j’aime pourtant bien, la brave femme, voit autrement que moi sur bien des choses. Mais les idées des riches et des nobles sont ce qu’elles ont toujours été. Si vous ne les avez pas, ces idées-là, si vous ne méprisez pas un peu les pauvres gens, si vous leur faites autant d’honneur qu’à vos pareils, ce sera peut-être tant pis pour vous. J’ai vu souvent votre mari, défunt M. de Blanchemont, que quelques-uns appelaient encore le seigneur de Blanchemont. Il venait tous les ans au pays et restait deux ou trois jours. Il nous tutoyait. Si ç’avait été par amitié, passe ; mais c’était par mépris, il fallait lui parler debout et toujours chapeau bas. Moi, cela ne m’allait guère. Un jour, il me rencontra dans le chemin et me commanda de tenir son cheval. Je fis la sourde oreille, il m’appela butor, je le regardai de travers ; s’il n’avait pas été si faible, si mince, je lui aurais dit deux mots. Mais ç’aurait été lâche de ma part, et je passai mon chemin en chantant. Si cet homme-là était vivant et qu’il vous entendit me parler comme vous faites, il ne pourrait pas être content. Tenez ! rien qu’à la figure de vos domestiques, j’ai bien vu aujourd’hui qu’ils vous trouvaient trop sans façon avec nous autres et même avec eux. Allons, Madame, c’est à vous de revenir vous promener au moulin, et à nous qui vous aimons, de ne pas aller nous attabler au château.

– Pour le mot que vous venez de dire, je vous pardonne tout le reste, et je me promets de vous convaincre, dit Marcelle, en lui tendant la main avec une expression de visage dont la noble chasteté commandait le respect, en même temps que ses manières entraînaient l'affection. Le meunier rougit en recevant cette main délicate dans sa main énorme, et, pour la première fois, il devint timide devant Marcelle, comme un enfant audacieux et bon dont l'orgueil est tout à coup vaincu par l'émotion.

– Je vas monter sur Sophie, et vous servir de guide jusqu'à Blanchemont, dit-il après un instant de silence embarrassé ; ce patachon de malheur vous égarerait encore, quoiqu'il n'y ait pas loin.

– Eh bien j'accepte, dit Marcelle ; direz-vous encore que je suis fière ?

– Je dirai, je dirai, s'écria le grand Louis en sortant avec précipitation, que si toutes les femmes riches étaient comme vous...

On n'entendit pas la fin de sa phrase, et sa mère se chargea de la terminer.

– Il pense, dit-elle, que si la fille qu'il aime était aussi peu fière que vous, il n'aurait pas tant de tourment.

– Et ne pourrais-je pas lui être utile ? dit Marcelle en songeant avec plaisir qu'elle était riche et saintement prodigue.

– Peut-être qu'en disant du bien de lui devant la demoiselle, car vous la connaîtrez bien vite... Mais bah ! elle est trop riche !

– Nous reparlerons de cela, dit Marcelle en voyant rentrer ses domestiques qui venaient chercher ses paquets. Je reviendrai tout exprès, bientôt, demain, peut-être.

Le patachon roux et rageur, avait passé la nuit sous un arbre, n'ayant pu découvrir, à travers l'obscurité, une maison dans la Vallée-Noire. A la pointe du jour, il avait aperçu le moulin, et il y avait été hébergé et restauré, lui et son cheval. Dans sa mauvaise humeur, il était fort disposé à répondre avec insolence aux reproches qu'il s'attendait à recevoir. Mais, d'une part, Marcelle ne lui en fit aucun, et de l'autre, le farinier l'accabla de tant de moqueries, qu'il ne put avoir le dernier avec lui, et remonta tout penaud sur son brancard. Le petit Edouard supplia sa mère de le laisser aller à cheval devant le meunier qui le prit dans ses bras avec amour, en disant tout bas à la vieille Marie :

– Si nous en avions un comme ça pour nous réjouir à la maison ? hein, mère ? Mais ça ne sera jamais !

Et la mère comprit qu’il ne voulait se marier qu’avec celle à laquelle il ne pouvait raisonnablement prétendre.

VII

BLANCHEMONT.

Marcelle ayant embrassé la meunière et largement récompensé en cachette les serviteurs du moulin, remonta gaîment clans l’infernale patache. Son premier essai d’égalité avait épanoui son âme, et la suite du roman qu’elle voulait réaliser se présentait à ses yeux sous les plus poétiques couleurs. Mais le seul aspect de Blanchemont rembrunit singulièrement ses pensées, et son cœur se serra dès qu’elle eut franchi la porte de son domaine.

En remontant le cours de la Vauvre, et après avoir gravi un mamelon assez raide, on se trouve sur le *tré* ou *terrier*, c’est-à-dire le tertre de Blanchemont. C’est une belle pelouse ombragée de vieux arbres, et dominant un site charmant, non pas des plus étendus de la vallée Noire, mais frais, mélancolique et d’un aspect assez sauvage, à cause de la rareté des habitations dont on aperçoit à peine les toits de chaume ou de tuile brune au milieu des arbres.

Une pauvre église et les maisonnettes du hameau entourent ce tertre incliné vers la rivière, qui fait en cet endroit de gracieux détours. De là un large chemin raboteux conduit au château situé un peu en arrière au-dessous du tertre, au milieu des champs de blé. On rentre en plaine, on perd de vue les beaux horizons bleus du Berry et de la Marche. Il faut monter aux seconds étages du château pour les retrouver.

Ce château n'a jamais été d'une grande défense, les murs n'ont pas plus de cinq à six pieds d'épaisseur en bas, les tours élancées sont encorbellées. Il date de la fin des guerres de la féodalité. Cependant la petitesse des portes, la rareté des fenêtres, et les nombreux débris de murailles et de tourelles qui lui servaient d'enceinte, signalent un temps de méfiance où l'on se mettait encore à l'abri d'un coup de main. C'est un castel assez élégant, un carré long renfermant à tous les étages une seule grande pièce, avec quatre tours contenant de plus petites chambres aux angles, et une autre tour sur la face de derrière servant de cage à l'unique escalier. La chapelle est isolée par la destruction des anciens communs, les fossés sont comblés en partie, les tourelles d'enceinte sont tronquées à la moitié, et l'étang qui baignait jadis le château du côté du nord est devenu une jolie prairie oblongue, avec une petite source au milieu.

Mais l'aspect encore pittoresque du vieux château ne frappa d'abord que secondairement l'attention de l'héritière de Blanchemont. Le meunier, en l'aidant à descendre de voiture, la dirigeait vers ce qu'il appelait le château neuf et les vastes dépendances de la ferme, situées au pied du manoir antique et bordant une très grande cour fermée d'un côté par un mur crénelé, de l'autre par une haie et un fossé plein d'eau bourbeuse. Rien de plus triste et de plus déplaisant que cette demeure des riches fermiers. Le château neuf n'est qu'une grande maison de paysan, bâtie, il y a peut-être cinquante ans, avec les débris des fortifications. Cependant les murs solides, fraîchement recrépis, et la toiture en tuiles neuves d'un rouge criard, annonçaient de récentes réparations. Ce rajeunissement extérieur jurait avec la vétusté des autres bâtiments d'exploitation et la malpropreté insigne de la cour. Ces bâtiments sombres, et offrant des traces d'ancienne architecture, mais solides et bien entretenus, formaient un développement de granges et d'étables d'un seul tenant qui faisait l'orgueil des fermiers et l'admiration de tous les agriculteurs du pays. Mais cette enceinte, si utile à l'industrie agricole, et si commode pour l'emménagement du bétail et de la récolte, enfermait les regards et la pensée dans un espace triste, prosaïque et d'une saleté repoussante. D'énormes monceaux de fumier enfoncés dans leurs fosses carrées en pierres de taille, et s'élevant encore à dix ou douze pieds de hauteur, laissaient échapper des ruisseaux immondes qu'on faisait

écouler à dessein en toute liberté vers les terrains inférieurs pour réchauffer les légumes du potager. Ces provisions d'engrais, richesse favorite du cultivateur, charment sa vue et font glorieusement palpiter son cœur satisfait, lorsqu'un confrère vient les contempler avec l'admiration de l'envie. Dans les petites exploitations rustiques, ces détails n'offensent pourtant ni les yeux ni l'esprit de l'artiste. Leur désordre, l'encombrement des instruments aratoires, la verdure qui vient tout encadrer, les cachent ou les relèvent ; mais sur une grande échelle et sur un terrain vaste, rien de plus déplaisant que cet horizon d'immondices. Des nuées de dindons, d'oies et de canards se chargent d'empêcher qu'on puisse mettre le pied avec sécurité sur un endroit épargné par l'écoulement des *fumerioux* (les tas de fumier). Le terrain, inégal et pelé, est traversé par une voie pavée, qui, en cet instant, n'était pas plus praticable que le reste. Les débris de la vieille toiture du château neuf étant restés épars sur le sol, on marchait littéralement sur un champ de tuiles brisées. Il y avait pourtant près de six mois que le travail des couvreurs était terminé ; mais ces réparations étaient à la charge du propriétaire, tandis que le soin d'enlever le déchet et de nettoyer la cour regardait le fermier. Il se promettait donc de le faire quand les occupations de l'été auraient cessé et que ses serviteurs pourraient s'en charger. D'une part, il y avait le motif d'économiser quelques journées d'ouvrier ; de l'autre cette profonde apathie du berrichon, qui laisse toujours quelque chose d'inachevé, comme si, après un effort, l'activité épuisée demandait un repos indispensable et les délices de la négligence avant la fin de la tâche.

Marcelle compara cette grossière et repoussante opulence agricole, au poétique bien-être du meunier ; et elle lui aurait adressé quelque réflexion à cet égard, si, au milieu des cris de détresse des dindons effarouchés et pourtant immobiles de terreur, du sifflement des oies mères de famille, et des aboiements de quatre ou cinq chiens maigres au poil jaune, elle eût pu placer une parole. Comme c'était le dimanche, les bœufs étaient à l'étable et les laboureurs sur le pas de la porte, dans leurs habits de fête, c'est-à-dire en gros drap bleu de Prusse, de la tête aux pieds. Ils regardèrent entrer la patache avec beaucoup d'étonnement, mais aucun ne se dérangea pour la recevoir et pour avertir le fermier de l'arrivée d'une visite. Il fallut que

Grand-Louis servit d'introduiteur à madame de Blanchemont ; il n'y fit pas beaucoup de façons, et entra sans frapper, en disant :

– Madame Bricolin, venez donc ! voilà madame de Blanchemont qui vient vous voir.

Cette nouvelle imprévue causa un si vif saisissement aux trois dames Bricolin qui venaient de rentrer de la messe, et qui étaient en train de manger debout une légère collation, qu'elles restèrent stupéfaites, se regardant comme pour se demander ce qu'il fallait dire et faire en pareille circonstance ; et elles n'avaient pas encore bougé de leur place lorsque Marcelle entra. Le groupe qui se présenta à ses regards était composé de trois générations. La mère Bricolin, qui ne savait ni lire ni écrire, et qui était vêtue en paysanne ; madame Bricolin, épouse du fermier, un peu plus élégante que sa belle-mère, ayant à peu près la tenue d'une gouvernante de curé : celle-là savait signer son nom lisiblement, et trouver les heures du lever du soleil et les phases de la lune dans l'almanach de Liège ; enfin, mademoiselle Rose Bricolin, belle et fraîche en effet comme une rose du mois de mai, qui savait très bien lire des romans, écrire la dépense de la maison et danser la contredanse. Elle était coiffée en cheveux, et portait une jolie robe de mousseline couleur de rose, qui dessinait à merveille une taille charmante, un peu trop modelée par l'exagération du corsage et des manches collantes, à la mode du moment. Cette ravissante figure, dont l'expression était fine et naïve à la fois, effaça chez Marcelle le fâcheux effet de la mine aigre et dure de sa mère. La grand'mère, hâlée et ridée comme une campagnarde éprouvée, avait une physionomie ouverte et hardie. Ces trois femmes restaient la bouche béante ; la mère Bricolin se demandant de bonne foi si cette belle jeune dame était la même qu'elle avait vue venir quelquefois au château trente ans auparavant, c'est-à-dire la mère de Marcelle, qu'elle savait pourtant bien être morte depuis longtemps : madame Bricolin, la fermière, s'apercevant qu'elle avait remis trop vite, en rentrant de la messe, un tablier de cuisine sur sa robe de mérinos marron ; et mademoiselle Rose pensant rapidement qu'elle était irréprochablement vêtue et chaussée, et qu'elle pouvait, grâce au dimanche, être surprise par une élégante Parisienne, sans avoir à rougir de quelque occupation domestique trop vulgaire.

Madame de Blanchemont avait toujours été, aux yeux de la famille Bricolin, un être problématique qui existait peut-être, qu'on n'avait jamais vu et qu'on ne verrait certainement jamais. On avait connu monsieur son mari, qu'on n'aimait point parce qu'il était hautain, qu'on n'estimait pas parce qu'il était dépensier, et qu'on ne craignait guère parce qu'il avait toujours besoin d'argent et qu'il s'en faisait avancer à tout prix. Depuis sa mort, on pensait n'avoir jamais à traiter qu'avec des hommes d'affaires, vu que le défunt avait dit maintes fois, en produisant la complaisante signature de sa femme : Madame de Blanchemont est un enfant qui ne s'occupera jamais de tout cela, et qui s'inquiète fort peu d'où lui vient l'argent, pourvu que je lui en apporte. Bien entendu que le mari avait coutume de mettre sur le compte des goûts dispendieux de sa femme les prodigalités qu'il faisait à ses maîtresses. On ne soupçonnait donc nullement le caractère véritable de la jeune veuve, et madame Bricolin crut faire un rêve en la voyant tomber en personne au beau milieu de la ferme de Blanchemont. Devait-elle s'en réjouir ou s'en affliger ? Cette apparition bizarre était-elle d'un bon ou d'un mauvais augure pour la prospérité des Bricolin ? Venait-on réclamer ou demander ?

Tandis que, livrée à ces soudaines perplexités, la fermière examinait Marcelle à peu près comme une chèvre qui se met sur la défensive à la vue d'un chien étranger au troupeau, Rose Bricolin, subitement gagnée par l'air affable et la mise simple de l'étrangère, avait eu le courage de faire deux pas vers elle. La grand'mère fut la moins embarrassée des trois. Le premier moment de surprise dissipé, et sa tête affaiblie ayant fait un effort pour comprendre à qui elle avait affaire, elle s'approcha de Marcelle avec une brusque franchise, et lui fit accueil à peu près dans les mêmes termes, quoique avec moins de distinction et de grâce que la meunière d'Angibault. Les deux autres, un peu rassurées par l'air doux et bienveillant avec lequel Marcelle leur demanda l'hospitalité pour deux ou trois jours, ayant, disait-elle, à s'entretenir de ses affaires avec M. Bricolin, s'empressèrent bientôt de lui offrir à déjeuner.

Le refus de Marcelle fut motivé sur l'excellent repas qu'elle avait pris une heure auparavant au moulin d'Angibault, et c'est alors seulement que les regards des trois dames Bricolin se portèrent sur le grand Louis qui se

tenait près de la porte, causant farine avec la servante comme pour avoir prétexte à rester un peu. Ces trois regards furent très différents. Celui de la grand'mère fut amical, celui de sa belle-fille plein de dédain, celui de Rose incertain et indéfinissable comme s'il eût été mêlé de l'un et de l'autre sentiment intérieur.

– Comment, s'écria madame Bricolin d'un ton dolent et railleur, lorsque Marcelle eut raconté en peu de mots ses aventures de la nuit, vous avez été forcée de coucher dans ce moulin ? Et nous ne le savions pas ! Eh ! pourquoi cet imbécile de meunier ne vous a-t-il pas amenée ici tout de suite ? Ah ! mon Dieu ! quelle mauvaise nuit vous avez dû passer, Madame !

– Excellente, au contraire. J'ai été traitée comme une reine, et j'ai mille obligations à M. Louis et à sa mère.

– Mais ça ne m'étonne pas, dit la mère Bricolin ; la Grand'Marie est une si brave femme, et elle tient sa maison si proprement ! C'est mon amie de jeunesse, à moi ; nous avons gardé les moutons ensemble, sauf votre respect ; nous étions deux jolies filles dans ce temps-là, à ce qu'on disait, quoiqu'il n'y paraisse plus, n'est-ce pas, Madame ? Nous n'en savions pas plus long l'une que l'autre : filer, tricoter, faire les fromages, et voilà tout. Nous nous sommes mariées bien différemment ; elle a pris plus pauvre qu'elle, et moi j'ai épousé plus riche que moi. C'est l'amour qui a fait ces deux mariages-là ! ça se voyait dans notre temps ; à présent on ne se marie que par intérêt, et les écus comptent plus que les sentiments. Ce n'en est pas mieux, n'est-ce pas, madame de Blanchemont ?

– Je suis tout-à-fait de votre avis, dit Marcelle,

– Eh ! mon Dieu ! ma mère, quels contes faites-vous là à madame ? reprit aigrement madame Bricolin. Croyez-vous que vous l'amusez avec vos vieilles histoires ? Eh ! meunier ! ajouta-t-elle d'un ton impératif, allez donc voir si M. Bricolin est dans la garenne ou à son champ d'avoine derrière la maison. Vous lui direz de venir saluer Madame.

– Monsieur Bricolin, répondit le meunier avec un regard clair et un air de bravade enjouée, n'est ni à son champ d'avoine, ni à la garenne ; je l'ai aperçu en passant, qui buvait chopine et pinte avec M. le curé au presbytère.

– Ah ! oui, dit la mère Bricolin, il doit être au *précipitère*. M. le curé a grand soif et grand faim après la grand'messe, et il aime qu'on lui tienne compagnie. Dis-moi, Louis, mon enfant, veux-tu aller le chercher, toi es si complaisant ?

– J'y vas tout de suite, dit le meunier qui n'avait pas bougé à l'injonction de la fermière. Et il sortit en courant.

– Si vous le trouvez complaisant, celui-là, grommela madame Bricolin en regardant sa belle-mère avec humeur, vous n'êtes pas difficile.

– Oh ! maman, il ne faut pas dire cela, dit d'une voix douce la belle Rose Bricolin. Grand-Louis a bien bon cœur.

– Et qu'est-ce que vous voulez en faire de son bon cœur ? riposta la Bricolin avec une irritation croissante. Qu'est-ce que vous avez donc pour lui toutes les deux, depuis quelque temps ?

– Mais, maman, c'est toi qui es injuste avec lui depuis quelque temps, répondit Rose, qui ne paraissait pas craindre beaucoup sa mère, habituée qu'elle était à la protection de son aïeule. Tu le rudoies toujours, et pourtant tu sais que papa l'estime beaucoup.

– Toi, tu ferais mieux, dit la fermière, d'aller, au lieu de raisonner, préparer ta chambre, qui est la mieux arrangée de la maison, pour Madame, qui aura peut-être envie de se reposer avant l'heure du dîner. Madame nous excusera si elle n'est pas très bien logée ici. Ce n'est que l'année dernière que défunt M. de Blanchemont a consenti à faire arranger un peu le château neuf, qui était quasi aussi délabré que l'ancien, et c'est alors seulement que nous avons pu commencer à nous meubler un peu convenablement, au renouvellement de notre bail. Rien n'est terminé, les papiers ne sont pas encore collés dans toutes les chambres, et nous attendons des commodes et des lits qui ne sont pas encore arrivés de Bourges. Nous en avons aussi qui ne sont pas encore déballés. Nous sommes vraiment sens-dessus-dessous, depuis que les ouvriers ont tout bouleversé ici.

Les embarras domestiques que madame Bricolin signalait ainsi par un discours de rigueur, étaient absolument motivés comme ceux que Marcelle avait pu remarquer à l'extérieur de la maison. L'économie, jointe à l'apathie, faisait traîner les dépenses en longueur, et reculait indéfiniment le moment de jouir du luxe qu'on voulait, qu'on pouvait, et qu'on n'osait

encore se permettre. La pièce triste et enfumée où l'on avait été surpris par la châtelaine, était la plus laide et la plus malpropre du château neuf. C'était à la fois une cuisine, une salle à manger et un parloir. Les poules y avaient accès, à cause de la porte au rez-de-chaussée constamment ouverte, le soin de les chasser étant une des occupations incessantes de la fermière, comme si l'état de colère et les actes de rigueur perpétuelle où l'entretenaient les récidives de la volaille eussent été nécessaires à son besoin d'agir et de châtier. C'est là qu'on recevait les paysans avec lesquels on avait des relations de tous les instants ; et, comme leurs pieds crottés et le sans-gêne de leurs habitudes eussent inévitablement gâté les parquets et les meubles, on n'y faisait usage que de grossières chaises de paille et de bancs de bois posés sur les dalles nues et inutilement balayées dix fois par jour. Les mouches qui y tenaient cour plénière, et le feu qui brûlait à toute heure et en toute saison dans la vaste cheminée ornée de crémaillères de toutes dimensions, rendaient cette pièce fort désagréable en été. Et pourtant c'est là que se tenait continuellement la famille, et lorsqu'on fit passer Marcelle dans la pièce voisine, il lui fut aisé de voir que cette espèce de salon était encore vierge, quoiqu'il fût arrangé depuis un an. Il était décoré avec le luxe grossier des chambres d'auberge. Le parquet tout neuf n'avait pas encore reçu l'encaustique et le cirage. Les rideaux d'indienne voyante étaient suspendus par leurs ornements de cuivre estampés d'un goût détestable. La garniture de la cheminée répondait à l'éclat et à la laideur de ces ornements prétendus renaissance. Un guéridon fort riche, sur lequel on devait un jour prendre le café, avait tous ses bronzes dorés encore enveloppés de papier et de ficelle. Le meuble était couvert de housses à carreaux rouges et blancs, sous lesquelles le damas de laine était destiné à s'user sans voir le jour ; et, comme on ne connaît point encore dans ces fermes la distinction du salon avec la chambre à coucher, deux lits d'acajou, non encore garnis de rideaux, étaient disposés en long, les pieds en avant vers la fenêtre, à droite et à gauche de la porte d'entrée. On se disait à l'oreille dans la famille que ce serait la chambre de noces de Rose.

Marcelle trouva cette maison si déplaisante qu'elle résolut de n'y pas demeurer. Elle déclara qu'elle ne voulait pas causer le moindre dérangement à ses hôtes, et qu'elle chercherait dans le hameau quelque

maison de paysan où elle pût prendre gîte, à moins qu'il n'y eût dans le vieux château quelque chambre habitable. Cette dernière idée parut causer quelque souci à madame Bricolin, et elle n'épargna rien pour en détourner son hôtesse.

– Il est bien vrai, dit-elle, qu'il y a toujours au vieux château ce qu'on appelle la chambre du maître. Lorsque M. le baron, votre défunt mari, nous faisait l'honneur de passer par ici, comme il nous écrivait toujours d'avance pour nous prévenir de son arrivée, nous avions soin de tout nettoyer, afin qu'il ne s'y trouvât pas trop mal. Mais ce malheureux château est si triste, si délabré... Les rats et les oiseaux de nuit font là-dedans un vacarme si épouvantable, et, d'ailleurs, les toitures sont en si mauvais état, et les murs si branlants, qu'il n'y a vraiment pas de sûreté à y dormir. Je ne conçois pas le goût que M. le baron avait pour cette chambre. Il n'en voulait pas accepter chez nous, et on aurait dit qu'il se serait cru dégradé s'il eût passé une nuit ici ailleurs que sous le toit de son vieux château.

– J'irai voir cette chambre, dit Marcelle, et pour peu qu'on y puisse dormir à couvert, c'est tout ce qu'il me faut. En attendant, je vous supplie de ne rien déranger chez vous. Je ne veux en aucune façon vous être à charge.

Rose exprima le désir qu'elle aurait au contraire à céder son appartement à madame de Blanchemont, dans des termes si aimables et avec une physionomie si prévenante, que Marcelle lui prit doucement la main pour la remercier, mais sans changer de résolution. L'aspect du châteauneuf, joint à une répugnance instinctive pour madame Bricolin, lui firent refuser obstinément l'hospitalité qu'elle avait fini par accepter de grand cœur au moulin.

Elle se débattait encore contre les cérémonieuses importunités de la fermière, lorsque M. Bricolin arriva.

VIII

LE PAYSAN PARVENU.

M. Bricolin était un homme de cinquante ans, robuste et d'une figure régulière. Mais l'embonpoint avait envahi ses membres ramassés, ainsi qu'il arrive à tous les campagnards à leur aise, qui, passant leurs journées au grand air, à cheval la plupart du temps, et menant une vie active mais non pénible, ont juste assez de fatigue pour entretenir l'exubérance de leur santé et la complaisance de leur appétit. Grâce à ce stimulant d'un air vif et d'un exercice continuel, ces hommes supportent quelque temps sans malaise des excès de table journaliers, et, quoique dans leurs occupations champêtres ils soient vêtus d'une manière peu différente des paysans, il est impossible de les confondre avec eux, même au premier coup-d'œil. Tandis que le paysan est toujours maigre, bien proportionné et d'un teint basané qui a sa beauté, le bourgeois de campagne est toujours, dès l'âge de quarante ans, affligé d'un gros ventre, d'une démarche pesante et d'un coloris vineux qui vulgarisent et enlaidissent les plus belles organisations.

Parmi ceux qui ont fait leur fortune eux-mêmes et qui ont commencé leur vie par la sobriété forcée du paysan, on ne trouverait guère d'exception à cet épaissement de la forme et à cette altération de la peau. Car c'est une observation proverbiale que lorsque le paysan commence à se nourrir de viande et à boire du vin à discrétion, il devient incapable de travailler, et que le retour à ses premières habitudes lui serait infailliblement et promptement mortel. On peut donc dire que l'argent passe dans leur sang, qu'ils s'y attachent de corps et d'âme, et que la vie ou la raison doit fatalement succomber chez eux à la perte de leur fortune. Toute idée de dévoûment à l'humanité, toute notion religieuse sont presque incompatibles avec cette transformation que le bien-être opère dans leur être physique et moral. Il serait fort inutile de s'indigner contre eux. Ils ne peuvent pas être autrement. Ils s'engraissent pour arriver à l'apoplexie ou à l'imbécilité. Leurs facultés pour l'acquisition et la conservation de la richesse, très développées d'abord, s'éteignent vers le milieu de leur carrière, et, après

avoir fait fortune avec une rapidité et une habileté remarquables, ils tombent de bonne heure dans l'apathie, le désordre et l'incapacité. Aucune idée sociale, aucun sentiment de progrès ne les soutient. La digestion devient l'affaire de leur vie, et leur richesse si vigoureusement acquise est, avant qu'ils l'aient consolidée, engagée dans mille embarras et compromise par mille maladresses... sans parler de la vanité qui les précipite dans des spéculations au-dessus de leur crédit ; si bien que tous ces riches sont presque toujours ruinés au moment où ils font le plus d'envieux.

M. Bricolin n'en était pas encore là. Il était à cet âge où l'activité et la volonté dans toute leur force, peuvent encore lutter contre la double ivresse de l'orgueil et de l'intempérance. Mais il suffisait de voir ses yeux un peu bridés, son vaste abdomen, son nez luisant, et le tremblement nerveux que l'habitude du coup du matin (c'est-à-dire les deux bouteilles de vin blanc à jeun en guise de café), donnait à sa main robuste, pour présager l'époque prochaine où cet homme si dispos, si matinal, si prévoyant et si impitoyable en affaires, perdrait la santé, la mémoire, le jugement et jusqu'à la dureté de son âme, pour devenir un ivrogne épuisé, un bavard très lourd, et un maître facile à tromper.

Sa figure avait été belle, quoique dépourvue absolument de distinction. Ses traits courts et fortement accentués annonçaient une énergie et une âpreté peu communes. Il avait l'œil vif, noir et dur ; la bouche sensuelle, le front étroit et bas, les cheveux crêpus, la parole brève et rapide. Il n'y avait point de fausseté dans son regard, ni d'hypocrisie dans ses manières. Ce n'était point un homme fourbe, et le grand respect qu'il avait pour le tien et le mien, aux termes de la société actuelle, le rendait incapable de friponnerie. D'ailleurs, le cynisme de sa cupidité l'empêchait de farder ses intentions, et quand il avait dit à son semblable : « Mon intérêt est contraire au tien, » il pensait lui avoir démontré qu'il agissait en vertu du droit le plus sacré, et qu'il avait fait acte de haute loyauté en le lui annonçant.

Demi-bourgeois, demi-manant, il portait le dimanche un costume mixte entre le paysan et le *monsieur*. Son chapeau avait la forme plus basse que celui des uns, et les bords moins larges que celui des autres. Il avait une blouse grise à ceinture et à plis fixés sur sa taille courte, qui lui donnait l'aspect d'une barrique cerclée. Ses guêtres exhalaient une odeur d'étable

indélébile, et sa cravate de soie noire était d'un luisant grassey. Ce personnage, court et brusque, fit une impression désagréable sur Marcelle, et sa conversation prolixe, roulant toujours sur l'argent, lui fut encore moins sympathique que les prévenances désobligeantes de sa moitié.

Voici quel fut à peu près le résumé du bavardage de deux heures qu'elle eut à subir de la part de maître Bricolin. La propriété de Blanchemont était chargée d'hypothèques pour un grand tiers de sa valeur. Feu M. le baron avait en outre demandé des avances considérables sur les fermages, et avec des intérêts énormes que M. Bricolin *avait été forcé d'exiger*, vu la difficulté de se procurer de l'argent et le taux usuraire établi dans le pays. Madame de Blanchemont devait se soumettre à des conditions encore plus dures, si elle voulait continuer le système auquel, son mari avait été autorisé par elle ; ou bien, avant de demander les revenus, elle devait payer l'arriéré, capital et intérêts, et intérêt des intérêts, somme qui s'élevait à plus de cent mille francs. Quant aux autres créanciers, ils voulaient rentrer dans leurs fonds entièrement, ou garder leur créance entière à titre de placement, Il fallait donc vendre la terre ou trouver promptement des capitaux ; en un mot, la terre valait huit cent mille francs, elle était grevée de quatre cent mille francs de dettes, sans compter celle envers M. Bricolin. Il restait trois cent mille francs, unique fortune désormais de madame de Blanchemont, indépendante de celle que son mari avait ou n'avait pas laissée à son fils et dont elle ne connaissait pas encore la situation.

Marcelle était loin de s'attendre à de si grands désastres, elle n'en avait pas prévu la moitié. Les créanciers n'avaient pas encore réclamé, et, bien nantis de leurs titres, ils attendaient, M. Bricolin tout le premier, que la veuve s'informât de sa position pour lui demander le paiement intégral ou la continuation du revenu que l'emprunt leur assurait. Lorsqu'elle demanda à Bricolin pourquoi, depuis un mois qu'elle était veuve, il ne lui avait pas fait connaître l'état de ses affaires, il lui répondit avec une brutale franchise, qu'il n'avait pas de raisons pour se presser, que sa créance était bonne, et que chaque jour d'indifférence de la part du propriétaire était un jour de profit pour le fermier, pendant lequel il cumulait les intérêts de son argent sans rien aventurer, Ce raisonnement péremptoire éclaira promptement Marcelle sur le genre de moralité de M. Bricolin.

– C’est juste, lui répondit-elle, en souriant avec une ironie que le fermier ne daigna pas comprendre. Je vois que c’est ma faute, si chaque jour que je laisse écouler dévore plus que le revenu auquel je croyais pouvoir prétendre. Mais, dans l’intérêt de mon fils, je dois mettre un terme à cette espèce de débâcle, et j’attends de vous, monsieur Bricolin, un bon conseil à cet égard.

M. Bricolin, très surpris du calme avec lequel la dame de Blanchemont venait d’apprendre qu’elle était à peu près ruinée, et encore plus de la confiance avec laquelle elle le consultait, la regarda entre les deux yeux. Il vit dans sa physionomie une sorte de défi malicieux porté par la plus parfaite candeur à sa cupidité.

– Je vois bien, dit-il, que vous voulez me tenter, mais je ne veux pas m’exposer à des reproches de la part de votre famille. Cela fait tort à un homme d’être accusé de complaisance intéressée à des prêts usuraires. Il faut, madame de Blanchemont, que je vous parle sérieusement, mais ici les murs sont trop minces, et ce que j’ai à vous dire n’a pas besoin d’être ébruité. Si vous voulez faire semblant de venir avec moi examiner le vieux château, je vous dirai, 1^o ce que je vous conseillerais de faire si j’étais votre parent ; 2^o ce que, étant votre créancier, je désire que vous fassiez ; vous verrez s’il y a un troisième avis à examiner. Je ne le pense pas.

Si le vieux château n’eût pas été entouré d’orties, de mares stagnantes et fétides, et de mille décombres mutilés qui n’avaient plus aucune autre physionomie que celle d’un désordre barbare, ç’eût été un débris du passé assez pittoresque. Il y avait un reste de fossé avec de grands roseaux, de superbes lierres sur toute une face de bâtiment, et un éboulement où des cerisiers sauvages avaient acquis un développement magnifique. Ce côté ne manquait pas de poésie. M. Bricolin montra à Marcelle la chambre que son mari avait coutume d’habiter en passant. Il y avait un reste d’ameublement du temps de Louis XVI, très malpropre et très fané. Cependant cette pièce était habitable, et madame de Blanchemont résolut d’y passer la nuit.

– Cela contrariera un peu ma femme qui tenait à honneur de vous recevoir dans ses meubles, dit M. Bricolin ; mais je ne connais rien de plus mal à propos que de tourmenter les personnes. Si le vieux château vous plait, il ne faut pas disputer des goûts, comme on dit, et j’y ferai transporter

vos effets. On mettra un lit de sangle dans ce cabinet pour votre *fillette de chambre*. En attendant, je vais vous parler sérieusement de vos affaires, madame de Blanchemont ; c'est le plus pressé.

Et, tirant un fauteuil, Bricolin s'y installa et commença ainsi :

– D'abord, permettez-moi de vous demander si vous avez par devers vous, une autre fortune que la terre de Blanchemont ? je ne crois pas, si je suis bien informé.

– Je n'ai à moi rien autre chose, répondit Marcelle avec tranquillité.

– Et pensez-vous que votre fils ait à hériter d'une grosse fortune du chef de son père ?

– Je n'en sais rien. Si les propriétés de M. de Blanchemont sont aussi grevées que la mienne...

– Ah ! vous n'en savez rien ? Vous ne vous occupez donc pas de vos affaires ? c'est drôle ! Mais tous les nobles sont comme cela. Moi, je suis obligé de connaître votre position. C'est mon métier et mon intérêt. Or donc, voyant que feu M. le baron allait grand train, et, ne prévoyant pas qu'il mourrait si jeune, j'ai dû m'assurer des brèches qu'il pouvait avoir faites à sa fortune, afin d'être en garde contre des emprunts qui auraient pu excéder un jour la valeur des terres d'ici, et me laisser sans garantie. J'ai donc fait courir et fureter les gens du métier, et je sais, à un sou près, ce qui reste, *au jour d'aujourd'hui*, à votre petit bonhomme.

– Faites-moi donc le plaisir de me l'apprendre, monsieur Bricolin.

– C'est facile, et vous pourrez le vérifier. Si je me trompe de dix mille francs, c'est tout le bout du monde. Votre mari avait environ un million de fortune, il reste cela au soleil, sauf qu'il y a neuf cent quatre-vingt ou quatre-vingt dix mille francs de dettes à payer.

– Ainsi, mon fils n'a plus rien ? dit Marcelle troublée de cette révélation nouvelle.

– Comme vous dites. Avec ce que vous avez il aura encore trois cent mille francs un jour. C'est encore joli si vous voulez rassembler et liquider cela. En terres, ça représente six ou sept mille livres de rente. Si vous voulez le manger, c'est encore plus joli.

– Je n'ai pas l'intention de détruire l'unique avenir de mon fils. Mon devoir est de me dégager autant que possible des embarras où je me trouve.

– En ce cas, écoutez : vos terres et les siennes rapportent 2 pour cent. Vous payez les intérêts de vos dettes 15 et 20 pour cent ; avec les intérêts cumulés, vous arriverez promptement à augmenter sans fin le capital de la dette. Comment allez-vous faire ?

– Il faut vendre ; n'est-ce pas ?

– Comme vous voudrez. Je crois que c'est dans votre intérêt bien entendu, à moins que, pourtant, comme vous avez pour longtemps la jouissance du bien de votre fils, vous ne préfériez profiter du désordre, et faire votre part.

– Non, monsieur Bricolin, telle n'est pas mon intention.

– Mais vous pourriez encore tirer de l'argent de cette fortune là, et comme le petit a encore des grands parents dont il héritera, il pourrait n'être pas banqueroutier à l'époque de sa majorité.

– C'est très bien raisonné, dit froidement Marcelle ; mais je veux agir tout autrement. Je veux tout vendre, afin que les dettes de la succession n'excèdent pas le capital ; et quant à ma fortune, je veux la liquider, afin d'avoir le moyen d'élever convenablement mon fils.

– En ce cas, vous voulez vendre Blanchemont ?

– Oui, monsieur Bricolin, tout de suite.

– Tout de suite ? Oh ! je le crois bien ; quand on est dans votre position, et qu'on veut en sortir franchement, il n'y a pas un jour à perdre, puisque chaque jour fait un trou à la bourse. Mais croyez-vous que ce soit bien facile de vendre une terre de cette importance tout de suite, soit en bloc, soit en détail ? Autant vaudrait dire que du jour au lendemain on va vous bâtir un château comme celui-ci, assez solide pour durer cinq ou six cents ans. Sachez donc *qu'au jour d'aujourd'hui* on ne remue de fonds que dans l'industrie, les chemins de fer et autres grosses affaires où il y a cent pour cent à perdre ou à gagner. Quant aux propriétés territoriales, c'est le diable à déloger. Dans notre pays, tout le monde voudrait vendre, et personne ne veut acheter, tant on est las d'enterrer dans les sillons de gros capitaux pour un mince revenu, La terre est bonne pour quiconque y réside, en vit et y fait des économies ; c'est la vie des campagnards comme moi. Mais pour vous autres gens des villes, c'est un revenu misérable. Ainsi donc, un bien de cinquante, cent mille francs au plus, trouvera parmi mes pareils des

acquéreurs empressés. Un bien de huit cent mille francs dépasse généralement nos moyens, et il vous faudra chercher, dans l'étude de votre notaire à Paris, un capitaliste qui ne sache que faire de ses fonds. Pensez-vous qu'il y en ait beaucoup *au jour d'aujourd'hui* ? Quand on peut jouer à la bourse, à la roulette, aux *z-houlières*, aux chemins de fer, aux places et à mille autres gros jeux ? Il vous faudra donc rencontrer quelque vieux noble peureux qui aime mieux placer son argent à deux pour cent, dans la crainte d'une révolution, que de se lancer dans les belles spéculations qui tentent tout le monde *au jour d'aujourd'hui*. Encore faudrait-il qu'il y eût une belle maison d'habitation où un vieux rentier pût venir finir ses jours. Mais vous voyez votre château ? je n'en voudrais pas pour les matériaux. La peine de le jeter par terre ne vaudrait pas ce qu'on en tirerait de charpente pourrie et de moellons fendus. Ainsi donc, vous pouvez bien, en faisant afficher votre terre, la vendre en bloc un de ces matins ; mais vous pouvez bien aussi attendre dix ans ; car votre notaire aura beau dire et imprimer sur ses pancartes, comme c'est l'usage, qu'elle rapporte 3 et 312, on verra mon bail et on saura que, les impôts défalqués, elle n'en rapporte pas deux.

– Votre bail a peut-être été conclu en raison des avances que vous aviez faites à M. de Blanchemont ? dit Marcelle en souriant.

– Comme de juste ! répondit Bricolin avec aplomb, et mon bail est de vingt ans ; il y en a un d'écoulé, reste dix-neuf. Vous le savez bien, vous l'avez signé. Après cela, vous ne l'avez peut-être pas lu... Dam ! c'est votre faute.

– Aussi, je ne m'en prends à personne. Donc, je ne puis pas vendre en bloc, mais en détail ?

– En détail, vous vendrez bien, vous vendrez cher, mais on ne vous paiera pas.

– Pourquoi cela ?

– Parce que vous serez forcée de vendre à beaucoup de gens dont la plupart ne seront pas solvables, à des paysans qui, les meilleurs, s'acquitteront sou par sou à la longue, et, les plus gueux, qui se laisseront tenter par l'amour de posséder un peu de terre, comme ils font tous *au jour d'aujourd'hui*, et qu'il vous faudra exproprier au bout de dix ans, sans avoir touché de revenu. Cela vous ennuiera de les tourmenter ?

– Et je ne m’y résoudrai jamais. Ainsi, monsieur Bricolin, selon vous, je ne puis ni vendre ni conserver ?

– Si vous voulez être raisonnable, ne pas vendre cher et palper du comptant, vous pouvez vendre à quelqu’un que je connais.

– A qui donc ?

– A moi.

– A vous, monsieur Bricolin ?

– A moi, Nicolas-Étienne Bricolin.

– En effet, dit Marcelle, qui se rappela en cet instant quelques paroles échappées au meunier d’Angibault ; j’ai entendu parler de cela. Et quelles sont vos propositions ?

– Je m’arrange avec vos créanciers hypothécaires, je démembre la terre, je vends à ceux-ci, j’achète à ceux-là, je garde ce qui est à ma convenance et je vous paie le reste.

– Et les créanciers, vous les payez comptant aussi ? Vous êtes énormément riche, monsieur Bricolin ?

– Non, je les fais attendre, et d’une manière ou de l’autre, je vous en débarrasse.

– Je croyais qu’ils voulaient tous être remboursés immédiatement ; vous me l’aviez dit ?

– Ils seraient exigeants avec vous ; ils me feront crédit, à moi.

– C’est juste. Je passe pour insolvable peut-être ?

– Possible ! *Au jour d’aujourd’hui*, on est très méfiant. Voyons, madame de Blanchemont ! vous me devez 100,000 francs, je vous en donne 250,000, et nous sommes quittes.

– C’est-à-dire que vous voulez payer 250,000 francs, ce qui en vaut 300,000 ?

– C’est un petit *boni* qu’il est juste que vous m’accordiez ; je paie comptant. Vous direz que c’est mon avantage de ne pas servir d’intérêts, ayant l’argent. C’est votre avantage aussi de palper votre fortune, dont vous n’aurez plus ni sou ni maille, si vous tardez.

– Ainsi, vous voulez profiter des embarras de ma position pour réduire d’un sixième le peu qui me reste ?

– C’est mon droit, et tout autre que moi exigerait davantage. Soyez sûre que je prends vos intérêts autant que possible. Allons, mon premier mot sera le dernier. Vous y penserez.

– Oui, monsieur Bricolin, il me semble qu’il faut y penser.

– Diable ! je le crois bien ! Il faut d’abord vous assurer que je ne vous trompe pas, et que je ne me trompe pas moi-même sur votre situation et sur la valeur de vos biens. Vous voilà ici ; vous vous renseignerez, vous verrez tout par vous-même, vous pourrez même aller visiter les terres de votre mari du côté du Blanc, et quand vous serez au courant, dans un mois environ, vous me direz votre réponse. Seulement, vous pouvez bien résumer mes offres en établissant ainsi votre calcul sur une base dont je ne crains pas la vérification : vous pouvez, 1^o vendre ce qui vous reste de net le double de ce que je vous en offre, mais vous n’en toucherez pas la moitié, ou bien vous attendrez dix ans, durant lesquels vous aurez à servir tant d’intérêts qu’il ne vous restera rien ; 2^o vous pouvez me vendre à un sixième de perte et toucher, d’ici à trois mois, 250,000 francs en bon or ou en bon argent, ou en jolis billets de banque, à votre choix. Allons, j’ai dit ! maintenant revenez à la maison dans une petite heure, vous dînez avec nous. Il faudra faire chez nous comme chez vous, entendez-vous, madame la baronne ? Nous sommes en affaires, et si vous ne me demandez pas d’autre *pot de vin*, ce ne sera pas grand’chose.

La position où Marcelle se trouvait désormais vis-à-vis des Bricolin, lui ôtait tout scrupule, et nécessitait d’ailleurs l’acceptation de cette offre. Elle promit donc d’en profiter, mais elle demanda, en attendant l’heure du repas, à rester au vieux château pour écrire une lettre, et M. Bricolin la quitta pour lui envoyer ses domestiques et ses paquets.

IX

UN AMI IMPROVISÉ,

Pendant quelques instants qu'elle demeura seule, Marcelle fit rapidement beaucoup de réflexions, et bientôt elle sentit que l'amour lui donnait une énergie dont elle n'eut pas été capable peut-être sans cette toute-puissante inspiration. Au premier aspect, elle avait été un peu effrayée de ce triste manoir, l'unique demeure qui lui restât en propre, Mais en apprenant que cette ruine même n'allait bientôt plus lui appartenir, elle se prit à sourire en la regardant avec une curiosité complètement désintéressée. L'écusson seigneurial de sa famille était encore intact au manteau des vastes cheminées.

– Ainsi, se dit-elle, tout va être rompu entre moi et le passé. Richesse et noblesse s'éteignent de compagnie, *au jour d'aujourd'hui*, comme dit ce Bricolin. O mon Dieu ! que vous êtes bon d'avoir fait l'amour de tous les temps et immortel comme vous-même !

Suzette entra, apportant le nécessaire de voyage que sa maîtresse avait demandé pour écrire. Mais, en l'ouvrant, Marcelle jeta par hasard les yeux sur sa soubrette, et lui trouva une si étrange expression en contemplant les murailles nues du vieux castel, qu'elle ne put s'empêcher de rire. La figure de Suzette se rembrunit davantage, et sa voix prit un diapason de révolte bien marqué. Ainsi, dit-elle, madame est résolue à coucher ici ?

– Vous le voyez bien, répondit Marcelle, et vous avez-là un cabinet pour vous, avec une vue magnifique et beaucoup d'air.

– Je suis fort obligée à Madame, mais Madame peut-être assurée que je n'y coucherai pas. J'y ai peur en plein jour ; que serait-ce la nuit ? on dit qu'il y revient, et je n'ai pas de peine à le croire.

– Vous êtes folle, Suzette. Je vous défendrai contre les revenants.

– Madame aura la bonté de faire coucher ici quelque servante de la ferme, car j'aimerais mieux m'en aller tout de suite à pied de cet affreux pays...

– Vous le prenez tragiquement, Suzette. Je ne veux vous contraindre en rien, vous coucherez où vous voudrez ; cependant je vous ferai observer que si vous preniez l'habitude de me refuser vos services, je me verrais dans la nécessité de me séparer de vous.

Si Madame compte rester longtemps dans ce pays-ci, et habiter cette masure...

– Je suis forcée d’y rester un mois, et peut-être davantage ; qu’en voulez-vous conclure ?

– Que je demanderai à Madame de vouloir bien me renvoyer à Paris ou dans quelque autre terre de Madame, car je fais serment que je mourrais ici au bout de trois jours.

– Ma chère Suzette, répondit Marcelle avec beaucoup de douceur, je n’ai plus d’autre terre, et je ne retournerai probablement jamais demeurer à Paris. Je n’ai plus de fortune, mon enfant, et il est probable que je ne pourrai vous garder longtemps à mon service. Puisque ce séjour vous est odieux, il est inutile que je vous l’impose durant quelques jours. Je vais vous payer vos gages et votre voyage. La patache qui nous a amenées n’est pas repartie. Je vous donnerai de bonnes recommandations, et mes parents vous aideront à vous placer.

– Mais comment Madame veut-elle que je m’en aille comme cela toute seule ? Vraiment, c’était bien la peine de m’amener si loin dans un pays perdu !

J’ignorais que j’étais ruinée, et je viens de l’apprendre à l’instant même, répondit Marcelle avec calme ; ne me faites donc pas de reproches, c’est involontairement que je vous ai causé cette contrariété. D’ailleurs, vous ne partirez pas seule ; Lapierre retournera à Paris avec vous.

– Madame renvoie aussi Lapierre ? reprit Suzette consternée.

– Je ne renvoie pas Lapierre. Je le rends à ma belle-mère, qui me l’avait donné, et qui reprendra avec plaisir ce vieux et bon serviteur. Allez dîner, Suzette, et préparez-vous à partir.

Confondue du sangfroid et de la tranquille douceur de sa maîtresse, Suzette fondit en larmes, et, par un retour d’affection, peut-être irréfléchi, elle la supplia de lui pardonner et de la garder auprès d’elle.

– Non, ma chère fille, répondit Marcelle, vos gages sont désormais au-dessus de ma position. Je vous regrette malgré vos travers, et peut-être me regretterez-vous aussi malgré mes défauts. Mais c’est un sacrifice inévitable, et le moment où nous sommes n’est pas celui de la faiblesse.

– Et que va devenir Madame ? sans fortune, sans domestiques, et avec un petit enfant sur-les bras, dans un pareil désert ! Ce pauvre petit Edouard !

Ne vous affligez pas, Suzette, vous vous placerez certainement chez quelqu'un de ma connaissance. Nous nous reverrons, Vous reverrez Édouard. Ne pleurez pas devant lui, je vous en supplie !

Suzette sortit ; mais Marcelle n'avait pas encore mis sa plume dans l'encre pour écrire, que le grand farinier parut devant elle, portant Edouard sur un bras, et un sac de nuit sur l'autre.

– Ah ! lui dit Marcelle, en recevant l'enfant qu'il déposa sur ses genoux, vous êtes donc toujours occupé à m'obliger, monsieur Louis ? Je suis bien aise que vous ne soyez pas encore parti. Je ne vous avais presque pas remercié, et j'aurais eu du regret de ne pas vous dire adieu.

– Non, je ne suis pas encore parti, dit le meunier, et à dire vrai, je ne suis pas très pressé de m'en aller. Mais tenez, Madame, si ça vous est égal, vous ne m'appellerez plus *monsieur*. Je ne suis pas un monsieur, et de votre part ça me contrarie à présent, cette cérémonie ! vous m'appellerez Louis tout court, ou Grand-Louis, comme tout le monde.

– Mais je vous ferai observer que cela sera très contraire à l'égalité, et que d'après vos réflexions de ce matin...

– Ce malin j'étais une bête, un cheval et un cheval de moulin qui pis est. J'avais des préventions... à cause de la noblesse et de votre mari... que sais je ? Si vous m'aviez appelé Louis, je crois que je vous aurais appelée... Comment vous appelez-vous ?

– Marcelle.

– J'aime assez ce nom-là, Madame Marcelle ! Eh bien ! je vous appellerai comme cela : ça ne me rappellera plus Monsieur le baron.

– Mais si je ne vous appelle plus monsieur, vous m'appellerez donc Marcelle tout court ? dit madame de Blanchemont en riant.

– Non, non, vous êtes une femme... et une femme comme il y en a peu, le diable m'emporte !... Tenez, je ne m'en cache pas, je vous porte dans mon cœur, surtout depuis un moment.

– Pourquoi depuis un moment, Grand-Louis ? dit Marcelle qui commençait à écrire et qui n'écoutait plus le meunier qu'à demi.

– C’est que pendant que vous causiez avec votre tille de chambre, tout à l’heure, j’étais là dans l’escalier avec votre coquin d’enfant qui me faisait mille niches pour m’empêcher d’avancer, et, malgré moi, j’ai entendu tout ce que vous disiez. Je vous en demande pardon.

– Il n’y a pas de mal à cela, dit Marcelle ; ma position n’est pas un secret, puisque je la faisais connaître à Suzette, et, d’ailleurs, je suis certaine qu’un secret serait bien placé entre vos mains.

– Un secret de vous serait placé dans mon cœur, reprit le meunier attendri. Ah ça ! vous ne saviez donc pas, avant de venir ici, que vous étiez ruinée ?

– Non, je ne le savais pas. C’est M. Bricolin qui vient de me l’apprendre. Je m’attendais à des pertes réparables, voilà tout.

– Et vous n’en avez pas plus de chagrin que cela ?

Marcelle, qui écrivait, ne songea pas à répondre, mais au bout d’un instant, elle leva les yeux sur le grand Louis, et le vit debout devant elle, les bras croisés et la contemplant avec une sorte d’enthousiasme naïf et d’étonnement profond.

– C’est donc bien surprenant, lui dit-elle, de voir une personne qui perd sa fortune sans perdre l’esprit ? D’ailleurs, ne me reste-t-il pas de quoi vivre ?

– Ce qui vous reste, je le sais à peu près. Je connais vos affaires peut-être mieux que vous ; car le père Bricolin, quand il a bu un coup, aime à causer, et il m’a assez cassé la tête de tout cela, alors que ça ne m’intéressait guère. Mais c’est égal, voyez-vous ; une personne qui voit sans sourciller un million d’un côté et un demi million de l’autre, s’en aller de devant elle... crac ! en un clin d’œil !... je n’ai jamais vu cela, et je ne le comprends pas encore !

Vous comprendriez encore moins si je vous disais que, quant à ce qui me concerne, cela me fait un plaisir extrême.

– Ah ! mais par rapport à votre fils ! dit le meunier en baissant la voix pour que l’enfant qui jouait dans la pièce voisine n’entendit pas ses paroles.

– Au premier moment j’ai été un peu effrayée, répondit Marcelle, et puis, je me suis bientôt consolée, Il y a longtemps que je me dis que c’est un malheur que de naître riche, et d’être destiné à l’oisiveté, à la haine des

pauvres, à l'égoïsme et à l'impunité que donnent la richesse. J'ai regretté bien souvent de n'être pas fille et mère d'ouvrier. A présent, Louis, je serai du peuple, et les hommes comme vous ne se méfieront plus de moi.

– Vous ne serez pas du peuple, dit le meunier, il vous reste encore une fortune qu'un homme du peuple regarderait comme immense, quoique ce ne soit pas grand'chose pour vous. D'ailleurs ce petit enfant a des parents riches qui ne le laisseront pas élever comme un pauvre, Tout cela, madame Marcelle, c'est donc des romans que vous vous faites ; mais où diable avez-vous donc pris ces idées là ? Il faut que vous soyez une sainte, le diable m'enlève ! Ça me fait un singulier effet de vous entendre dire des choses pareilles, quand toutes les autres personnes riches ne songent qu'à le devenir davantage. Vous êtes la première de votre espèce que je vois. Est-ce qu'il y a à Paris d'autres riches et d'autres nobles qui pensent comme vous ?

– Il n'y en a guère, je dois en convenir. Mais ne m'en faites pas tant de mérite, Grand-Louis. Un jour viendra où je pourrai peut-être vous faire comprendre pourquoi je suis ainsi.

– Faites excuse, mais je m'en doute.

– Non.

– Si fait, et la preuve, c'est que je ne peux pas vous le dire. Ce sont des affaires délicates, et vous me diriez que je suis trop osé de vous questionner là-dessus. Si vous saviez pourtant, comme sur ce chapitre là, je suis penaud et capable de comprendre les peines des autres ! Je vous dirai mes soucis, moi ! Oui, le tonnerre m'écrase ! je vous les dirai. Il n'y aura que vous et ma mère qui saurez cela. Vous me direz quelques bonnes paroles qui me remettront peut-être l'esprit.

– Et si je vous disais, à mon tour, que je m'en doute ?

– Vous devez vous en douter ! preuve qu'il y a de l'amour et de l'argent mêlés dans toutes ces affaires-là.

– Je veux que vous me fassiez vos confidences, Grand-Louis ; mais voici le vieux Lapierre qui monte. Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas ?

– Il le faut, dit le meunier en baissant la voix, car j'ai sur vos affaires avec le Bricolin bien des choses à vous demander. J'ai peur que ce gaillard-

là ne vous mène un peu trop durement, et, qui sait ! tout paysan que je suis, je pourrais peut-être vous rendre service, Voulez-vous me traiter en ami ?

– Certainement.

– Et vous ne ferez rien sans m'avertir ?

– Je vous le promets, ami. Voici Lapierre.

– Faut-il que je m'en aille ?

– Allez ici à côté, avec Edouard. J'aurai peut-être besoin de vous consulter, si vous avez le temps d'attendre quelques minutes de plus.

– C'est dimanche... D'ailleurs, ça serait tout autre jour !...

X

CORRESPONDANCE.

Lapierre entra. Suzette lui avait déjà tout dit. Il était pâle et tremblant. Vieux et incapable d'un service pénible, il n'était pour Marcelle qu'un porte-respect en voyage. Mais, sans le lui avoir jamais exprimé, il lui était sincèrement, attaché, et, malgré l'aversion qu'il éprouvait déjà, aussi bien que Suzette, pour la Vallée-Noire et le vieux château, il refusa de quitter sa maîtresse et déclara qu'il la servirait pour aussi peu de gages qu'elle jugerait à propos de lui en donner.

Marcelle, touchée de son noble dévouement lui serra affectueusement les mains, et vainquit sa résistance en lui démontrant qu'il lui serait plus utile en retournant à Paris qu'en restant à Blanchemont. Elle voulait se défaire de son riche mobilier, et Lapierre était très capable de présider à cette vente, d'en recueillir le prix et de le consacrer au paiement des petites dettes courantes que madame de Blanchemont avait pu laisser à Paris. Probe et entendu, Lapierre fut flatté de jouer le rôle d'une espèce d'homme d'affaires, d'un homme de confiance, à coup sûr, et de rendre service à celle

dont il se séparait à regret. Les arrangements de départ furent donc faits. Ici, Marcelle qui pensait à tous les détails de sa position avec un sang-froid remarquable, rappela le grand Louis et lui demanda s'il pensait qu'on pût vendre dans le pays la calèche qu'elle avait laissée à ***.

– Ainsi vous brûlez vos vaisseaux ? répondit le meunier. Tant mieux pour nous ! Vous resterez peut-être ici, et je ne demande qu'à vous y garder. Je vais souvent à *** pour des affaires que j'y ai, et pour voir une de mes sœurs qui y est établie. Je sais à peu près tout ce qui se passe dans ce pays-là, et je vois bien d'ailleurs que tous nos bourgeois, depuis quelques années, ont la rage des belles voitures et de toutes les choses de luxe. J'en sais un qui veut en faire venir une De Paris ; la vôtre est toute rendue, ça lui épargnera la dépense du transport, et dans notre pays, tout en faisant de grosses folies, on regarde encore aux petites économies. Elle m'a paru belle et bonne, cette voiture. Combien cela vaut-il, une affaire comme ça ?

– Deux mille francs.

– Voulez-vous que j'aille avec M. Lapierre jusqu'à *** ? Je le mettrai en rapport avec les acheteurs, et il touchera l'argent, car chez nous on ne paie comptant qu'aux étrangers.

– Si ce n'était pas abuser de votre temps et de votre obligeance, vous feriez seul cette affaire.

– J'irai avec plaisir : mais ne parlez pas de cela à M. Bricolin, il serait capable de vouloir l'acheter, lui, la calèche !

– Eh bien ! pourquoi non ?

– Ah bon ! il ne manquerait plus que ça pour faire tourner la tête à... aux personnes de sa famille ! D'ailleurs, le Bricolin trouverait moyen de vous la payer moitié de ce qu'elle vaut. Je vous dis que je m'en charge.

– En ce cas, vous me rapporterez l'argent, s'il est possible ? car je croyais avoir à en toucher ici, au lieu qu'il me faudra sans doute en restituer.

– Eh bien, nous partirons ce soir ; à cause du dimanche, ça ne me dérangera pas ; et si je ne reviens pas demain soir ou après-demain matin avec 2,000 francs, prenez-moi pour un vantard.

– Que vous êtes bon, vous ! dit Marcelle en songeant à la rapacité de son riche fermier.

– Il faudra que je vous rapporte aussi vos malles, que vous avez laissées là-bas ? dit le grand Louis.

– Si vous voulez bien louer une charrette et me les faire envoyer...

– Non pas ! à quoi bon louer un homme et un cheval ? Je mettrai Sophie au tombereau, et je parie que mademoiselle Suzette aimera mieux voyager en plein air sur une botte de paille, avec un bon conducteur comme moi, qu’avec cet enragé patachon dans son panier à salade. Ah ça ! tout n’est pas dit. Il vous faut une servante, celles de M. Bricolin ont trop d’occupation pour amuser votre coquin d’enfant du matin au soir. Ah ! si j’avais le temps, moi ! nous ferions une belle vie ensemble, avec ça que j’adore les enfants et que celui-là a plus d’esprit que moi ! je vas vous prêter la petite Fanchon, la servante à ma mère. Nous nous en passerons bien pendant quelque temps. C’est une petite fille qui aura soin du petit comme de la prune de ses yeux, et qui fera tout ce que vous lui commanderez. Elle n’a qu’un défaut, c’est de dire trois fois *plâît-il* ? à chaque parole qu’on lui adresse. Mais que voulez-vous ? elle s’imagine que c’est une politesse, et qu’on la gronderait si elle ne faisait pas semblant d’être sourde.

– Vous êtes ma Providence, dit Marcelle, et j’admire que, dans une situation qui devait me susciter mille embarras, il se trouve sur mon chemin un cœur excellent qui vienne à mon secours.

– Bah ! bah ! ce sont de petits services d’amitié, que vous me rendrez d’une autre façon. Vous m’avez déjà grandement servi, sans vous en douter, depuis que vous êtes ici !

– Et comment cela ?...

– Ah ! dam ! nous causerons de cela plus tard, dit le meunier d’un air mystérieux, et avec un sourire où le sérieux de sa passion faisait un étrange contraste avec l’enjouement de son caractère.

Le départ du meunier et des domestiques ayant été résolu d’un commun accord pour le soir même, à *la fraîche*, comme disait Grand-Louis, Marcelle, n’ayant plus que quelques instants pour écrire avant le dîner de la ferme, traça rapidement les deux billets suivants :

PREMIER BILLET.

Marcelle, baronne de Blanchemont à la comtesse de Blanchemont, sa belle-mère.

« Chère maman,

Je m'adresse à vous comme à la plus courageuse des femmes et à la meilleure tête de la famille, pour vous annoncer et vous charger d'annoncer au respectable comte et à nos autres chers parents, une nouvelle qui vous affectera, j'en suis sûre, plus que moi. Vous m'avez souvent fait part de vos appréhensions, et nous avons trop causé du sujet qui m'occupe en ce moment pour que vous ne m'entendiez pas à demi-mot. *Il n'y a plus rien* (mais rien) *de la fortune d'Édouard*. De la mienne, il reste 250,000 ou 300,000 francs. Je ne connais encore ma situation que par un homme qui serait intéressé à exagérer le désastre, si la chose était possible, mais qui a trop de bon sens pour tenter de me tromper, puisque demain, après-demain, je puis m'instruire par moi-même. Je vous renvoie le bon Lapierre, et n'ai pas besoin de vous engager à le reprendre chez vous. Vous me l'aviez donné pour qu'il mit un peu d'ordre et d'économie dans les dépenses de la maison. Il a fait son possible, mais qu'était-ce que ces épargnes domestiques, lorsqu'au dehors la prodigalité était sans contrôle et sans limites ? De petites raisons qu'il vous expliquera lui-même me forcent à brusquer son départ ; voilà pourquoi je vous écris en courant, et sans entrer dans des détails que je ne possède pas moi même, et qui viendront plus tard. Je tiens à ce que Lapierre vous voie seule et vous remette ceci, afin que vous ayez quelques heures ou quelques jours au besoin pour préparer le comte à cette révélation. Vous l'adoucirez en lui disant mille fois tout ce que vous savez de moi, combien je suis indifférente aux jouissances de la richesse, et combien je suis incapable de maudire qui que ce soit et quoique ce soit dans le passé. Comment ne pardonnerais-je pas à celui qui a eu le malheur de ne pas vivre assez pour pouvoir tout réparer ! Chère

maman, que sa mémoire reçoive de votre cœur et du mien une entière et facile absolution !

Maintenant, deux mots sur Édouard et sur moi, qui ne faisons qu'un dans cette épreuve de la destinée. Il me restera, je l'espère, de quoi pourvoir à tous ses besoins et à son éducation. Il n'est pas d'âge à s'affliger de pertes qu'il ignore et qu'il sera bon de lui laisser ignorer autant que possible lorsqu'il sera capable de les comprendre. N'est-il pas heureux pour lui que ce changement dans sa situation s'opère avant qu'il ait pu se faire un besoin de vivre dans l'opulence ? Si c'est un malheur d'être réduit au nécessaire (ce n'en est pas un à mes yeux), il ne le sentira pas, et, habitué désormais à vivre modestement, il se croira assez riche. Puisqu'il était destiné à tomber dans une condition médiocre, c'est donc un bienfait de la Providence de l'y avoir fait descendre dans un âge où la leçon, loin d'être amère, ne peut que lui être utile. Vous me direz que d'autres héritages lui sont réservés. Je suis étrangère à cet avenir, et ne veux, en aucune façon, en profiter d'avance. Je refuserais presque comme un affront les sacrifices que sa famille voudrait s'imposer pour me procurer ce qu'on appelle un genre de vie honorable. Dans l'appréhension de ce que je viens d'apprendre, j'avais déjà fait mon plan de conduite. Je viens de m'y confirmer, et rien au monde ne m'en fera partir. Je suis résolue à m'établir en province, au fond d'une campagne, où j'habituerai les premières années de mon fils à une vie laborieuse et simple, et où il n'aura pas le spectacle et le contact de la richesse d'autrui pour détruire le bon effet de mes exemples et de mes leçons. Je ne perds pas l'espérance d'aller vous le présenter quelques fois, et vous verrez avec plaisir un en-faut robuste et enjoué, au lieu de cette frêle et rêveuse créature pour l'existence de laquelle nous n'avions cessé de trembler. Je sais les droits que vous avez sur lui, et le respect que je dois à vos volontés et à vos conseils ; mais j'espère que vous ne blâmez pas mon projet, et que vous me laisserez gouverner cette enfance durant laquelle les soins assidus d'une mère et les salutaires influences de la campagne seront plus utiles que les leçons superficielles d'un professeur grassement payé, des exercices de manège et des promenades en voiture au bois de Boulogne. Quant à moi, ne vous inquiétez nullement ; je n'ai aucun regret à ma vie nonchalante et à mon entourage d'oisiveté. J'aime la campagne de passion, et j'occuperai les

longues heures que le monde ne me volera plus à m'instruire pour instruire mon fils. Vous avez eu jusqu'ici quelque confiance en moi, voici le moment d'en avoir une entière. J'ose y compter, sachant que vous n'avez qu'à interroger votre âme énergique et votre cœur profondément maternel pour comprendre mes desseins et mes résolutions.

Tout cela rencontrera bien quelque opposition dans les idées de la famille ; mais quand vous aurez prononcé que j'ai raison, tous seront de votre avis. Je remets donc notre présent et notre avenir entre vos mains et je suis avec dévoûment, tendresse et respect, à vous pour la vie,

MARCELLE. »

Suivait un post-scriptum relatif à Suzette, et la demande d'envoyer l'homme d'affaires de la famille au Blanc, afin qu'il pût constater la ruine de cette fortune territoriale et s'occuper activement de la liquidation. Quant à ses affaires personnelles, Marcelle voulait et pouvait les liquider elle-même avec l'aide des hommes compétents de la localité.

La seconde lettre était adressée à Henri Lémor.

« Henri, quel bonheur ! quelle joie ! je suis ruinée. Vous ne me reprocherez plus ma richesse, vous ne haïrez plus mes chaînes dorés. Je redeviens une femme que vous pouvez aimer sans remords, et qui n'a plus de sacrifices à s'imposer pour vous. Mon fils n'a plus de riche héritage à recueillir, du moins immédiatement. J'ai le droit désormais de l'élever comme vous l'entendez, d'en faire un homme, de vous confier son éducation, de vous livrer son âme tout entière. Je ne veux pas vous tromper, nous aurons peut-être une petite lutte à soutenir contre la famille de son père, dont l'aveugle tendresse et l'orgueil aristocratique voudront le rendre au monde en l'enrichissant malgré moi. Mais nous triompherons avec de la douceur, un peu d'adresse et beaucoup de fermeté. Je me tiendrai assez loin de leur influence pour la paralyser, et nous entourerons d'un doux mystère le développement de cette jeune âme. Ce sera l'enfance de Jupiter au fond des grottes sacrées. Et quand il sortira de cette divine retraite pour essayer sa puissance, quand la richesse viendra le tenter, nous lui aurons fait une âme forte contre les séductions du monde et la corruption de l'or. Henri, je

me berce des plus douces espérances, ne venez pas les détruire avec des doutes cruels et des scrupules que j'appellerais alors pusillanimes. Vous me devez votre appui et votre protection, maintenant que je vais m'isoler d'une famille pleine de sollicitude et de bonté, mais que je quitte et vais combattre par la seule raison qu'elle ne partage pas vos principes. Ce que je vous ai écrit, il y a deux jours, en quittant Paris, est donc pleinement et facilement confirmé par ce billet. Je ne vous appelle pas auprès de moi maintenant, je ne le dois pas, et la prudence, d'ailleurs, exige que je reste assez longtemps sans vous voir, pour qu'on n'attribue pas à mes sentiments pour vous, l'exil que je m'impose. Je ne vous dis pas le lieu que j'aurai choisi pour ma retraite, je l'ignore. Mais dans un an, Henri, cher Henri, à partir du 15 août, vous viendrez me rejoindre où je serai fixée alors et où je vous appellerai. Jusque là, si vous ne partagez pas ma confiance en moi-même, j'aime mieux que vous ne m'écriviez pas... Mais aurai-je la force de vivre un an sans rien savoir de vous ! Non, ni vous non plus ! Écrivez donc deux mots, seulement pour dire : *j'existe et j'aime* ! Et vous adresserez pour moi à mon fidèle vieux Lapierre à l'hôtel de Blanchemont. Adieu, Henri. Oh ! si vous pouviez lire dans mon cœur et voir que je vaud mieux que vous ne pensez ! – Édouard se porte bien, il ne vous oublie pas. Lui seul désormais me parlera de vous.

M.B. »

Ayant cacheté ces deux lettres, Marcelle qui n'avait plus d'autre vanité au monde que la beauté angélique de son fils, rafraîchit un peu la toilette d'Édouard, et traversa la cour de la ferme. On l'attendait pour dîner, et, pour lui faire honneur, on avait mis le couvert dans le salon, vu qu'on n'avait pas d'autre salle à manger que la cuisine, où l'on ne craignait pas de salir les meubles, et où madame Bricolin se trouvait beaucoup plus à portée des mets qu'elle confectionnait elle-même avec l'aide de sa belle-mère et de sa servante ; Marcelle s'aperçut bientôt de cette dérogation aux habitudes de la famille. Madame Bricolin, dont l'empressement était instinctivement empreint de la mauvaise humeur qui constitue la seule mauvaise éducation en ce genre, eut soin de l'en instruire en lui demandant à tout propos pardon de ce que le service se faisait si mal et déroutait complètement ses servantes. Marcelle demanda et exigea dès-lors qu'on reprit le lendemain

les habitudes de la maison, assurant avec un sourire enjoué, qu'elle irait dîner au moulin d'Angibault, si on la traitait avec cérémonie.

– Et à propos de moulin, dit madame Bricolin après quelques phrases de politesse mal tournées, il faut que je fasse une scène à Monsieur Bricolin. Ah ! le voilà justement ! dis donc, M. Bricolin, est-ce que tu as perdu l'esprit, d'inviter ce meunier à dîner avec nous, un jour où madame la baronne nous fait l'honneur d'accepter notre repas ?

– Ah ! diable ! je n'y avais pas songé, répondit naïvement le fermier, ou plutôt... je pensais quand j'ai invité Grand-Louis, que Madame ne nous ferait pas cet honneur là. M. le baron refusait toujours, tu sais bien... on le servait dans sa chambre, ce qui n'était guère commode par parenthèse... Enfin, Thibaude, si ça déplaît à Madame de manger avec ce garçon-là, tu le lui diras, toi qui n'as pas ta langue dans ta poche, moi je ne m'en charge pas : j'ai fait la bêtise, ça me coûte de la réparer.

– Et ça me regarde comme de coutume ! dit l'aigre madame Bricolin, qui, étant l'aînée des filles Thibault, conservait son nom de famille féminisé, suivant l'ancien usage du pays. Allons, je vais renvoyer ton beau Louis à sa farine.

– Ce serait me faire beaucoup de peine, et je crois que je m'en irais moi-même, dit madame de Blanchemont d'un ton fer me et même un peu sec, qui en imposa à la fermière ; j'ai déjeuné ce matin avec ce garçon, chez lui, et je l'ai trouvé si obligeant, si poli et si aimable, que ce serait un vrai chagrin pour moi de dîner sans lui ce soir.

– Vraiment ? dit la belle Rose, qui avait écouté Marcelle avec beaucoup d'attention et dont les yeux animés exprimaient une surprise mêlée de plaisir ; mais elle les baissa et devint toute rouge en rencontrant le regard scrutateur et menaçant de sa mère.

– Il en sera comme Madame voudra, dit madame Bricolin ; et elle ajouta tout bas en s'adressant à sa servante qui avait le privilège de ses observations confidentielles quand elle était en colère :

– Ce que c'est que d'être un bel homme !

La Chounette (diminutif de Fanchon) sourit d'un air malicieux qui la rendit plus laide que de coutume. Elle trouvait le meunier un fort bel homme, en effet, et lui en voulait de ce qu'il ne lui faisait pas la cour.

– Allons ! dit M. Bricolin, le meunier dînera donc avec nous. Madame a raison de ne pas être fière. C'est le moyen de trouver toujours de la bonne volonté chez les autres. Rose, va donc appeler le grand Louis qui est par-là dans la cour. Dis-lui que la soupe est sur la table. Ça m'aurait coûté de faire un affront à ce garçon. Savez-vous, madame la baronne, que j'ai raison de tenir à ce meunier là ? C'est le seul qui ne retienne pas double mesure et qui ne change pas le grain. Oui, c'est le seul du pays, le diable me confonde ! Ils sont tous plus voleurs les uns que les autres. D'ailleurs, le proverbe du pays le dit ; « Tout meunier, tout voleur. » Je les ai tous essayés, et je n'ai encore trouvé que celui-là qui ne fit pas de mauvais comptes et de vilains mélanges. Outre qu'il a toute sorte d'attentions pour nous. Il ne moudrait jamais mon froment à la meule qui vient de broyer de l'orge et du seigle. Il sait que cela gâte la farine et lui ôte sa blancheur. Il met de l'amour-propre à me contenter, parce qu'il sait que je tiens à avoir du beau pain sur ma table. C'est ma seule fantaisie, à moi ! Je suis humilié quand quelqu'un, venant chez moi, ne me dit pas : Ah ! le beau pain : Il n'y a que vous, maître Bricolin, pour faire du pareil blé ! – Tout blé d'Espagne, mon cher, on s'en flatte !

– Il est certain qu'il est magnifique, votre pain ! dit Marcelle, pour faire valoir le meunier autant que pour satisfaire la vanité de M. Bricolin.

– Ah ! mon Dieu ! que de soucis pour un oeil de plus ou de moins dans le pain, et pour un boisseau de plus ou de moins par semaine ! dit madame Bricolin. Quand nous avons des meuniers beaucoup plus près, et un moulin au bas du terrier, avoir affaire à un homme qui demeure à une lieue d'ici !

– Qu'est ce que ça te fait ? dit M. Bricolin, puisqu'il vient chercher les sacs et qu'il les rapporte sans prendre un grain de blé de plus que la mouture ? ⁽⁴⁾ D'ailleurs, il a un beau et bon moulin, deux grandes roues neuves, un fameux réservoir, et l'eau ne manque jamais chez lui. C'est agréable de ne jamais attendre.

– Et puis, comme il vient de loin, dit la fermière, vous vous croyez toujours obligé de l'inviter à dîner ou à goûter ; voilà une économie !

Le meunier, en arrivant, mit fin à cette discussion conjugale. M. Bricolin se contentait, quand sa femme le grondait, de hausser un peu les épaules et de parler un peu plus vite que de coutume. Il lui pardonnait son humeur

acariâtre parce que l'activité et la parcimonie de sa ménagère lui étaient fort utiles.

– Allons donc, Rose, s'écria madame Bricolin à sa fille, qui rentrait avec le grand Louis, nous t'attendons pour nous mettre à table. Tu aurais bien pu faire avertir le meunier par la Chounette, au lieu d'y courir toi-même.

– Mon père me l'avait commandé, dit Rose. – Et vous n'y seriez pas venue sans cela, j'en suis bien sûr, dit le meunier tout bas à la jeune fille.

– C'est pour me remercier d'être grondée à cause de vous que vous me dites cela ? répondit Rose sur le même ton.

Marcelle n'entendit pas ce qu'ils se disaient, mais ces paroles furtives échangées entre eux, la rougeur de Rose, et l'émotion du grand Louis la confirmèrent dans les soupçons que lui avait fait déjà concevoir l'aversion de madame Bricolin pour le pauvre farinier : la belle Rose était l'objet des pensées du meunier d'Angibault.

XI

LE DINER A LA FERME,

Désireuse de servir les intérêts de cœur de son nouvel ami, et n'y voyant pas de danger pour mademoiselle Bricolin, puisque son père et sa grand'mère paraissaient favoriser le grand Louis, madame de Blanchemont affecta de lui parler beaucoup durant le repas, et d'amener la conversation sur les sujets où véritablement son instruction et son intelligence le rendaient très supérieur à toute la famille Bricolin, peut-être à la charmante Rose elle-même. En agriculture, considérée comme science naturelle plus que comme expérimentation commerciale, en politique, considérée comme recherche du bonheur et de la justice humaine ; en religion et en morale, le grand Louis avait des notions élémentaires, mais justes, élevées, marquées

au coin du bon sens, de la perspicacité et de la noblesse de l'âme, qui n'avaient jamais été mises en lumière à la ferme. Les Bricolin n'y avaient jamais que des sujets de conversation grossièrement vulgaires, et tout l'esprit qu'on y dépensait était tourné en propos dénigrants et peu charitables contre le prochain. Grand-Louis, n'aimant ni les lieux-communs ni les méchancetés, y parlait peu et n'avait jamais fait remarquer sa capacité. M. Bricolin avait décrété qu'il était fort sot comme tous les beaux hommes, et Rose, qui l'avait toujours trouvé amoureux craintif ou mécontent, c'est-à-dire taquin ou timide, ne pouvait l'excuser de son manque d'esprit qu'en vantant son excellent cœur. On fut donc étonné d'abord de voir madame de Blanchemont causer avec lui avec une sorte de préférence, et quand elle l'eut amené à oublier le trouble que lui causait la présence de Rose et le mauvais vouloir de sa mère, on fut bien plus étonné encore de l'entendre si bien parler. Cinq ou six fois, M. Bricolin, qui, ne se doutant nullement de son amour pour sa fille, l'écoutait avec bienveillance, fut émerveillé, et s'écria en frappant sur la table :

– Tu sais donc cela, toi ? Où diable as-tu pêché tout cela ?

– Bah ! dans la rivière ! répondait Grand-Louis avec gaité.

Madame Bricolin tomba peu à peu dans un silence sombre en voyant le succès de son ennemi ; elle formait la résolution d'avertir le soir même M. Bricolin de la découverte qu'elle avait faite ou cru faire des sentiments de ce paysan pour *sa demoiselle*.

Quant à la vieille mère Bricolin, elle ne comprenait rien du tout à la conversation ; mais elle trouvait que le meunier parlait comme un livre, parce qu'il assemblait plusieurs phrases de suite, sans hésiter et sans se reprendre. Rose n'avait pas l'air d'écouter, mais elle ne perdait rien ; et involontairement ses yeux s'arrêtaient sur le grand Louis. Il y avait là un cinquième Bricolin auquel Marcelle fit peu d'attention. C'était le vieux père Bricolin, vêtu en paysan comme sa femme, mangeant bien, ne disant mot, et n'ayant pas l'air d'en penser davantage. Il était presque sourd, presque aveugle, et paraissait complètement idiot. Sa vieille moitié l'avait amené à table en le conduisant comme un enfant. Elle s'occupait beaucoup de lui, remplissait son assiette et son verre, lui était la mie de son pain, parce que, n'ayant plus de dents, ses gencives, durcies et insensibles, ne pouvaient

broyer que les croûtes les plus dures, et ne lui adressait pas une parole, comme si c'eût été peine perdue. Lorsqu'il s'assit, elle lui fit entendre cependant qu'il fallait ôter son chapeau à cause de madame de Blanchemont. Il obéit, mais ne parut pas comprendre pourquoi, et il le remit aussitôt, liberté que, d'après l'usage du pays, M. Bricolin, son fils, se permit également. Le meunier, qui n'y avait pas dérogé le matin au moulin, fourra cependant son bonnet dans sa poche sans qu'on s'en aperçût, partagé entre un nouvel instinct de déférence que Marcelle lui inspirait pour les femmes, et la crainte de paraître jouer au freluquet pour la première fois de sa vie.

Cependant, tout en admirant ce qu'il appelait le beau *bagout* du grand farinier, M. Bricolin se trouva bientôt d'un autre avis que lui sur toutes choses. En agriculture, il prétendait qu'il n'y avait rien de neuf à tenter, que les savants n'avaient jamais rien découvert, qu'en voulant innover on se ruinait toujours ; que, depuis que le *monde est monde jusqu'au jour d'aujourd'hui*, on avait toujours fait de même, et qu'on ne ferait jamais mieux.

– Bon ! dit le meunier. Et les premiers qui ont fait ce que nous faisons aujourd'hui, ceux qui ont attelé des bœufs pour ouvrir la terre et pour ensemer, ils ont fait du neuf cependant, et on aurait pu les en empêcher en se persuadant qu'une terre qu'on n'avait jamais cultivée ne deviendrait jamais fertile ? C'est comme en politique ; dites donc, monsieur Bricolin, si, il y a cent ans, on vous avait dit que vous ne paieriez plus ni dîmes ni redevances ; que les couvents seraient détruits...

– Bah ! bah ! je ne l'aurais peut-être pas cru, c'est vrai ; mais c'est arrivé parce que ça devait arriver. Tout est pour le mieux *au jour d'aujourd'hui* ; tout le monde est libre de faire fortune, et on n'inventera jamais mieux que ça.

– Et les pauvres, les paresseux, les faibles, les *bêtes*, qu'est-ce que vous en faites ?

– Je n'en fais rien, puisqu'ils ne sont bons à rien. Tant pis pour eux !

– Et si vous en étiez, monsieur Bricolin, ce qu'à Dieu ne plaise ! (vous en êtes bien loin) diriez-vous : « Tant pis pour moi ? » Non, non, vous n'avez pas dit ce que vous pensiez, en répondant tant pis pour eux ! vous avez trop de cœur et de religion pour ça.

– De la religion, moi ? Je m’en moque, de la religion, et toi aussi. Je vois bien que ça essaie de revenir, mais je ne m’en inquiète guère. Notre curé est un bon vivant, et je ne le contrarie pas. Si c’était un cagot, je l’enverrais joliment promener. Qu’est-ce qui croit à toutes ces bêtises là *au jour d’aujourd’hui* ?

– Et votre femme, et votre mère, et votre fille, disent-elles que ce sont des bêtises ?

– Oh ! ça leur plaît, ça les amuse. Les femmes ont besoin de ça, à ce qu’il paraît.

– Et nous autres paysans, nous sommes comme les femmes, nous avons besoin de religion.

– Eh bien ! vous en avez une sous la main ; allez à la messe, je ne vous en empêche pas, pourvu que vous ne me forciez pas d’y aller.

– Cela peut arriver cependant, si la religion que nous avons redevient fanatique et persécutante comme elle l’a été si fort et si souvent.

– Elle ne vaut donc rien ? laissez-la tomber. Je m’en passe bien, moi ?

– Mais puisqu’il nous en faut une absolument, à nous autres, c’est donc une autre qu’il faudrait avoir ?

– Une autre, une autre ! diable ! comme tu y vas ! Fais-en donc une, toi !

– J’en voudrais avoir une qui empêchât les hommes de se haïr, de se craindre et de se nuire.

– Ça serait neuf, en effet ! J’en voudrais bien une comme ça, qui empêcherait mes métayers de me voler mon blé la nuit, et mes journaliers de mettre trois heures par jour à manger leur soupe.

– Cela serait, si vous aviez une religion qui vous commandât de les rendre aussi heureux que vous-même.

– Grand-Louis, vous avez la vraie religion dans le cœur, dit Marcelle.

– C’est vrai, cela ! dit Rose avec effusion.

M. Bricolin n’osa répliquer. Il tenait beaucoup à gagner la confiance de madame de Blanchemont et à ne pas lui donner mauvaise opinion de lui. Grand-Louis, qui vit le mouvement de Rose, regarda Marcelle avec un œil plein de feu qui semblait lui dire : Je vous remercie.

Le soleil baissait, et le dîner, qui avait été copieux, touchait à sa fin. M. Bricolin, qui s’appesantissait sur sa chaise, grâce à une large réfection et à

des rasades abondantes, eût voulu se livrer à son plaisir favori qui était de prendre du café arrosé d'eau-de-vie et entremêlé de liqueurs, pendant deux ou trois heures de la soirée. Mais le grand Louis, sur lequel il avait compté pour lui tenir tête, quitta la table et alla se préparer au départ. Madame de Blanchemont alla recevoir les adieux de ses domestiques et régler leurs comptes. Elle leur remit sa lettre pour sa belle-mère, et prenant le meunier à l'écart, elle lui confia celle qui était adressée à Henri, en le priant de la mettre lui-même à la poste.

– Soyez tranquille, dit-il, comprenant qu'il y avait là un peu de mystère ; cela ne sortira de ma main que pour tomber dans la boîte, sans que personne y ait jeté les yeux, pas même vos domestiques, n'est-ce pas ?

– Merci, mon brave Louis.

– Merci ? vous me dites merci ? quand c'est moi qui devrais vous dire cela à deux genoux ? Allons, vous ne savez pas ce que je vous dois ! Je vas passer par chez nous, et dans deux heures la petite Fanchon sera auprès de vous. Elle est plus propre et plus douce que la grosse Chounette d'ici.

Quand Louis et Lapierre furent partis, Marcelle eut un instant de détresse morale en se trouvant seule à la merci de la famille Bricolin. Elle se sentit fort attristée, et prenant Édouard par la main, elle s'éloigna et gagna un petit bois qu'elle voyait de l'autre côté de la prairie. Il faisait encore grand jour, et le soleil, en s'abaissant derrière le vieux château, projetait au loin l'ombre gigantesque de ses hautes tours. Mais elle n'alla pas loin sans être rejointe par Rose, qui se sentait une grande attraction pour elle, et dont l'aimable figure était le seul objet agréable qui pût frapper ses regards en cet instant.

– Je veux vous faire les honneurs de la garenne, dit la jeune fille ; c'est mon endroit favori, et vous l'aimerez, j'en suis sûre.

– Quel qu'il soit, votre compagnie me le fera trouver agréable, répondit Marcelle, en passant familièrement son bras sous celui de Rose.

L'ancien parc seigneurial de Blanchemont, abattu à l'époque de la révolution, était clos désormais par un fossé profond, rempli d'eau courante, et par de grandes haies vives, où Rose laissa un bout de garniture de sa robe de mousseline, avec la précipitation et l'insouciance d'une fille dont le trousseau est au grand complet. Les anciennes souches des vieux chênes

s'étaient couvertes de rejets, et la garenne n'était plus qu'un épais taillis sur lequel dominaient quelques *sujets* épargnés par la cognée, semblables à de respectables ancêtres étendant leurs bras noueux et robustes sur une nombreuse et fraîche postérité. De jolis sentiers montaient et descendaient par des gradins naturels établis sur le roc, et serpentaient sous un ombrage épais, quoique peu élevé. Ce bois était mystérieux. On y pouvait errer librement, appuyée au bras d'un amant. Marcelle chassa cette pensée qui faisait battre son cœur, et tomba dans la rêverie en écoutant le chant des rossignols, des linottes et des merles qui peuplaient le bocage désert et tranquille.

La seule avenue que le taillis n'eût pas envahie était située à la lisière extrême du bois, et servait de chemin d'exploitation. Marcelle en approchait avec Rose, et son enfant courait en avant. Tout d'un coup il s'arrêta et revint lentement sur ses pas, indécis, sérieux et pâle.

Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda sa mère, habituée à deviner toutes ses impressions, en voyant qu'il était combattu entre la crainte et la curiosité.

– Il y a une vilaine femme là-bas, répondit Édouard.

– On peut être vilain et bon, répondit Marcelle. Lapierre est bien bon et il n'est pas beau.

– Oh ! Lapierre n'est pas laid ! dit Édouard, qui, comme tous les enfants, admirait les objets de son affection.

– Donne-moi la main, reprit Marcelle, et allons voir cette vilaine femme.

– Non, non, n'y allez pas, c'est inutile, dit Rose d'un air triste et embarrassé, sans pourtant manifester aucune crainte. Je ne pensais pas qu'*elle* était là.

– Je veux habituer Édouard à vaincre la peur, lui répondit Marcelle à demi-voix.

Et Rose n'osant la retenir, elle doubla le pas. Mais lorsqu'elle fut au milieu de l'avenue, elle s'arrêta frappée d'une sorte de terreur à l'aspect de l'être bizarre qui venait lentement à sa rencontre.

XII

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

Sous le majestueux berceau que formaient les grands chênes le long de l'avenue, et que le soleil sur son déclin coupait de fortes ombres et de brillants reflets, marchait à pas comptés une femme ou plutôt un être sans nom qui paraissait plongé dans une méditation farouche. C'était une de ces figures égarées et abruties par le malheur, qui n'ont pas plus d'âge que de sexe. Cependant, ses traits réguliers avaient eu une certaine noblesse qui n'était pas complètement effacée, malgré les affreux ravages du chagrin et de la maladie, et ses longs cheveux noirs en désordre s'échappant de dessous son bonnet blanc surmonté d'un chapeau d'homme d'un tissu de paille brisé et déchiré en mille endroits, donnaient quelque chose de sinistre à la physionomie étroite et basanée qu'ils ombrageaient en grande partie. On ne voyait, de cette face jaune comme du safran et dévastée par la fièvre, que deux grands yeux noirs d'une fixité effrayante, dont on rencontrait rarement le regard préoccupé, un nez très droit et d'une forme assez belle quoique très prononcée, et une bouche livide à demi entr'ouverte. Son habillement, d'une malpropreté repoussante, appartenait à la classe bourgeoise ; une mauvaise robe d'étoffe jaune dessinait un corps informe où les épaules hautes et constamment voûtées avaient acquis en largeur un développement disproportionné avec le reste du corps qui semblait étique, et sur lequel flottait la robe détachée et traînante d'un côté. Ses jambes maigres et noires étaient nues, et des savates immondes défendaient mal ses pieds contre les cailloux et les épines auxquels du reste ils semblaient insensibles. Elle marchait gravement, la tête penchée en avant, le regard attaché sur la terre et les mains occupées à rouler et à presser un mouchoir taché de sang.

Elle venait droit sur madame de Blanchemont, qui, dissimulant son effroi pour ne pas le communiquer à Edouard, attendait avec angoisse qu'elle prit

à gauche ou à droite, pour passer auprès d'elle. Mais le spectre, car cette créature ressemblait à une apparition sinistre, marchait toujours, sans paraître prendre garde à personne, et sa physionomie, qui n'exprimait pas l'idiotisme, mais un désespoir sombre passé à l'état de contemplation abstraite, ne semblait recevoir aucune impression des objets extérieurs. Cependant, lorsqu'elle arriva jusqu'à l'ombre que Marcelle projetait à ses pieds, elle s'arrêta comme si elle eût rencontré un obstacle infranchissable, et tourna brusquement le dos pour reprendre sa marche incessante et monotone,

– C'est la pauvre *Bricoline*, dit Rose sans baisser la voix, quoiqu'elle fût à portée d'être entendue. C'est ma sœur aînée, qui est *dérangée* (c'est-à-dire folle, en terme du pays). Elle n'a que trente ans quoiqu'elle ait l'air d'une vieille femme, et il y en a douze qu'elle ne nous a pas dit un mot, ni paru entendre notre voix. Nous ne savons pas si elle est sourde, Elle n'est pas muette, car lorsqu'elle se croit seule, elle parle quelquefois, mais cela n'a aucun sens. Elle veut toujours être seule, et elle n'est pas méchante quand on ne la contrarie pas. N'en ayez pas peur ; si vous avez l'air de ne pas la voir, elle ne vous regardera seulement pas. Il n'y a que quand nous voulons la *rapproprier* un peu, qu'elle se met en colère et se débat en criant comme si nous lui fesions du mal.

– Maman, dit Edouard qui essayait de cacher son épouvante, ramène-moi à la maison, j'ai faim.

– Comment aurais-tu faim ? Tu sors de table, dit Marcelle qui n'avait pas plus envie que son fils de contempler plus longtemps ce triste spectacle. Tu te trompes assurément ; viens dans une autre allée : peut-être qu'il fait encore trop de soleil dans celle-ci, et que la chaleur te fatigue.

– Oui, oui, rentrons dans le taillis, dit Rose ; ceci n'est pas gai à voir. Il n'y a pas de risque qu'elle nous suive, et d'ailleurs, quand elle est dans une allée, elle ne la quitte pas souvent ; vous pouvez voir que dans celle-ci, l'herbe est brûlée au milieu, tant elle y a passé et repassé, toujours au même endroit. Pauvre sœur, quel dommage ! elle était si belle et si bonne ! Je me souviens du temps où elle me portait dans ses bras et s'occupait de moi comme vous vous occupez de ce bel enfant-là. Mais depuis son malheur elle ne me connaît plus et ne se souvient pas seulement que j'existe.

– Ah ! ma chère mademoiselle Rose, quel affreux malheur en effet ! Et quelle en est la cause ? Est-ce un chagrin ou une maladie ? Le sait-on ?

– Hélas ! oui, on le sait bien. Mais on n'en parle pas.

– Je vous demande pardon si l'intérêt que je vous porte m'a entraînée à vous faire une question indiscreète.

– Oh ! pour vous, Madame, c'est bien différent. Il me semble que vous êtes si bonne qu'on n'est jamais humilié devant vous. Je vous dirai donc, entre nous, que ma pauvre sœur est devenue folle par suite d'une *amour contrariée*. Elle aimait un jeune homme très bien et très honnête, mais qui n'avait rien, et nos parents n'ont pas voulu consentir au mariage. Le jeune homme s'est engagé et a été se faire tuer à Alger. La pauvre Bricoline, qui avait toujours été triste et silencieuse depuis son départ, et à qui on supposait seulement de l'humeur et un chagrin qui passerait avec le temps, apprit sa mort d'une manière un peu trop cruelle. Ma mère, croyant qu'en perdant toute espérance elle en prendrait enfin son parti, lui jeta cette mauvaise nouvelle à la tête, avec des termes assez durs et dans un moment où une émotion pareille pouvait être mortelle. Ma sœur ne parut pas entendre et ne répondit rien. On était en train de souper, je m'en souviens comme d'hier, quoique je fusse bien jeune. Elle laissa tomber sa fourchette et regarda ma mère pendant plus d'un quart d'heure sans dire un mot, sans baisser les yeux, et d'un air si singulier que ma mère eut peur et s'écria : Ne dirait-on pas qu'elle veut me dévorer ? – Vous en ferez tant, dit ma grand'mère, qui est une femme excellente et qui aurait voulu marier Bricoline avec son amoureux, vous lui donnerez tant de soucis que vous la rendrez folle.

Ma grand'mère n'avait que trop bien jugé. Ma sœur était folle, et depuis ce jour-là, elle n'a plus jamais mangé avec nous. Elle ne touche à rien de ce qu'on lui présente, et elle vit toujours seule, nous fuyant tous, et se nourrissant de vieux restes qu'elle va ramasser elle-même dans le fond du bahut quand il n'y a personne dans la cuisine. Quelquefois elle se jette sur une volaille, la tue, la déchire avec ses doigts et la dévore toute sanglante. C'est ce qu'elle vient de faire, j'en suis sûre, car elle a du sang aux mains et sur son mouchoir. D'autres fois elle arrache des légumes dans le jardin et les mange crus. Enfin elle vit comme une sauvage, et fait peur à tout le

monde. Voilà les suites d'*une amour contrariée*, et mes pauvres parents ne sont que trop punis d'avoir mal jugé le cœur de leur fille. Cependant ils ne parlent jamais de ce qu'ils feraient pour elle si c'était à recommencer.

Marcelle crut que Rose faisait allusion à elle-même, et, désirant savoir à quel point elle partageait l'amour de Grand-Louis, elle encouragea sa confiance par un ton de douceur affectueuse. Elles étaient arrivées à la lisière de la garenne opposée à celle où se promenait la folle. Marcelle se sentait plus à l'aise, et le petit Édouard avait oublié déjà sa frayeur. Il avait repris sa course folâtre à portée de l'œil de sa mère.

– Votre mère me paraît un peu rigide, en effet, dit madame de Blanchemont à sa compagne ; mais M. Bricolin a l'air d'avoir pour vous plus d'indulgence.

– Papa fait moins de bruit que maman, dit Rose en secouant la tête. Il est plus gai, plus caressant ; il fait plus de cadeaux, il a plus d'attentions aimables, et enfin il aime bien ses enfants, c'est un bon père !... Mais, sous le rapport de la fortune et de ce qu'il appelle la convenance, sa volonté est peut-être plus inébranlable encore que celle de ma mère. Je lui ai entendu dire cent fois qu'il valait mieux être mort que misérable et qu'il me tuerait plutôt que de consentir...

– A vous marier à votre gré ? dit Marcelle voyant que Rose ne trouvait pas d'expressions pour rendre sa pensée.

– Oh ! il ne dit pas comme cela, reprit Rose d'un air un peu prude. Je n'ai jamais pensé au mariage, et je ne sais pas encore si mon gré ne serait pas le sien. Mais enfin, il a beaucoup d'ambition pour moi, et se tourmente déjà de la crainte de ne pas trouver un gendre digne de lui. Ce qui fait que je ne serai pas mariée de si tôt, et j'en suis bien aise, car je ne désire pas quitter ma famille, malgré les petites contrariétés que j'y éprouve de la part de maman.

Marcelle crut voir chez Rose un peu de dissimulation, et, ne voulant pas brusquer sa confiance, elle fit. l'observation que Rose avait sans doute beaucoup d'ambition pour elle-même.

– Oh ! pas du tout ! répondit Rose avec abandon. Je me trouve beaucoup plus riche que je n'ai besoin et souci de l'être. Mon père a beau dire que nous sommes cinq enfants (car j'ai deux sœurs et un frère établis), et que,

par conséquent, la part de chacun ne sera déjà pas si grosse, cela m'est bien égal. J'ai des goûts simples, et d'ailleurs, je vois bien, par ce qui se passe chez nous, que plus on est riche, plus on est pauvre.

– Comment cela ?

– Chez nous autres cultivateurs, du moins, c'est la vérité. Vous, les nobles, vous vous faites en général honneur de votre fortune ; on vous accuse même chez nous de la prodiguer, et, en voyant la ruine de tant d'anciennes familles, on se dit qu'on sera plus sage, et on vise avec soin, comment dirai-je ?... avec passion, à établir sa race dans la richesse. On voudrait toujours doubler et tripler ce qu'on possède ; voilà du moins ce que mon père, ma mère, mes sœurs et leurs maris, mes tantes et mes cousines, m'ont répété sur tous les tons depuis que j'existe. Aussi, pour ne pas s'arrêter dans le travail de s'enrichir, on s'impose toutes sortes de privations. On fait de la dépense devant les autres de temps en temps, et puis, dans le secret du ménage, on tondrait, comme on dit, sur un œuf. On craint de gâter ses meubles, ses robes, et de trop donner à ses aises. Du moins, c'est le système de ma mère, et c'est un peu dur d'épargner toute sa vie et de s'interdire toute jouissance quand on est à même de se les donner. Et quand il faut économiser sur le bien-être, le salaire et l'appétit des autres, quand il faut être dur aux gens qui travaillent pour nous, cela devient tout à fait triste. Quant à moi, si j'étais maîtresse de me gouverner comme je l'entends, je voudrais ne rien refuser aux autres ni à moi-même. Je mangerais mon revenu, et peut-être que le fonds ne s'en porterait pas plus mal. Car enfin on m'aimerait, on travaillerait pour moi avec zèle et avec fidélité. N'est-ce pas ce que Grand-Louis disait à dîner ? Il avait raison.

– Ma chère Rose il avait raison en théorie.

– En théorie ?

– C'est-à-dire en appliquant ses idées généreuses à une société qui n'existe pas encore, mais qui existera un jour, certainement. Quant à la pratique actuelle, c'est-à-dire quant à ce qui peut se réaliser aujourd'hui, vous vous feriez illusion, si vous pensiez qu'il suffirait à quelques-uns d'être bons, au milieu de tous les autres qui ne le sont pas, pour être compris, aimés et récompensés dès cette vie.

– Ce que vous dites là m'étonne. Je croyais que vous penseriez comme moi. Vous croyez donc qu'on a raison d'écraser ceux qui travaillent à notre profit ?

– Je ne pense pas comme vous, Rose, et pourtant je suis bien loin de penser comme vous le supposez. Je voudrais qu'on ne fit travailler personne pour soi, mais qu'en travaillant chacun pour tous, on travaillât pour Dieu et pour soi-même par contrecoup.

– Et comment cela pourrait-il se faire ?

– Ce serait trop long à vous expliquer, mon enfant, et je craindrais de le faire mal. En attendant que l'avenir que je conçois se réalise, je regarde comme un très grand malheur d'être riche, et pour ma part, je suis fort soulagée de ne l'être plus.

– C'est singulier, dit Rose ; celui qui est riche peut cependant faire du bien à ceux qui ne le sont pas, et c'est là le plus grand bonheur !

– Une seule personne bien intentionnée peut faire si peu de bien, même en donnant tout ce qu'elle possède, et alors elle est si tôt réduite à l'impuissance !

– Mais si chacun faisait de même ?

– Oui, si chacun ! Voilà ce qu'il faudrait ; mais il est impossible maintenant d'amener tous les riches à un pareil sacrifice. Vous-même, Rose, vous ne seriez pas disposée à le faire entièrement. Vous voudriez bien, avec votre revenu, soulager le plus de souffrances possible, c'est-à-dire sauver quelques familles de la misère ; mais ce serait toujours à la condition de conserver votre fonds, et moi qui vous prêche, je m'attache aux derniers débris de ma fortune pour sauver ce qu'on appelle l'honneur de mon fils en lui conservant de quoi faire face aux dettes de son père, sans tomber lui-même dans un dénûment absolu, d'où résulterait le manque d'éducation, un travail excessif, et probablement la mort d'un être délicat issu d'une race d'oisifs, héritier d'une organisation chétive, et, sous ce rapport, très inférieure à celle du paysan. Vous voyez donc qu'avec nos bonnes intentions, nous autres qui ne savons pas comment la société pourrait apporter remède à de telles alternatives, nous ne pouvons rien, sinon préférer pour nous-mêmes la médiocrité à la richesse et le travail à l'oisiveté. C'est un pas vers la vertu, mais quel pauvre mérite nous avons là,

et combien peu il apporte remède aux misères sans nombre qui frappent nos yeux et contristent notre cœur !

– Mais le remède ? dit Rose stupéfaite. Il n’y a donc pas de remède ? Il faudrait qu’un roi trouvât cela dans sa tête, puisqu’un roi peut tout.

Un roi ne peut rien, ou presque rien, répondit Marcelle en souriant de la naïveté de Rose. Il faudrait qu’un peuple trouvât cela dans son cœur.

– Tout cela me fait l’effet d’un rêve, dit la bonne Rose. C’est la première fois que j’entends parler de ces choses-là. Je pense bien quelque fois toute seule, mais chez nous personne ne dit que le monde ne va pas bien. On dit qu’il faut s’occuper de soi, parce que notre bonheur est la seule chose dont les autres ne s’occuperont pas, et que tout le monde est le grand ennemi de chacun ; cela fait peur, n’est-ce pas ?

– Et il y a là une étrange contradiction. Le monde va bien mal puisqu’il n’est rempli que d’êtres qui se détestent et se craignent entre eux !

– Mais votre idée pour sortir de là ? car enfin on ne s’aperçoit pas du mal sans avoir l’idée du mieux ?

On peut avoir cette idée claire quand tout le monde l’a conçue avec vous et vous aide à la produire. Mais quand on est quelques-uns seulement contre tous, qui vous raillent d’y songer et qui vous font un crime d’en parler, on n’a qu’une vue trouble et incertaine. C’est ce qui arrive, je ne dis pas aux plus grands esprits de ce temps-ci, je n’en sais rien, je ne suis qu’une femme ignorante, mais aux cœurs les mieux intentionnés, et voilà où nous en sommes aujourd’hui.

– Oui, *au jour d’aujourd’hui* ! comme dit mon papa, dit Rose en souriant. Puis elle ajouta d’un air triste : Que ferai-je donc, moi ? que ferai-je pour être bonne, étant riche ?

– Vous conserverez dans votre cœur, comme un trésor, ma chère Rose, la douleur de voir souffrir, l’amour du prochain que l’Evangile vous enseigne, et le désir ardent de vous sacrifier au salut d’autrui, le jour où ce sacrifice individuel deviendrait utile à tous.

– Ce jour-là viendra donc ?

– N’en doutez pas.

– Vous en êtes sûre ?

– Comme de la justice et de la bonté de Dieu.

– C’est vrai, au fait Dieu ne peut pas laisser durer le mal éternellement. C’est égal, madame la baronne ; vous m’avez rempli le cerveau d’éblouissements, et j’en ai mal à la tête : mais il me semble pourtant que je comprends maintenant pourquoi vous perdez si tranquillement votre fortune, et je me figure par instants, que moi-même, je deviendrais *médiocre* avec plaisir.

– Et s’il fallait devenir pauvre ? souffrir, travailler ?

– Dam ! si cela ne servait à rien, ce serait affreux.

– Et si on commençait à voir pourtant que cela sert à quelque chose ? S’il fallait passer par une crise de grande détresse, par une sorte de martyre, pour arriver à sauver l’humanité ?

– Eh bien ! dit Rose, qui regardait Marcelle avec étonnement, on le supporterait avec patience.

– On s’y jetterait avec enthousiasme, s’écria Marcelle avec un accent et un regard qui firent tressaillir Rose, et qui l’entraînèrent comme un choc électrique, quoiqu’à sa très grande surprise.

Edouard commençait à ralentir ses jeux, et la lune montait à l’horizon. Marcelle jugea qu’il était temps de mener coucher l’enfant, et Rose la suivit en silence, encore toute étourdie de la conversation qu’elles venaient d’avoir ensemble ; mais, retombant dans la réalité de sa vie en approchant de la ferme et en écoutant au loin la voix retentissante de sa mère, elle se dit en regardant marcher la jeune dame devant elle :

– Est-ce qu’elle ne serait pas *dérangée* aussi ?

XIII

ROSE.

Malgré cette appréhension, Rose sentait un attrait invincible pour Marcelle. Elle l'aïda à coucher son fils, l'entoura de mille prévenances charmantes, et, en la quittant, elle prit sa main pour la baiser. Marcelle, qui l'aimait déjà comme un enfant bien doué de la nature, l'en empêcha en l'embrassant sur les deux joues. Rose, encouragée et ravie, hésitait à partir.

– Je voudrais vous demander une chose, lui dit-elle enfin. Est-ce que le grand Louis a vraiment assez d'esprit pour vous comprendre ?

– Certainement, Rose ! Mais qu'est-ce que cela vous fait ? répondit Marcelle avec un peu de malice.

C'est que cela m'a paru bien singulier, de voir aujourd'hui que, de nous tous, c'était notre meunier qui avait le plus d'idées. Il n'a pourtant pas reçu une bien belle instruction, ce pauvre Louis !

– Mais il a tant de cœur et d'intelligence ! dit Marcelle.

– Oh ! du cœur, oui. Je le connais beaucoup, moi, ce garçon-là. J'ai été élevée avec lui. C'est sa sœur aînée qui m'a nourrie et j'ai passé mes premières années au moulin d'Angibault... Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

– Il ne m'a pas parlé de vous, mais j'ai cru voir qu'il vous était fort dévoué.

– Il a toujours été très bon pour moi, dit Rose en rougissant. La preuve qu'il est excellent, c'est qu'il a toujours aimé les enfants. Il n'avait que sept ou huit ans quand j'étais en nourrice chez sa sœur, et ma grand'mère dit qu'il me soignait et m'amusait comme s'il eût été d'âge à être mon père. Il paraît aussi que j'avais pris tant d'amitié pour lui que je ne voulais pas le quitter, et que ma mère, qui ne le haïssait pas dans ce temps-là comme aujourd'hui, le fit venir à la maison quand je fus sevrée, pour me tenir compagnie. Il y resta deux ou trois ans, au lieu de deux ou trois mois dont on était convenu d'abord. Il était si actif et si serviable qu'on le trouvait fort utile chez nous. Sa mère avait alors des embarras, et ma grand'mère, qui est son amie, trouvait fort bien qu'on la débarrassât d'un de ses enfants. Je me rappelle donc bien le temps où Louis, ma pauvre sœur et moi étions toujours à courir et à jouer ensemble, dans le pré, dans la garenne, dans les greniers du château. Mais quand il fut en âge d'être utile à sa mère en travaillant à la farine, elle le rappela au moulin. Nous eûmes tant de regret de nous séparer, et je m'ennuyais tellement sans lui, sa mère et sa sœur (ma

nourrice) m'étaient si attachées, qu'on me conduisait à Angibault tous les samedis soir pour me ramener ici tous les lundis matin. Cela dura jusqu'à l'âge où on me mit en pension à la ville, et quand j'en sortis, il n'était plus question de camaraderie entre un garçon comme le meunier et une jeune fille qu'on traitait de demoiselle. Cependant nous nous sommes toujours vus souvent, surtout depuis que mon père, malgré la distance, l'a pris pour son meunier et qu'il vient ici trois ou quatre fois par semaine. De mon côté, j'ai toujours eu un grand plaisir à revoir Angibault et la meunière qui est si bonne et que j'aime tant !... Eh bien, Madame, concevez-vous que, depuis quelque temps, ma mère s'avise de trouver cela mauvais et qu'elle m'empêche d'aller m'y promener ? Elle a pris le pauvre Grand-Louis en horreur, elle fait son possible pour le mortifier, et elle m'a défendu de danser avec lui dans les *assemblées*, sous prétexte qu'il est trop au-dessous de moi. Cependant, nous autres demoiselles de campagne, comme on nous appelle, nous dansons toujours avec les paysans qui nous invitent ; et d'ailleurs on ne peut pas dire que le meunier d'Angibault soit un paysan. Il a pour une vingtaine de mille francs de bien et il a été mieux élevé que bien d'autres. A vous dire le vrai, mon cousin Honoré Bricolin n'écrit pas l'orthographe aussi bien que lui, quoiqu'on ait dépensé plus d'argent pour l'instruire, et je ne vois pas pourquoi on veut que je sois si fière de ma famille.

– Je n'y comprends rien non plus, dit Marcelle, qui voyait bien qu'un peu de finesse était nécessaire avec mademoiselle Rose, et qu'elle ne se confesserait pas avec l'ardente expansion du Grand-Louis. Est-ce que vous ne voyez rien dans les manières du bon meunier qui ait pu motiver le mécontentement du votre mère ?

– Oh ! rien du tout. Il est cent fois plus honnête et plus convenable que tous nos bourgeois de campagne, qui s'enivrent presque tous et qui sont parfois très grossiers. Jamais il n'a dit à mes oreilles un mot qui m'ait portée à baisser les yeux.

– Mais votre mère ne se serait-elle pas forgé la singulière idée qu'il peut être amoureux de vous ?

Rose se troubla, hésita, et finit par avouer que sa mère pouvait bien s'être persuadé cela.

– Et si votre mère avait deviné juste, n’aurait-elle pas raison de vous mettre en garde contre lui !

– Mais, c’est selon ! Si cela était et s’il m’en parlait !... Mais il ne m’a jamais dit un mot qui ne fût de pure amitié.

– Et s’il était très épris de vous sans jamais oser vous le dire ?

– Alors, où serait le mal ? dit Rose avec un peu de coquetterie.

– Vous seriez très coupable d’entretenir sa passion sans vouloir l’encourager sérieusement, répondit Marcelle d’un ton assez sévère. Ce serait vous faire un jeu de la souffrance d’un ami, et ce n’est pas dans votre famille, Rose, qu’on doit traiter légèrement les *amours contrariées* !

– Oh ! dit Rose d’un air mutin, les hommes ne deviennent pas fous pour ces choses-là ! Cependant, ajouta-t-elle naïvement et en penchant la tête, il faut avouer qu’il est quelquefois bien triste, ce pauvre Louis, et qu’il parle comme un homme qui est au désespoir... sans que je puisse deviner pourquoi ! Cela me fait beaucoup de peine.

– Pas assez pourtant pour que vous daigniez le comprendre ?

– Mais quand il m’aimerait, que pourrais-je faire pour le consoler ?

– Sans doute. Il faudrait l’aimer ou l’éviter.

– Je ne peux ni l’un ni l’autre. L’aimer, c’est quasi impossible, et l’éviter, j’ai trop d’amitié pour lui pour me résoudre à lui faire cette peine-là. Si vous saviez quels yeux il fait quand j’ai l’air de ne pas prendre garde à lui ! Il en devient tout pâle, et cela me fait mal.

– Pourquoi dites-vous donc qu’il vous serait impossible de l’aimer ?

– Dam ! peut-on aimer quelqu’un qu’on ne peut pas épouser ?

– Mais on peut toujours épouser quelqu’un qu’on aime.

– Oh ! pas toujours ! Voyez ma pauvre sœur ! Son exemple me fait trop de peur pour que je veuille risquer de le suivre.

– Vous ne risquez rien, ma chère Rose, dit Marcelle avec un peu d’amertume ; quand on dispose de son amour et de sa volonté avec tant d’aisance, on n’aime pas, et on ne court aucun danger.

– Ne dites pas cela, répondit Rose avec vivacité. Je suis aussi capable qu’une autre d’aimer et de risquer d’être malheureuse. Mais me conseillerez-vous d’avoir ce courage-là ?

– Dieu m’en préserve ! Je voudrais vous aider seulement à constater l’état de votre cœur, afin que vous ne fassiez pas le malheur de Louis par votre imprudence.

– Ce pauvre Grand-Louis !... Mais voyons, Madame, que puis-je donc faire ? Je suppose que mon père, après bien des colères et des menaces, consente à me donner à lui ; que ma mère, effrayée de l’exemple de ma sœur, aime mieux sacrifier ses répugnances que de me voir tomber malade, tout cela n’est guère probable.... Mais enfin, pour en arriver là, voyez donc que de disputes, que de scènes, que d’embarras !

– Vous avez peur, vous n’aimez pas, vous dis-je ; vous pouvez avoir raison, c’est pourquoi il faut éloigner le Grand-Louis.

Ce conseil, sur lequel Marcelle revenait toujours, ne paraissait nullement du goût de Rose. L’amour du meunier flattait extrêmement son amour-propre, surtout depuis que madame de Blanchemont l’avait tant relevé à ses yeux, et peut-être aussi, à cause de la rareté du fait. Les paysans sont peu susceptibles de passion, et dans le monde bourgeois où Rose vivait, la passion devenait de plus en plus inouïe et inconnue, au milieu des préoccupations de l’intérêt. Rose avait lu quelques romans ; elle était fière d’inspirer un amour disproportionné, impossible, et dont, un jour ou l’autre, tout le pays parlerait peut-être avec étonnement. Enfin, le Grand-Louis était la coqueluche de toutes les paysannes, et il n’y avait pas assez de distance entre leur race et la bourgeoisie de fraîche date des Bricolin, pour qu’il n’y eût pas quelque enivrement à l’emporter sur les plus belles filles de l’endroit.

– Ne croyez pas que je sois lâche, dit Rose après un instant de réflexion. Je sais fort bien répondre à maman quand elle accuse injustement ce pauvre garçon, et si, une fois, je m’étais mis en tête quelque chose, aidée de vous qui avez tant d’esprit, et que mon père désire tant se rendre favorable dans ce moment-ci.... je pourrais bien triompher de tout. D’abord je vous déclare que je ne perdrais pas la tête, comme ma pauvre sœur ! Je suis obstinée et on m’a toujours trop gâtée pour ne pas me craindre un peu. Mais je vais vous dire ce qui me coûterait le plus.

– Voyons, Rose, j’écoute.

– Que penserait-on de moi dans le pays, si je faisais ces esclandres-là dans ma famille ? Toutes mes amies, jalouses peut-être de l’amour que j’inspirerais, et qu’elles ne trouveront jamais dans leurs mariages d’argent, me jetteraient la pierre. Tous mes cousins et prétendants, furieux de la préférence donnée à un paysan sur eux, qui se croient d’un si grand prix, toutes les mères de familles effrayées de l’exemple que je donnerais à leurs filles, enfin les paysans eux-mêmes, jaloux de voir un d’entre eux faire ce qu’ils appellent un gros mariage, me poursuivraient de leur blâme et de leurs moqueries. Voilà une folle, dirait l’un ; c’est dans le sang et bientôt elle mangera de la viande crue comme sa sœur. Voilà une sotte, dirait l’autre, qui prend un paysan, pou-vaut épouser un homme de sa sorte ! » Voilà une méchante fille, dirait tout le monde, qui fait de la peine à des parents qui ne lui ont pourtant jamais rien refusé. Oh ! l’effrontée, la dévergondée qui fait tout ce scandale pour un manant parce qu’il a cinq pieds huit pouces ! Pourquoi pas pour son valet de charrue ? pourquoi pas pour l’oncle Cadoche, qui va mendiant de porte en porte ? » Enfin, cela ne finirait pas, et je crois que ce n’est pas joli pour une jeune fille de s’exposer à tout cela pour l’amour d’un homme.

– Ma chère Rose, dit Marcelle, vos dernières objections ne me paraissent pas si sérieuses que les premières, et pourtant je vois que vous auriez beaucoup plus de répugnance à braver l’opinion publique que la résistance de vos parents. Il faudra que nous examinions mûrement ensemble, le pour et le contre, et comme vous m’avez raconté votre histoire, je vous dois la mienne. Je veux vous la raconter, bien que ce soit un secret, tout le secret de ma vie ! mais il est si pur qu’une demoiselle peut l’entendre. Dans quelque temps, ce n’en sera plus un pour personne, et, en attendant, je suis certaine que vous le garderez fidèlement.

– Oh Madame ! s’écria Rose en se jetant au cou de Marcelle, que vous êtes bonne ! on ne m’a jamais dit de secrets, et j’ai toujours eu envie d’en savoir un afin de le bien garder. Jugez si le vôtre me sera sacré ! Il m’instruira de bien des choses que j’ignore ; car il me semble qu’il doit y avoir une morale en amour comme en toutes choses, et personne ne m’en a jamais voulu parler, sous prétexte qu’il n’y a pas ou qu’il ne doit pas y avoir d’amour. Il me semble pourtant bien... mais parlez, parlez, ma chère

Madame Marcelle ! Je me figure qu'en ayant votre confiance, je vais avoir votre amitié.

– Pourquoi non, si je puis espérer d'être payée de retour ? dit Marcelle en lui rendant ses caresses.

– Oh ! mon Dieu ! dit Rose dont les yeux se remplirent de larmes ; ne le voyez-vous pas, que je vous aime ? que dès la première vue mon cœur a été vers vous, et qu'il est à vous tout entier, depuis seulement un jour que je vous connais ? Comment cela se fait-il ? je n'en sais rien. Mais je n'ai jamais vu personne qui me plût autant que vous. Je n'en ai vu que dans les livres, et vous me faites l'effet d'être, à vous seule, toutes les belles héroïnes des romans que j'ai lus.

– Et puis, ma chère enfant, votre noble cœur a besoin d'aimer ! Je tâcherai de n'être pas indigne de l'occasion qui me favorise.

La petite Fanchon était déjà installée dans le cabinet voisin, et déjà elle ronflait de façon à couvrir la voix des chouettes et des engoulevants qui commençaient à s'agiter dans les combles des vieilles tours. Marcelle s'assit auprès de la fenêtre ouverte, d'où l'on voyait briller les étoiles sereines dans un ciel magnifiquement pur, et prenant la main de Rose, dans les siennes, elle parla ainsi qu'il suit :

XIV

MARCELLE.

« Mon histoire, chère Rose, ressemble, en effet, à un roman ; mais c'est un roman si simple et si peu nouveau qu'il ressemble à tous les romans du monde. Le voici en aussi peu de mots que possible.

Mon fils, à l'âge de deux ans, était d'une santé si mauvaise, que je désespérais de le sauver. Mes inquiétudes, ma tristesse, les soins continuels

dont je ne voulais me remettre à personne, me fournirent une occasion toute naturelle de me retirer du monde, où je n'avais fait qu'une courte apparition, et pour lequel je n'avais aucun goût. Les médecins me conseillèrent de faire vivre mon enfant à la campagne. Mon mari avait une belle terre à vingt lieues de celle-ci, comme vous savez ; mais la vie bruyante et licencieuse qu'il y menait avec ses amis, ses chevaux, ses chiens et ses maitresses ne m'engageait pas à m'y retirer, même aux époques où il vivait à Paris. Le désordre de cette maison, l'insolence des valets dont on souffrait le pillage, ne pouvant leur payer régulièrement leur salaire, un entourage de voisins de mauvais ton, me furent si bien dépeints par mon vieux Lapierre, qui y avait passé quelque temps, que je renonçai à y tenter un établissement. M. de Blanchemont, ne se souciant pas que je vinsse vivre ici, à portée de connaître ses dérèglements, me fît croire que ce lieu-ci était affreux, que le vieux château était inhabitable, et sous ce dernier rapport, il ne faisait qu'exagérer un peu, vous en conviendrez. Il parla de m'acheter une maison de campagne aux environs de Paris : mais où eût-il pris de l'argent pour cette acquisition, lorsqu'à mon insu, il était déjà à peu près ruiné ?

Voyant que ses promesses n'aboutissaient à rien et que mon fils dépérissait, je me hâtai de louer à Montmorency (un village près de Paris dans une situation admirable, au voisinage des bois et des collines les plus sainement exposés), une moitié de maison, la première que je pus trouver, la seule dans ce moment-là. Ces habitations sont fort recherchées par les gens de Paris qui s'y établissent, même des personnes riches, plus que modestement, pour quelque temps de la belle saison. Mes parents et mes amis vinrent m'y voir assez souvent d'abord, puis de moins en moins, comme il arrive toujours quand la personne qu'on visite aime sa retraite et n'y attire, ni par le luxe, ni par la coquetterie. Vers la fin de la première saison, il se passait souvent quinze jours sans que je visse venir personne de Paris. Je ne m'étais liée avec aucune des notabilités de l'endroit. Édouard se portait mieux, j'étais calme et satisfaite ; je lisais beaucoup, je me promenais dans les bois, seule avec lui, une paysanne pour conduire son âne, un livre, et un gros chien, gardien très jaloux de nos personnes. Cette vie me plaisait extrêmement. M. de Blanchemont était enchanté de n'avoir

pas à s'occuper de moi. Il ne venait jamais me voir. Il en voyait de temps en temps un domestique pour savoir des nouvelles de son fils et s'enquérir de mes besoins d'argent qui étaient fort modestes, heureusement pour moi ; il n'eût pu les satisfaire.

– Voyez ! s'écria Rose, il nous disait ici que c'était pour vous qu'il mangeait ses revenus et les vôtres ; qu'il vous fallait des chevaux, des voitures, tandis que vous alliez peut-être à pied dans les bois pour économiser le loyer d'un âne !

– Vous l'avez deviné, chère Rose. Lorsque je demandais quelque argent à mon mari, il me faisait de si longues et si étranges histoires sur la pénurie de ses fermiers, sur la gelée de l'hiver, sur la grêle de l'été, qui les avait ruinés, que, pour ne plus entendre tous ces détails, et, la plupart du temps, dupe de sa généreuse commisération pour vous, je l'approuvais et m'abstenais de réclamer la jouissance de mes revenus.

La vieille maison que j'habitais était propre, mais presque pauvre, et je n'y attirais l'attention de personne. Elle se composait de deux étages. J'occupais le premier. Au rez-de-chaussée habitaient deux jeunes gens, dont l'un était malade. Un petit jardin très ombragé et entouré de grands murs, où Édouard jouait sous mes yeux avec sa bonne, lorsque j'étais assise à ma fenêtre, était commun aux deux locataires, M. Henri Lémor et moi.

Henri avait vingt-deux ans. Son frère n'en avait que quinze. Le pauvre enfant était phthisique, et son aîné le soignait avec une sollicitude admirable. Ils étaient orphelins. Henri était une véritable mère pour le pauvre agonisant. Il ne le quittait pas d'une heure, il lui faisait la lecture, le promenait en le soutenant dans ses bras, le couchait et le rhabillait comme un enfant, et, comme ce malheureux Ernest ne dormait presque plus, Henri, pâle, exténué, creusé par les veilles, semblait presque aussi malade que lui.

Une vieille femme excellente, propriétaire de notre maison et occupant une partie du rez-de-chaussée, montrait beaucoup d'obligeance et de dévouement à ces malheureux jeunes gens ; mais elle ne pouvait suffire à tout, je dus m'empresser de la seconder. Je le fis avec zèle et sans m'épargner, comme vous l'eussiez fait à ma place, Rose ; et même dans les derniers jours de l'existence d'Ernest, je ne quittai guère son chevet. Il me témoignait une affection et une reconnaissance bien touchantes. Ne

connaissant pas et ne sentant plus la gravité de son mal, il mourut sans s'en apercevoir, et presque en parlant. Il venait de me dire que je l'avais guéri, lorsque sa respiration s'arrêta et que sa main se glaça dans les miennes.

La douleur d'Henri fut profonde, il en tomba malade, et, à son tour, il fallut le soigner et le veiller. La vieille propriétaire, madame Joly, était au bout de ses forces : Édouard heureusement était bien portant, et je pouvais partager mes soins entre lui et Henri. Le devoir d'assister et de consoler ce pauvre Henri retomba sur moi seule, et à la fin de l'automne, j'eus la joie de l'avoir rendu à la vie.

Vous concevez bien, Rose, qu'une amitié profonde, inaltérable, s'était cimentée entre nous deux au milieu de toutes ces douleurs et de tous ces dangers. Quand l'hiver et l'insistance de mes parents me forcèrent de retourner à Paris, nous nous étions fait une si douce habitude de lire, de causer, et de promener ensemble dans le petit jardin, que notre séparation fut un véritable déchirement de cœur. Nous n'osâmes pourtant nous promettre de nous retrouver à Montmorency l'année suivante. Nous étions encore timides l'un avec l'autre, et nous aurions tremblé de donner le nom d'amour à cette affection.

Henri n'avait guère songé à s'enquérir de ma condition, ni moi de la sienne. Nous faisions à peu près la même dépense dans la maison, Il m'avait demandé la permission de me voir à Paris ; mais quand je lui donnai mon adresse chez ma belle-mère, à l'hôtel de Blanchemont, il parut surpris et effrayé. Quand je quittai Montmorency dans le carrosse armorié que mes parents avaient envoyé pour me prendre, il eut l'air consterné, et quand il sut que j'étais riche (je croyais l'être et je passais pour telle), il se regarda comme à jamais séparé de moi. L'hiver se passa sans que je le revisse, sans que j'entendisse parler de lui.

Lémor était pourtant lui-même réellement plus riche que moi à cette époque. Son père, mort une année auparavant, était un homme du peuple, un ouvrier qu'un petit commerce et beaucoup d'habileté avaient mis fort à l'aise. Les enfants de cet homme avaient reçu une très bonne éducation, et la mort d'Ernest laissait à Henri un revenu de 8 ou 10,000 francs. Mais les idées de lucre, l'indélicatesse, l'effroyable dureté et l'égoïsme profond de ce père commerçant avaient révolté de bonne heure l'âme enthousiaste et

généreuse d'Henri. Dans l'hiver qui suivit la mort d'Ernest, il se hâta de céder, presque pour rien, son fonds de commerce à un homme que Lémor le père avait ruiné par les manœuvres les plus rapaces et les plus déloyales d'une impitoyable concurrence. Henri distribua à tous les ouvriers que son père avait longtemps pressurés le produit de cette vente, et, se déroband, avec une sorte d'aversion, à leur reconnaissance (car il m'a dit souvent que ces hommes malheureux avaient été corrompus et avilis eux-mêmes par l'exemple et les procédés de leur maître), il changea de quartier et se mit en apprentissage pour devenir ouvrier lui-même. L'année précédente, et avant que la maladie de son frère le forçât d'habiter la campagne, il avait déjà commencé à étudier la mécanique.

J'appris tous ces détails par la vieille femme de Montmorency, à qui j'allai faire une ou deux visites à la fin de l'hiver, autant, je l'avoue, pour savoir des nouvelles d'Henri que pour lui témoigner l'amitié dont elle était digne à tous égards. Cette femme avait de la vénération pour Lémor. Elle avait soigné le pauvre Ernest comme son propre fils, elle ne parlait d'Henri que les mains jointes et les yeux pleins de larmes. Quand je lui demandai pourquoi il ne venait pas me voir, elle me répondit que ma richesse et ma position dans le monde ne pouvaient permettre que des rapports naturels s'établissent entre une personne comme moi et un homme qui s'était jeté volontairement dans la pauvreté. C'est à cette occasion quelle me raconta tout ce qu'elle savait de lui et tout ce que je viens de vous rapporter.

Vous devez comprendre, chère Rose, combien je fus frappée de la conduite de ce jeune homme, qui s'était montré à moi si simple, si modeste et si parfaitement ignorant de sa grandeur morale. Je ne pus penser à autre chose ; dans le monde, comme dans ma chambre solitaire, au théâtre comme à l'église, son souvenir et son image étaient toujours dans mon cœur et dans ma pensée. Je le comparais à tous les hommes que je voyais, et alors il me paraissait si grand !

Dès la fin de mars je retournai à Montmorency, n'espérant point y retrouver mon intéressant voisin. J'eus un instant de véritable douleur, lorsque, descendant au jardin avec une parente qui m'avait accompagnée pour m'aider malgré moi à me réinstaller à la campagne, j'appris que le rez-de-chaussée était loué à une vieille dame. Mais ma compagne ayant fait

quelques pas loin de moi, la bonne madame Joly me dit à l'oreille qu'elle avait fait ce petit mensonge parce que ma parente lui paraissait curieuse et babillarde, mais que Lémor était là, et qu'il se tenait caché pour ne me voir que lorsque je serais seule.

Je pensai m'évanouir de joie, et je supportai l'obligeance et les attentions de ma pauvre cousine avec une patience dont je faillis mourir. Enfin elle partit, et je revis Lémor, non pas seulement ce jour-là, mais tous les jours et presque à toutes les heures de la journée, depuis la fin de l'hiver jusqu'à l'extrême fin de l'automne suivant. Les visites, toujours rares et assez courtes que l'on me rendait, mes courses indispensables à Paris, nous volèrent tout au plus, en rassemblant toutes les heures, deux semaines de notre délicieuse intimité.

Je vous laisse à penser si cette vie fut heureuse et si l'amour s'empara en maître absolu de notre amitié. Mais ce dernier sentiment fut aussi chaste sous les yeux de Dieu et de mon fils, que l'avait été une amitié formée au lit de mort du frère d'Henri. On en jasa pourtant peut-être un peu chez les indigènes de Montmorency ; mais la bonne réputation de notre hôtesse, sa discrétion sur nos sentiments qu'elle devinait bien, son ardeur à défendre notre conduite, la vie cachée que nous menions, et le soin que nous eûmes de ne jamais nous montrer ensemble hors de la maison ; enfin, l'absence de tout scandale empêchèrent la malveillance de s'en mêler : aucun propos ne parvint jamais aux oreilles de mon mari ni d'aucun de mes parents.

Jamais amours ne furent plus religieusement sentis et plus salutaires pour les deux âmes qu'elles remplirent. Les idées d'Henri, fort singulières aux yeux du monde, mais les seules vraies, les seules chrétiennes aux miens, transportèrent mon esprit dans une nouvelle sphère. Je connus l'enthousiasme de la foi et de la vertu, en même temps que celui de l'affection. Ces deux sentiments se liaient dans mon cœur et ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre. Henri adorait mon fils, mon fils que son père oubliait, délaissait et connaissait à peine ! Aussi Édouard avait pour Lémor la tendresse, la confiance et le respect que son père eût dû lui inspirer.

L'hiver nous arracha encore à notre paradis terrestre, mais cette fois il ne nous sépara point. Lémor vint me voir en secret de temps en temps, et nous nous écrivions presque tous les jours. Il avait une clé du jardin de l'hôtel, et

quand nous ne pouvions nous y rencontrer la nuit, une fente dans le piédestal d'une vieille statue recevait notre correspondance.

C'est tout récemment, vous le savez, que M. de Blanchemont a perdu la vie d'une manière tragique et inattendue, dans un duel à mort avec un de ses amis, pour une folle maîtresse qui l'avait trahi. Un mois après, j'ai vu Henri, et c'est de ce moment que datent mes chagrins. Je croyais si naturel de m'engager à lui pour la vie ! Je voulais le revoir un instant et fixer avec lui l'époque où les devoirs de ma position me permettraient de lui donner ma main et ma personne comme il avait mon cœur et mon esprit. Mais le croiriez-vous, Rose ? son premier mouvement a été un refus plein d'effroi et de désespoir. La crainte d'être riche, oui, l'horreur de la richesse, l'ont emporté sur l'amour, et il s'est enfui de moi avec épouvante !

J'ai été offensée, consternée, je n'ai pas su le convaincre, je n'ai pas voulu le retenir. Et puis, j'ai réfléchi, j'ai trouvé qu'il avait raison, qu'il était conséquent avec lui-même, fidèle à ses principes. Je l'en ai estimé, je l'en ai aimé davantage, et j'ai résolu d'arranger ma vie de manière à ne plus le blesser, de quitter le monde entièrement, de venir me cacher bien loin de Paris au fond d'une campagne, afin de rompre toutes mes relations avec les puissants et les riches que Lémor considère comme des ennemis tantôt féroces, tantôt involontaires et aveugles de l'humanité.

Mais à ce projet, qui n'était que secondaire dans ma pensée, j'en associais un autre qui coupait le mal dans sa racine et détruisait à jamais tous les scrupules de mon amant, de mon époux futur. Je voulais imiter son exemple, et dissiper ma fortune personnelle en l'appliquant à ce qu'au couvent nous appellions les bonnes œuvres, à ce que Lémor appelle l'œuvre de rémunération, à ce qui est juste envers les hommes et agréable à Dieu dans toutes les religions et dans tous les temps. J'étais libre de faire ce sacrifice sans nuire à ce que les riches auraient appelé le bonheur futur de mon fils, puisque je le croyais encore destiné à un héritage considérable ; et, d'ailleurs, dans mes idées à moi, en m'abstenant de jouir de ses revenus durant les longues années de sa minorité, en accumulant et en plaçant les rentes, j'aurais travaillé aussi à son bonheur. C'est-à-dire que l'élevant dans des habitudes de sobriété et de simplicité, et, lui communiquant l'enthousiasme de ma charité, je l'aurais mis à même un jour de consacrer à

ces mêmes bonnes œuvres une fortune considérable, augmentée par mon économie et par le devoir que je m'imposais de n'en jouir en aucune façon pour mon propre compte, malgré les droits que la loi me donnait à cet égard. Il me semblait que cette âme si naïve et si tendre de mon enfant répondrait à mon enthousiasme, et que j'entasserais ces richesses terrestres pour son salut futur. Riez-en un peu, si vous voulez, chère Rose ; mais il me semble encore que je réussirai, dans des conditions plus restreintes, à faire envisager les choses à mon Edouard sous ce point de vue. Il n'a plus à hériter de son père, et ce qui me reste lui sera désormais consacré dans le même but. Je ne me crois plus le droit de me dépouiller de ce peu d'aisance qui nous est laissée à tous deux. Je me figure que rien ne m'appartient plus en propre, puisque mon fils n'a plus rien de certain à attendre que de moi. Cette pauvreté dont j'aurais pu faire vœu pour moi seule, c'est un baptême nouveau que Dieu ne me permet peut-être pas d'imposer à mon enfant, avant qu'il soit en âge de l'accepter ou de le rejeter librement. Pouvons-nous, étant nés dans le siècle, et ayant donné la vie à des êtres destinés aux jouissances et au pouvoir dans la société, les priver violemment et sans les consulter, de ce que la société considère comme de si grands avantages et des droits si sacrés ? Dans ce *saute qui peut* général où la corruption de l'argent a lancé tous les humains, si je venais à mourir en laissant mon fils dans la misère avant le temps nécessaire pour lui enseigner l'amour du travail, à quels vices, à quelle abjection ne risquerais-je pas d'abandonner ses bons mais faibles instincts ? On parle d'une religion de fraternité et de communauté, où tous les hommes seraient heureux en s'aimant, et deviendraient riches en se dépouillant. On dit que c'est un problème que les plus grands saints du christianisme comme les plus grands sages de l'antiquité ont été sur le point de résoudre. On dit encore que cette religion est prête à descendre dans le cœur des hommes, quoique tout semble, dans la réalité, conspirer contre elle ; parce que du choc immense, épouvantable, de tous les intérêts égoïstes, doivent naître la nécessité de tout changer, la lassitude du mal, le besoin du vrai et l'amour du bien. Tout cela, je le crois fermement, Rose ! Mais comme je vous le disais tout à l'heure, j'ignore quels jours Dieu a fixés pour l'accomplissement de ses desseins. Je ne comprends rien à la politique, je n'y vois pas d'assez vives lueurs de mon

idéal ; et, réfugiée dans l'arche comme l'oiseau durant le déluge, j'attends, je prie, je souffre et j'espère, sans m'occuper des railleries que le monde prodigue à ceux qui ne veulent pas approuver ses injustices, et se réjouir des malheurs de leur temps.

Mais dans cette ignorance du lendemain, dans cette tempête déchaînée de toutes les forces humaines les unes contre les autres, il faut bien que je serre mon fils dans mes bras, et que je l'aide à surmonter le flot qui nous porte peut-être aux rives d'un monde meilleur dès ici-bas. Hélas ! chère Rose, dans un temps où l'argent est tout, tout se vend et s'achète. L'art, la science, toutes les lumières, et par conséquent toutes les vertus, la religion elle-même sont interdites à celui qui ne peut payer l'avantage de boire à ces sources divines. De même qu'on paie les sacrements à l'église, il faut, à prix d'argent, acquérir le droit d'être homme, de savoir lire, d'apprendre à penser, à connaître le bien du mal. Le pauvre est condamné, à moins d'être doué d'un génie exceptionnel, à végéter, privé de sagesse et d'instruction. Et le mendiant, le pauvre enfant qui apprend pour tout métier l'art de tendre la main et d'élever une voix plaintive, dans quelles obscures et fausses notions est forcée de se débattre son intelligence infirme et impuissante ! Il y a quelque chose d'affreux à penser que la superstition est la seule religion accessible au paysan, que tout son culte se réduit à des pratiques qu'il ne comprend pas, dont il ne saura jamais ni le sens ni l'origine, et que Dieu n'est pour lui qu'une idole favorable aux moissons et aux troupeaux de celui qui lui vote un cierge ou une image. En venant ce matin ici, j'ai rencontré une procession arrêtée autour d'une fontaine pour conjurer la sécheresse. J'ai demandé pourquoi on priait là plutôt qu'ailleurs. Une femme m'a répondu en me montrant une petite statue de plâtre cachée dans une niche et ornée de guirlandes comme les dieux du paganisme ⁽⁵⁾, c'est que cette *bonne dame* est la meilleure de toutes pour la pluie. »

« Si mon fils est indigent ; il faudra donc qu'il soit idolâtre, au rebours des premiers chrétiens qui embrassaient la vraie religion avec la sainte pauvreté ? Je sais bien que le pauvre a le droit de me demander : Pourquoi ton fils plutôt que le mien connaîtrait-il Dieu et la vérité ? Hélas ! je n'ai rien à lui répondre, sinon que je ne puis sauver son fils qu'en sacrifiant le mien. Et quelle réponse inhumaine pour lui ! Oh ! les temps de naufrage

sont affreux. Chacun court à ce qui lui est le plus cher, et abandonne les autres. Mais encore une fois, Rose, que pouvons-nous donc, nous autres pauvres femmes, qui ne savons que pleurer sur tout cela ?

Ainsi, les devoirs que nous impose la famille sont en contradiction avec ceux que nous imposent l'humanité. Mais nous pouvons encore quelque chose pour la famille, tandis que pour l'humanité, à moins d'être très riches, nous ne pouvons rien encore. Car dans ce temps-ci, où les grandes fortunes dévorent les petites si rapidement, la médiocrité, c'est la gêne et l'impuissance.

Voilà pourquoi, continua Marcelle en essuyant une larme, je vais être forcée de modifier les beaux rêves que j'avais faits en quittant Paris, il y a deux jours. Mais je veux faire encore de mon mieux, Rose, pour ne pas m'entourer de petites jouissances inutiles, aux dépens des autres. Je veux me réduire au nécessaire, acheter une maison de paysan, vivre aussi sobrement qu'il me sera possible sans altérer ma santé (puisque je dois ma vie à Edouard), mettre de l'ordre dans ce petit capital pour le lui donner un jour, après lui en avoir indiqué l'usage que Dieu nous aura révélé utile et pieux dans ce temps-là ; et, en attendant, consacrer la moindre partie possible de mon humble revenu à mes besoins et à la bonne éducation de mon fils, afin d'avoir toujours de quoi assister les pauvres qui viendront frapper à ma porte. C'est là, je crois, tout ce que je peux faire, s'il ne se forme pas bientôt une association vraiment sainte, une sorte d'église nouvelle, où quelques croyants inspirés appelleront à eux leurs frères pour les faire vivre en commun sous les lois d'une religion et d'une morale qui répondent aux nobles besoins de l'âme, et aux lois de la véritable égalité. Ne me demandez pas quelles seraient précisément ces lois. Je n'ai pas mission de les formuler, puisque Dieu ne m'a pas donné le génie de les découvrir. Toute mon intelligence se borne à pouvoir les comprendre quand elles seront révélées, et mes bons instincts me forcent à rejeter les systèmes qui se posent aujourd'hui un peu trop fièrement sous des noms divers. Je n'en vois encore aucun où la liberté morale se trouve respectée, où l'athéisme et l'ambition de dominer ne se montrent par quelque endroit. Vous avez entendu parler peut-être des saint-simoniens et des fouriéristes. Ce sont là des systèmes encore sans religion et sans amour, des

philosophies avortées, à peine ébauchées, où l'esprit du mal semble se cacher sous les dehors de la philanthropie. Je ne les juge pas absolument, mais j'en suis repoussée comme par le pressentiment d'un nouveau piège tendu à la simplicité des hommes.

Mais il se fait tard, ma bonne Rose, et vos beaux yeux qui brillent encore luttent pourtant contre la fatigue de m'écouter. Je n'ai rien à conclure pour vous de tout ceci ; sinon que nous sommes toutes les deux aimées par des hommes pauvres, et que l'une de nous aspire à s'affranchir de l'alliance des riches, tandis que l'autre hésite et s'effraie de leur opinion.

– Ah ! Madame, dit Rose, qui avait écouté Marcelle avec une religieuse attention, que vous êtes grande et bonne ! comme vous savez aimer, et comme je comprends bien maintenant pourquoi je vous aime ! Il me semble que votre histoire, et l'explication de votre conduite, m'ont fait grossir la tête de moitié ! Quelle triste et mesquine vie nous menons, au prix de celle que vous rêvez ! Mon Dieu, mon Dieu ! Je crois que je mourrai le jour où vous partirez d'ici !

– Sans vous, chère Rose, je serais fort pressée, je vous le confesse, d'aller bâtir ma chaumière auprès de celle de plus pauvres gens : mais vous me ferez aimer votre ferme, et même ce vieux château..... Ah ! j'entends votre mère qui vous appelle. Embrassez-moi encore et pardonnez-moi de vous avoir dit quelques paroles dures. Je me les reproche, en voyant combien vous êtes sensible et affectueuse.

Rose embrassa la jeune baronne avec effusion et la quitta. Cédant à une habitude d'enfant mutin, elle se donna le petit plaisir de laisser crier sa mère tout en se rendant avec lenteur à son appel. Puis, elle se le reprocha et se mit à courir ; mais elle ne put se résoudre à lui parler avant d'être tout-à-fait auprès d'elle : cette voix glapissante lui faisait l'effet d'un ton faux après la douce harmonie des paroles de Marcelle.

Encore fatiguée de son voyage, Madame de Blanchemont se glissa dans le lit où reposait son enfant, et, tirant ses rideaux de toile d'orange à grands ramages, elle commençait à s'endormir sans songer aux revenants indispensables du vieux château, lorsqu'un bruit incompréhensible la força de prêter l'oreille et de se relever un peu émue.

DEUXIÈME JOURNÉE.

XV

LA RENCONTRE.

Le bruit qui troublait le sommeil de notre héroïne était celui d'un corps quelconque passant et repassant à l'extérieur sur la porte de sa chambre, avec une obstination et une maladresse singulières. Ce toucher était trop sec et trop inintelligent pour être celui d'une main humaine cherchant à trouver la serrure dans l'obscurité, et pourtant comme le bruit ne ressemblait pas à celui qu'eût pu faire un rat, Marcelle ne put s'arrêter à aucune autre hypothèse. Elle pensa que quelqu'un de la ferme couchait dans le vieux château, peut-être un serviteur ivre qui se trompait d'étage, et cherchait son gîte à tâtons. Se rappelant alors qu'elle n'avait pas ôté la clef de sa chambre, elle se leva afin de réparer cet oubli, aussitôt que la personne se serait éloignée. Mais le bruit continuait, et Marcelle n'osait entr'ouvrir la porte pour effectuer son dessein, dans la crainte, en se montrant, d'être insultée par quelque lourdaud. Cette petite anxiété commençait à devenir fort désagréable, lorsque la main incertaine s'impatienta, et gratta la porte de telle façon que Marcelle crut reconnaître les griffes d'un chat, et, souriant de son émotion, elle se décida à ouvrir, pour accueillir ou chasser cet habitué de son appartement. Mais à peine eut-elle entr'ouvert, avec un reste de précaution, que la porte fut repoussée sur elle avec violence, et que la folle s'offrit à ses regards sur le seuil de sa chambre.

Cette visite parut à Marcelle la plus déplaisante des suppositions qu'elle aurait pu faire, et elle hésita si elle ne repousserait pas par la force ce personnage inquiétant malgré ce qu'on lui avait dit de la tranquillité

habituelle de sa démente. Mais le dégoût que lui inspirait l'état de malpropreté de cette malheureuse, et encore plus un sentiment de compassion, l'empêchèrent de s'arrêter à cette idée. La folle ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, et il était probable que, dans son goût pour la solitude, elle se retirerait aussitôt que Marcelle se ferait remarquer. Madame de Blanchemont jugea donc à propos d'attendre, et d'observer quelle serait la fantaisie de sa fâcheuse hôtesse, et reculant, elle alla s'asseoir sur le bord de son lit, dont elle ferma les rideaux derrière elle, afin qu'Edouard, s'il venait à s'éveiller, ne vit pas la *vilaine femme* dont il avait eu peur dans la garenne.

La Bricoline (nous avons déjà dit que chez nous toutes les aînées de familles de paysans et de bourgeois de campagne portaient le nom héréditaire féminisé en guise de prénom), traversa la chambre avec une certaine précipitation, et s'approcha de la fenêtre qu'elle ouvrit après beaucoup d'efforts inutiles ; la faiblesse de ses mains étiques, et la longueur de ses ongles qu'elle ne voulait jamais laisser couper, la rendant fort maladroite. Quand elle y fut parvenue, elle se pencha dehors, et, d'une voix étouffée à dessein, elle appela *Paul*. C'était sans doute le nom de son amant, qu'elle attendait toujours, et à la mort duquel elle ne pouvait se résoudre à croire.

Ce lamentable appel n'ayant éveillé aucun écho dans le silence de la nuit, elle s'assit sur le banc de pierre qui, dans toutes les antiques constructions de ce genre, occupe l'embrasure profonde de la fenêtre, et resta muette, roulant toujours son mouchoir ensanglanté, et paraissant se résigner à l'attente. Au bout de dix minutes environ, elle se releva, et appela encore, toujours à voix basse, comme si elle eût cru son amant caché dans les broussailles du fossé, et comme si elle eût craint d'éveiller l'attention des gens de la ferme.

Pendant plus d'une heure, l'infortunée continua ainsi, tantôt nommant Paul et tantôt l'attendant avec une patience et une résignation extraordinaires. La lune éclairait en plein son visage décharné et son corps difforme. Peut-être y avait-il pour elle une sorte de bonheur dans cette vaine espérance. Peut-être se faisait-elle illusion au point de rêver toute éveillée

qu'il était là, qu'elle l'écoutait et lui répondait. Et puis, quand le rêve s'effaçait, elle le ramenait en appelant de nouveau son mort bien aimé.

Marcelle la contemplait avec un profond déchirement de cœur ; elle eût voulu surprendre tous les secrets de sa folie, clans l'espérance de trouver quelque moyen d'adoucir une telle souffrance ; mais les fous de cette nature ne s'expliquent pas, et il est impossible de deviner s'ils sont absorbés par une pensée qui les ronge sans relâche, ou si l'action de la pensée est suspendue en eux par intervalles.

Lorsque la misérable fille quitta enfin la fenêtre, elle se mit à marcher dans la chambre avec la même lenteur et la même gravité qui avaient frappé Marcelle dans l'allée de la Garenne. Elle ne paraissait plus songer à son amant, et sa physionomie, fortement contractée, ressemblait à celle d'un vieux alchimiste perdu dans la recherche de l'absolu. Cette promenade régulière dura encore assez longtemps pour fatiguer extrêmement madame de Blanchemont, qui n'osait ni se coucher ni quitter son fils pour aller éveiller la petite Fanchon. Enfin, la folie prit son parti, et montant un étage, elle alla à une autre fenêtre recommencer à appeler Paul par intervalles et à l'attendre en se promenant.

Marcelle songea alors qu'elle devait aller avertir les Bricolin. Sans cloute ils ignoraient que leur fille s'était échappée de la maison et qu'elle courait peut-être le danger de se suicider ou de se laisser tomber involontairement par une fenêtre. Mais la petite Fanchon, qu'elle éveilla, non sans peine, afin qu'elle se tînt auprès du lit d'Edouard pendant qu'elle irait elle-même au château neuf, la détourna de ce projet.

– Eh ! non, madame, lui dit-elle ; les Bricolin ne se dérangeront pas pour cela. Ils sont habitués à voir courir cette pauvre demoiselle la nuit comme le jour. Elle ne fait pas de mal, et il y a longtemps qu'elle a oublié de se *périr*. On dit qu'elle ne dort jamais. Il n'est pas étonnant que, par les temps de lune, elle soit plus éveillée encore. Fermez bien votre porte, pour qu'elle ne vienne plus vous ennuyer. Vous avez bien fait de ne lui rien dire ; ça aurait pu la choquer et la rendre méchante. Elle va faire son train là-haut jusqu'au jour, comme les *caboche*s (les chouettes) ; mais puisque vous savez ce que c'est, à présent, ça ne vous empêchera pas de dormir.

La petite Fanchon en parlait à son aise, elle qui, grâce à ses quinze ans et à son tempérament paisible, eût dormi au bruit du canon, pourvu qu'elle eût su ce que c'était. Marcelle eut un peu de peine à suivre son exemple, mais enfin la fatigue l'emporta, et elle s'endormit au pas régulier et continu de la folle, qu'elle entendait au-dessus de sa chambre ébranler les solives tremblantes du vieux château.

Le lendemain, Rose apprit avec regret, mais sans surprise, l'incident de la nuit.

– Eh ! mon Dieu ! dit-elle, nous l'avions pourtant bien enfermée, sachant qu'elle a l'habitude d'errer de tous côtés, et dans le vieux château de préférence pendant la lune. (C'est pour cela que ma mère ne se souciait pas de vous y loger.) Mais elle aura encore trouvé moyen d'ouvrir sa fenêtre et de s'en aller par là. Elle n'est ni forte ni adroite de ses mains, mais elle a tant de patience ! Elle n'a qu'une idée, elle ne s'en repose jamais. M. le baron, qui n'avait pas le cœur aussi humain que vous, et qui riait des choses les moins risibles, prétendait qu'elle cherchait... attendez si je me souviendrai de son mot !... la quadrature... Oui, c'est cela, la quadrature du cercle ; et quand il la voyait passer : « Eh bien ! nous disait-il, votre philosophe n'a pas encore résolu son problème ? »

– Je ne me sens pas d'humeur à plaisanter sur un sujet qui nâvre le cœur, répondit Marcelle, et j'ai fait des rêves lugubres cette nuit. Tenez, Rose, nous voilà bonnes amies, nous le deviendrons j'espère de plus en plus, et puisque vous m'avez offert votre chambre, je l'accepte, à condition que vous ne la quitterez pas, et que nous la partagerons. Un canapé pour Edouard, un lit de sangle pour moi, il n'en faut pas davantage.

– Oh ! vous me comblez de joie, s'écria Rose, en lui sautant au cou. Cela ne me causera aucun dérangement. Il y a deux lits dans toutes nos chambres ; c'est l'habitude de la campagne où l'on est toujours prêt à recevoir quelque amie ou quelque parente, et je vais être si heureuse de causer avec vous tous les soirs !...

L'amitié des deux jeunes femmes fit en effet beaucoup de progrès dans cette journée. Marcelle y mettait d'autant plus d'abandon que c'était la seule douceur qu'elle pût se promettre chez les Bricolin. Le fermier la promena dans une partie de ses dépendances, lui parlant toujours d'argent et

d'arrangements. Il dissimulait son désir d'acheter, mais c'était en vain, et Marcelle qui, pour en finir plus vite avec des préoccupations si antipathiques à son esprit, était prête à lui faire une partie des sacrifices qu'il exigeait, aussitôt qu'elle se serait assurée de l'exactitude de ses calculs, usa pourtant d'un peu d'adresse avec lui pour le tenir dans l'inquiétude. Rose lui avait fait entendre qu'elle pouvait avoir, dans cette circonstance, beaucoup d'influence sur sa destinée, et d'ailleurs, Grand-Louis lui avait fait promettre de ne rien décider sans le consulter. Madame de Blanchemont se sentait une pleine confiance dans cet ami improvisé, et elle résolut d'attendre son retour pour faire choix d'un conseil compétent. Il connaissait tout le monde, et il avait trop de jugement pour ne pas la mettre en bonnes mains.

Nous avons laissé le brave meunier partant pour la ville de ***, avec Lapierre, Suzette et le patachon. Ils y arrivèrent à dix heures du soir, et, le lendemain, dès la pointe du jour, Grand-Louis ayant embarqué les deux domestiques dans la diligence de Paris, se rendit chez le bourgeois auquel il avait intention de faire acheter la calèche. Mais en passant devant la poste aux lettres, il se dirigea vers l'entrée du bureau pour remettre au buraliste en personne celle que Marcelle l'avait chargée d'affranchir. La première figure qui frappa ses regards fut celle du jeune inconnu qui était venu, quinze jours auparavant, errer dans la Vallée-Noire, visiter Blanchemont, et que le hasard avait amené au moulin d'Angibault. Ce jeune homme ne fit aucune attention à lui : debout à l'entrée du bureau, il lisait avidement et d'un air fort ému, une lettre qu'il était venu recevoir. Grand-Louis tenant dans ses mains celle de Madame de Blanchemont, et, se rappelant que le nom d'*Henri* gravé sur un arbre au bord de la Vauvre, avait beaucoup préoccupé cette jeune dame, jeta un regard furtif sur l'adresse de la lettre que lisait le jeune homme et qui se trouvait naturellement à la portée de sa vue, l'inconnu tenant ce papier devant lui de manière à en bien cacher le contenu et à en montrer parfaitement l'extérieur. En un clin d'œil rapide et d'une curiosité bienveillante, le meunier vit le nom de M. Henri Lémor tracé de la même main que l'adresse ; de la lettre dont il était porteur ; aucun doute, ces deux lettres étaient de Marcelle, et l'inconnu était... le meunier n'y mit pas de façons dans sa pensée, l'amant de la belle veuve.

Grand-Louis ne se trompait pas ; le premier billet que Marcelle avait écrit de Paris, et qu'un ami de Lémor, chargé de ce soin, lui avait fait tenir poste restante à***, venait d'arriver en cet instant aux mains du jeune homme, et il était loin de s'attendre au bonheur d'en recevoir immédiatement un second, lorsque Grand-Louis passa facétieusement ce trésor entre ses yeux et celui qu'il était en train de relire pour la troisième fois.

Henri tressaillit, et se jetant avec impétuosité sur cette lettre, il allait s'en emparer, lorsque le meunier lui dit, en la lui retirant : Non ! non ! pas si vite, mon garçon ! Le buraliste nous voit peut-être du coin de l'œil, et je n'ai pas envie qu'il me fasse payer l'amende, qui n'est pas mince. Nous allons causer un peu plus loin, car je ne pense pas que vous ayez la patience d'attendre que cette jolie lettre revienne de Paris, où on l'enverrait certainement, malgré vos réclamations et votre passeport, puisqu'elle n'est pas adressée ici poste restante. Suivez moi au bout de la promenade.

Lémor le suivit, mais un scrupule était déjà venu alarmer le meunier. Attendez, dit-il, quand ils eurent gagné un endroit convenablement isolé, vous êtes bien l'individu dont le nom est sur cette lettre ?

– Vous n'en doutez pas, sans doute, et vous me connaissez apparemment, puisque vous me l'avez présentée ?

– C'est égal, vous avez bien un passeport ?

– Certainement, puisque je viens de le produire à la poste pour retirer ma correspondance.

– C'est encore égal ; dussiez-vous me prendre pour un gendarme déguisé, voyons-le, dit le meunier en lui donnant la lettre. Donnant, donnant.

– Vous êtes fort méfiant, dit Lémor en se hâtant de lui donner ses papiers.

– Un petit moment encore, reprit le prudent meunier. Je veux pouvoir faire serment, si les gens de la poste m'ont vu vous donner cette lettre, que je vous l'ai remise décachetée ! Et il brisa le cachet très lestement, mais sans se permettre d'ouvrir la lettre qu'il remit à Henri tout en prenant son passeport.

Tandis que le jeune homme lisait avidement, le meunier qui n'était pas fâché de satisfaire sa curiosité, prenait connaissance des titres et qualités de son inconnu. Henri Lémor, âgé de 24 ans, natif de Paris, profession d'ouvrier mécanicien, se rendant à Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon

et peut-être Toulon et Alger, pour y chercher de l'emploi et y exercer son industrie.

– Diable ! se disait le meunier, ouvrier mécanicien ! aimé d'une baronne ! cherchant de l'ouvrage et pouvant peut-être épouser une femme qui a encore trois cent mille francs ! Ce n'est donc que chez nous qu'on préfère l'argent à l'amour, et que les femmes sont si fières ! Il n'y a pas tant de distance entre la petite-fille du père Bricolin le laboureur et le petit-fils de mon grand-père le meunier, qu'entre cette baronne et ce pauvre diable ! Ah ! mademoiselle Rose ! je voudrais bien que madame Marcelle vous apprit le secret d'aimer ! Puis, faisant lui même le signalement du jeune homme sans regarder celui du passeport, Grand-Louis se disait en examinant Henri absorbé dans sa lecture : taille médiocre, visage pâle... assez joli, s'il en veut, mais cette barbe noire, c'est vilain. Tous ces ouvriers de Paris ont l'air de porter toute leur force au menton. » Et le meunier comparait avec une secrète complaisance ses membres athlétiques à l'organisation plus délicate de Lémor. Il me semble, se disait-il, que s'il ne faut pas être plus remarquable que ça pour tourner la tête à une femme d'esprit... et à une belle dame Mademoiselle Rose pourrait bien s'apercevoir que son très humble serviteur n'est pas plus mal tourné qu'un autre. Après cela, ces Parisiens, ça vous a une certaine grâce, une tournure, des yeux noirs, je ne sais quoi qui nous fait paraître patauds à côté d'eux. Et puis, sans doute que celui-là a plus d'esprit qu'il n'est gros. S'il pouvait m'en donner un peu, et m'enseigner, lui aussi, son secret pour être aimé !

XVI

DIPLOMATIE.

Au beau milieu de ses réflexions, maître Louis s'aperçut que le jeune homme, dans ses préoccupations beaucoup plus vives, s'éloignait sans songer à lui.

– Holà ! mon camarade ! lui dit Grand-Louis en courant après lui ; vous voulez donc me laisser votre passeport ?

– Ah ! mon cher ami, je vous oubliais, et je vous en demande pardon ! répondit Lémor. Vous m'avez rendu le service de me remettre cette lettre, et je vous dois mille remerciements... Mais je vous reconnais à présent. Je vous ai déjà vu, il n'y a pas longtemps. c'est à votre moulin que j'ai reçu l'hospitalité... Un endroit superbe... et une si bonne mère ! Vous êtes un homme heureux, vous ! car vous êtes franc et serviable aussi, cela se voit !

– Oui ! une belle hospitalité ! dit le meunier ; parlons-en ! Après cela, c'est votre faute si vous n'avez voulu accepter que du pain et de l'eau... Ça m'avait donné un peu mauvaise opinion de vous, avec ça que vous avez une barbe de capucin ! Cependant, vous n'avez pas plus que moi la mine d'un jésuite, et si ma figure vous revient, la vôtre me revient aussi... Quant à être un homme heureux... je vous conseille de porter envie aux autres, et surtout à moi ! C'est donc pour vous moquer ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Avez-vous éprouvé quelque malheur depuis que je ne vous ai vu ?

– Bah ! il y a longtemps que je porte un malheur qui finira Dieu sait comment ! Mais je n'ai pas plus envie d'en parler que vous de m'écouter, car vous avez aussi, je le vois bien, beaucoup de tic-tac dans la cervelle. Ah ça ! est-ce que vous n'allez pas me donner un mot de réponse pour la personne qui vous a écrit ? quand ce ne serait que pour attester que j'ai bien fait ma commission ?

– Vous connaissez donc cette personne ? dit Lémor tout tremblant.

– Tiens ! vous n'aviez pas encore pensé à me le demander. Où sont donc vos esprits ?

L'air de bienveillance un peu goguenarde du Grand-Louis commençait à inquiéter Lémor. Il craignait de compromettre Marcelle, et cependant la physionomie de ce paysan n'était pas faite pour inspirer la méfiance. Mais Henri crut devoir affecter une sorte d'indifférence.

– Je ne connais pas beaucoup moi-même, dit il, la dame qui m’a fait l’honneur de m’écrire. Comme le hasard m’avait conduit dernièrement dans le pays où elle possède des biens, ella a pensé que je pourrais lui donner quelques renseignements..

– A d’autres, interrompit le meunier, elle ne sait pas du tout que vous y êtes venu, encore moins pourquoi vous l’avez fait, et voilà ce que je vous prie de me dire, si vous ne voulez pas que je le devine.

– C’est à quoi je répondrai un autre jour, dit Lémor avec un peu d’impatience et de fierté ironique. Vous êtes curieux, l’ami, et je ne sais pourquoi vous voulez voir du mystère dans ma conduite.

– Il y en a, l’ami ! Je vous dis qu’il y en a, puisque vous ne *lui* avez pas fait savoir que vous étiez venu dans la Vallée-Noire !

La persistance du meunier devenait de plus en plus embarrassante, et, Henri, craignant de tomber dans quelque piège ou de commettre quelque imprudence, songea à se délivrer de ses investigations bizarres.

– Je ne sais ni de qui, ni de quoi vous voulez me parler, répondit-il en haussant les épaules. Je vous renouvelle mes remerciements, et je vous salue. Si la lettre que vous m’avez remise exige une réponse ou un reçu, je l’enverrai par la poste. Je pars dans une heure pour Toulouse, et n’ai pas le loisir de m’arrêter plus longtemps avec vous.

– Ah ! vous partez pour Toulouse, dit le meunier en doublant le pas pour le suivre. J’aurais cru que vous alliez venir avec moi à Blanchemont.

– Pourquoi à Blanchemont ?

– Parce que si vous avez à donner des conseils à la dame de Blanchemont sur ses affaires, comme vous le prétendez, il serait plus obligeant d’aller vous expliquer avec elle que d’écrire deux mots à la hâte. C’est une personne qui vaut bien la peine qu’on se dérange de quelques lieues pour lui rendre service, et moi, qui ne suis qu’un meunier, j’irais au bout du monde s’il le fallait.

Lémor informé, presque malgré lui, du lieu que Marcelle avait choisi momentanément pour sa retraite, ne put se décider à se séparer brusquement d’un homme qui la connaissait et qui semblait si disposé à lui parler d’elle. L’espèce de proposition et de conseil qu’on lui adressait d’aller à Blanchemont faisait passer des éblouissements dans cette jeune tête

volontairement stoïque, mais profondément bouleversée par la passion. Agité de désirs et de résolutions contradictoires, il laissait paraître sur son visage toutes les perplexités qu' croyait renfermer dans son âme, et le pénétrant meunier ne s'y trompait pas. – Si je croyais, dit enfin Lémor, que des explications verbales fussent nécessaires... mais en vérité, je ne le pense pas... *cette dame* ne m'indique rien de semblable....

– Oui, dit le meunier d'un ton railleur ; *cette dame* vous croyait à Paris, et on ne fait pas venir un homme de si loin pour quelques paroles. Mais peut-être que si elle vous avait su si près, elle m'aurait commandé de vous ramener avec moi.

– Non, monsieur le meunier, vous vous trompez, dit Henri, effrayé de la pénétration du grand Louis. Les questions qu'ont me fait l'honneur de m'adresser n'ont pas assez d'importance pour cela. Décidément, j'y répondrai par écrit.

Et en s'arrêtant à ce dernier parti, Henri sentait son cœur se briser. Car, malgré sa soumission aux ordres de Marcelle, l'idée de la revoir encore une fois avant de s'en éloigner pour une année entière, avait fait bouillonner tout son sang énergique. Mais ce maudit meunier, avec ses commentaires, pouvait, soit par malice, soit par légèreté, rendre sa démarche compromettante pour la jeune veuve, et Lémor devait s'en abstenir.

– Vous ferez ce qui vous plaît, dit le grand Louis, un peu piqué de sa réserve, mais comme *elle* me fera sans doute quelques questions sur votre compte, je serai forcé de lui dire que l'idée de venir la voir ne vous a pas souri du tout.

– Ce qui lui fera assurément beaucoup de peine ? répondit Lémor avec un éclat de rire un peu forcé.

– Oui, oui ! jouez au plus fin avec moi, mon camarade ! reprit le meunier. Mais vous ne riez pas de bon cœur.

– Monsieur le meunier, répliqua Lémor perdant patience, vos insinuations, autant que je puis les comprendre, commencent à être assez déplacées. Je ne sais pas si vous êtes aussi dévoué à la personne en question que vous le prétendez ; mais il ne me semble pas que vous en parliez avec autant de respect que moi, qui la connais à peine.

— Vous vous fâchez ? A la bonne heure, c'est plus franc, et cela me taquine moins que vos moqueries. Maintenant, je sais à quoy j'en tiens sur votre compte.

— C'en est trop, dit Lémor irrité, et cela ressemble à une provocation personnelle. J'ignore quelles folles idées vous voulez m'attribuer, mais je vous déclare que ce jeu me fatigue et que je ne souffrirai pas plus longtemps vos impertinences.

— Vous fâchez-vous tout de bon ? dit le grand Louis d'un ton calme. Je suis bon pour vous répondre. Je suis beaucoup plus fort que vous, mais sans doute vous êtes compagnon de quelque Devoir, et vous connaissez la canne. Et, d'ailleurs, vous autres Parisiens, on dit que vous savez tous jouer du bâton comme des professeurs. Nous autres, nous ne connaissons pas la théorie, nous n'avons que la pratique. Vous êtes plus adroit que moi, probablement ; moi, je cognerai un peu plus dur que vous ; ça égalisera la partie. Allons derrière le vieux rempart si vous voulez, ou bien au café du père Robichon. Il y a une petite cour où l'on peut s'expliquer sans témoins, car il n'y a pas de danger qu'il appelle la garde, il sait trop bien vivre pour cela.

— Allons, se dit Lémor, j'ai voulu être ouvrier, et les lois de l'honneur sont aussi rigides au bâton qu'à l'épée. Je ne connais pas l'art féroce de tuer mon semblable avec une arme plus qu'avec une autre. Mais si cet Hercule gaulois veut se donner le plaisir de m'assommer, je ne l'éviterai pas en lui parlant raison. Ce sera, d'ailleurs, la seule manière de me débarrasser de ses questions, et je ne vois pas pourquoi je serais plus patient qu'un gentilhomme.

Le généreux et pacifique meunier n'avait aucune envie de chercher querelle à Henri comme celui-ci le supposait, faute de comprendre l'intérêt qu'il portait réellement à Madame de Blanchemont et à lui, par conséquent ; mais ce dernier sentiment était mêlé d'une méfiance dont le grand Louis eut voulu se guérir l'esprit par une sincère explication. N'ayant pas réussi, à son tour il se croyait provoqué, et en prenant le chemin du café Robichon, chacun des deux adversaires se persuadait qu'il était forcé de répondre à la fantaisie belliqueuse de l'autre.

Six heures sonnaient à l'horloge d'une église voisine, lorsqu'ils arrivèrent au café Robichon. C'était une maisonnette décorée de ce titre fastueux qu'on voit maintenant jusque sur les plus humbles cabarets des provinces les plus arriérées. « *Café de la Renaissance.* » On y entrait par une étroite allée plantée de jeunes acacias et de dahlias superbe. La petite cour aux explications était adossée au mur de l'église gothique, revêtu en cet endroit de lierre et de roses grimpantes. Des berceaux de chèvrefeuille et de clématite interceptaient le regard des voisins et parfumaient l'air matinal. Cette cachette fleurie, déserte encore et proprement sablée, semblait destinée à des rendez-vous d'amour beaucoup plus qu'à des scènes tragiques.

En y introduisant Lémor, le grand Louis ferma la porte derrière lui, puis s'asseyant à une petite table de bois peinte en vert :

– Ah ! ça, dit-il, sommes-nous venus ici pour nous allonger des coups ou pour prendre le café ensemble ?

– C'est comme il vous plaira, répondit Lémor. Je me battrai avec vous si vous voulez ; mais je ne prendrai pas de café.

– Vous êtes trop fier pour ça ! c'est tout simple ! dit le grand Louis en haussant les épaules. Quand on reçoit des lettres d'une baronne !

– Vous recommencez donc ? Allons, laissez-moi m'en aller, ou battons-nous tout de suite.

– Je ne peux pas me battre avec vous, dit le meunier. Vous n'avez qu'à me regarder, je crois, pour voir que je ne suis pas un capon, et cependant je refuse la partie que vous m'avez proposée. Madame de Blanchemont ne me le pardonnerait jamais, et cela perdrait toutes mes affaires.

– Qu'à cela ne tienne ! si vous pensez que madame de Blanchemont vous blâme d'être querelleur, vous n'êtes pas forcé de lui dire que vous m'avez cherché noise.

– Ah ! c'est donc moi qui vous ai cherché noise à présent ? qu'est-ce qui a parlé le premier de se battre ?

– Il me semble que vous êtes le seul qui en ayez parlé, mais peu importe. J'accepte la proposition.

– Mais qu'est-ce qui a insulté l'autre ? Je ne vous ai rien dit que d'honnête, et vous m'avez traité d'impertinent.

– Votre manière d’interpréter mes paroles et mes pensées était incivile. Je vous ai signifié de me laisser en paix.

– Oui, c’est ça ! Vous m’avez ordonné de me taire ! Et si je ne veux pas, moi, voyons ?

– Je vous tournerai le dos, et si vous le trouvez mauvais, nous nous battons.

Ce garçon-là est entêté comme tous les diables ! s’écria le grand Louis en frappant de son large poing sur la petite table qui se fendit par la moitié. Tenez, monsieur le Parisien ! vous voyez bien comme j’ai la main lourde ! Votre fierté me donnerait envie de savoir si votre tête est aussi dure que celle planche de chêne ; car il n’y a rien de plus insolent au monde que de dire à un homme Je ne veux pas vous écouter. » Et pourtant je ne dois pas, je ne peux faire tomber un cheveu de cette tête de fer. Écoutez, il faut en finir. Je vous veux pourtant du bien, j’en veux surtout à une personne pour qui je me ferais casser bras et jambes, et qui a, j’en suis sûr, la fantaisie de s’intéresser à vous. Il faut s’expliquer ; je ne vous ferai plus de questions puisque c’est peine perdue, mais je vous dirai tout ce que j’ai sur le cœur pour ou contre vous, et quand j’aurai dit, si cela ne vous convient pas, nous nous battons ; et si ce dont je vous soupçonne est vrai, je n’aurai aucun regret de vous casser la mâchoire. Allons, il faut bien s’entendre avant de se mesurer, et savoir pourquoi on le fait ? Nous allons prendre le café, car je suis à jeun depuis hier et mon estomac crie misère. Si vous êtes trop grand seigneur pour me laisser payer l’écot, convenons que le moins étrillé des deux s’en chargera après l’affaire.

Soit, dit Henri, qui, se regardant comme en état d’hostilité avec le meunier, ne craignait plus de s’oublier avec lui par bienveillance.

Le père Robichon apporta le café lui-même, en faisant toutes sortes d’amitiés au grand Louis. « C’est donc un de tes amis ? lui dit-il en regardant Lémor avec la curiosité des industriels peu affairés des petites villes. Je ne le connais pas, mais c’est égal ; ce doit être quelque chose de bon, puisque tu me l’amènes. Voyez-vous, mon garçon, ajouta-t-il en s’adressant à Lémor, vous avez fait là, en arrivant dans notre pays, une bonne connaissance. Vous ne pouviez pas mieux tomber. Le grand Louis est estimé d’un chacun et de tout le monde. Pour moi, je l’aime comme mon

fils. Oh ! c'est qu'il est sage, honnête et doux... doux comme un agneau, malgré qu'il soit le plus *fort homme* du pays ; mais je peux bien dire que jamais, au grand jamais, il n'a fait de scandale nulle part, qu'il ne donnerait pas une chiquenaude à un enfant, et que je ne l'ai jamais entendu élever la voix dans ma maison. Dieu sait pourtant qu'il y rencontre bien des gens querelleurs, mais il met la paix partout !

Cet éloge si singulièrement placé dans un moment où le grand Louis amenait un étranger au café Robichon pour vider une querelle avec lui, fit sourire les deux jeunes gens.

FIN DU PREMIER VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

George Sand. Le Meunier d'Angibault... [Kourroglou.]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10567084>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 *Mâse*, fourmi, en berrichon.

2 La *Couarde* est ainsi nommée, parce que son cours est partout caché sous les buissons, où elle semble avoir peur d'être découverte. C'est un ruisseau noir, étroit et profond, qui coule en silence, et qui est, disent les paysans, plus traître qu'il n'est gros. La *Tarde* est une autre rivière molle et paresseuse qui arrose aussi de délicieuses prairies.

3 C'est une pierre creuse où chaque enterrement qui passe dépose et laisse, au pied de la croix, une petite croix de bois grossièrement taillée.

4 On ne paie jamais les meuniers dans la Vallée-Noire : ils prélèvent leur part de grain avec plus ou moins de fidélité sur la mouture, et ils sont généralement plus honnêtes que ne le prétend M. Bricolin. Quand ils ont beaucoup de pratiques, ils retirent de cette industrie beaucoup plus que leur consommation, et peuvent se livrer à un petit commerce de grains.

5 Les Pères de l'Église primitive condamnaient amèrement cet usage payen d'orner les statues des dieux. Minutius Félix s'en explique clairement et admirablement. L'Église du moyen âge a rétabli les pratiques de l'idolâtrie, et l'Église d'aujourd'hui continue cette spéculation lucrative.

Table des matières

1. Page de titre
2. PREMIÈRE JOURNÉE.
 1. I INTRODUCTION.
 2. II VOYAGE.
 3. III. LE MENDIANT.
 4. IV. LE MARÉCAGE.
 5. V LE MOULIN.
 6. VI UN NOM SUR UN ARBRE.
 7. VII BLANCHEMONT.
 8. VIII LE PAYSAN PARVENU.
 9. IX UN AMI IMPROVISÉ,
 10. X CORRESPONDANCE.
 1. PREMIER BILLET.
 11. XI LE DINER A LA FERME,
 12. XII LES CHATEAUX EN ESPAGNE,
 13. XIII ROSE.
 14. XIV MARCELLE.
 1. DEUXIÈME JOURNÉE.
 15. XV LA RENCONTRE.
 16. XVI DIPLOMATIE.
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique